

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, AOÛT 1927

N° 12

ELLE



QUI ça ?

L'institutrice de campagne.

Mais, que lui veut-on ?

Du bien.

N'est-elle pas, d'ailleurs, dévouée ?

Assurément.

N'est-t-elle pas méritante à tous les points de vue ?

Assurément encore.

Ne mérite-t-elle pas une protection particulière ?

Assurément toujours.

Et tout cela pour vous dire quelques mots du problème de l'institutrice rurale.

L'institutrice rurale, de tout temps ne fut pas payée chez nous. On acceptait cette situation comme on accepte une affaire passagère.

La maîtresse avait du cœur, était dévouée, n'était pas fière et pouvait se suffire de peu. S'il lui fallait même économiser sur le nécessaire elle le faisait de tout cœur.

Nous étions pauvres en ces temps-là, et les exigences de la vie n'étaient pas bien grandes.

C'était l'époque héroïque.

*

* *

Mais aujourd'hui tout est bien changé. Nous avons un peu partout piano, radio, tapis achetés chèrement aux grands magasins, auto, etc.

Nous ne sommes plus des pauvres gens.

Et l'institutrice de campagne qui a vu tout cela, qui a souffert pour tout cela, s'est dit un bon jour que le temps était arrivé pour elle de réclamer ce qu'il lui fallait pour vivre.

Elle a fondé une association professionnelle, publié une petite revue dans laquelle elle a prouvé net comme deux et deux font quatre que son revenu ne suffisait pas à rencontrer ses dépenses raisonnables. Elle a appuyé ses prétentions de chiffres qui n'ont pas été contredits, et qui ne le seront peut-être jamais.

Il s'est élevé alors une discussion à laquelle nous avons pris part en faveur de l'institutrice.

On nous a dit : mais, elle est bien payée la maîtresse d'école ; on lui donne trois cents piastres par année. Figurez-vous comme c'est de l'argent cela. Seulement, on n'a pas compris que sa pension payée, ses vêtements achetés, ses voyages pourvus, ses livres achetés, ses remèdes, etc... compris, elle arrivait en-dessous... ou devait se priver du nécessaire.

Et puis, toutes n'ont pas \$300.00.

On nous a dit encore : Mais voyez comme la maîtresse est mieux que sa sœur demeurée à la maison.

Nous avons regardé, mais nous n'avons pas vu ce qu'on nous annonçait. Nous avons vu plutôt que la maîtresse menait dans la presque généralité des cas une vie de sacrifices. Obligée de pensionner chez un voisin détestable parfois, ou de demeurer seule à la maison d'école, où elle doit faire preuve de la bravoure d'un policier ; obligée de payer tout ce qu'elle obtient, même son passage pour aller à la messe du dimanche, si elle ne veut pas s'y rendre à pied, il ne lui reste pratiquement pas un sou à la fin de l'année. S'il lui en reste, elle l'a économisé sur l'absolument nécessaire.

La sœur restée à la maison a tout ce que la maîtresse a, sans les occupations, sans les calculs divers, sans les privations, sans les peurs souvent, sans essayer les critiques plus ou

moins fondées de tous les parents qui voudraient voir leur enfant le premier de la classe.

D'autres ont dit : la maîtresse d'école n'est sûrement pas trop payée, mais nous n'avons pas les moyens de la payer plus.

Cela ne nous a pas plus convaincu ; car nous sommes la seule province à si peu payer ses maîtresses d'écoles, et nos terres, Dieu merci, ne sont pas plus méchantes que les terres des autres. Nos terres ne sont pas plus petites ni moins productives. Comment se fait-il que les autres paient plus et se déclarent contents et que nous payons moins et nous nous croyons écrasés ?

Affaire d'habitude sans doute.

* * *

Mais l'autre jour un cultivateur est sorti du rang et a répondu à tous les adversaires du bon salaire de l'institutrice. Il leur a dit : l'institutrice de campagne n'est pas assez payée. Elle n'est sûrement pas assez payée pour aimer sa profession.

Et qu'on ne vienne pas dire qu'elle est mieux que sa sœur restée à la maison. Elle ne l'est pas, mais quand même elle le serait, cela ne ferait-il pas que compenser les sacrifices que les parents ont faits pour la faire instruire. Si elle a coûté plus cher, elle devrait sûrement rapporter plus.

Est-ce cela qui arrive ?

Il nous semble que la question a été suffisamment discutée pour être comprise. Nous pouvons la résumer en ces quelques phrases :

Nous avons, depuis le commencement de la colonie, demandé la charité à la maîtresse d'école.

Nous sommes maintenant en état de payer nos dettes.

La maîtresse d'école rurale ne gagne pas suffisamment pour se faire un chez-soi.

Si nous voulons qu'elle fasse une carrière de son travail il faut lui en donner le moyen.

Quand bien même, la maîtresse deviendrait un jour en meilleure situation que sa sœur pas instruite, il ne faudra pas critiquer, mais croire qu'elle reçoit l'intérêt du capital placé pour la faire instruire.

Et puis, comme le disait notre ami le cultivateur, si on ne veut pas payer raisonnablement la maîtresse, on ne la gardera pas longtemps cette maîtresse.

Thomas POULIN.

The "Sun of the East"

(Le Soleil de l'Est)

Cette confession était interminable, et pendant qu'il l'écoutait, l'abbé Verlet eut une distraction comme il n'en avait jamais eu, — et comme il espère bien n'en plus jamais avoir.

La brave femme entrée au confessionnal s'expliquait sans fin sur mille choses inutiles... Il fallait pourtant l'écouter, pour tâcher ensuite de lui faire un peu de bien, — car c'était une âme de bonne volonté, malgré ses petits défauts, — mais comme ses paroles manquaient fort d'intérêt, l'abbé sentait son attention toute prête à s'envoler ailleurs. Et tout à coup, elle s'envola de fait : de l'autre côté, quelqu'un s'était agenouillé, et quoique la démarche et les gestes eussent été légers, l'abbé avait bien compris que c'était un homme qui était entré. Bon, rien d'anormal ! Mais voilà qu'au bout d'un instant, un grincement léger, rythmique, s'était fait entendre... régulier comme une mesure à deux temps... léger, léger, à peine l'entendait-on. Ce n'était pas le bois qui jouait, comme parfois sous les genoux des garçons qui, s'ennuyant à attendre, se balancent à droite et à gauche... non c'était... on aurait dit une petite scie allant et venant... Les confesseurs sont habitués à être patients, et l'abbé, sachant bien qu'il n'y avait rien à voler dans son confessionnal, ne bougea pas. La bonne dame, enfin, avait fini. Il la renvoya bien vite et ouvrit de l'autre côté.

Il avait bien deviné : un homme, un jeune homme même, était agenouillé, bien habillé, semblait-il, et parfaitement immobile. Du bruit singulier de tout à l'heure, aucun indice ne donnait d'explication. Un silence se produisit, le pénitent ne disant mot. L'abbé voulut l'aider.

— Eh bien ! mon ami, commença-t-il...

— Mon... Père, répondit l'autre, lentement, en séparant les mots, en faisant sonner "Père" comme s'il y avait "PPPère", avec, semblait-il, l'accent anglais. A tout hasard, pour faciliter la confession, l'abbé répondit :

— Do you like to speak english ?

— Oh yes, Father ! Much better !

— "Je ne viens pas me confesser", reprit le jeune homme en anglais, plus à l'aise maintenant... mais on voyait que l'affaire était grave... Je viens vous demander un service. Voilà. J'ai sur moi un diamant de grosse, très grosse valeur... volé... oui, volé par moi... Oh ! je regrette beaucoup maintenant ce vol... Comment je l'ai commis, je n'ai pas le temps de vous le dire. Vous allez voir pourquoi. Je suis traqué. Non par la police : je sais qu'elle

n'a pas le moindre soupçon sur moi. Mais par d'autres voleurs, qui guettaient le même diamant, et qui ont deviné que je l'avais. J'ai fui en France, aussi secrètement que j'ai pu, mais ils m'ont poursuivi. Ce matin, en traversant la rue de la paix, j'ai dû revenir brusquement en arrière pour éviter une auto, et j'ai aperçu un de mes ennemis qui me filait et n'avait pas pu prévoir mon demi-tour... Ces bandits, je sais aussi qu'en ce moment ils ont absolument besoin d'une grosse somme d'argent, faute de quoi, ils sont perdus eux-mêmes. Ils sont donc résolus à me tuer au besoin, car ils sont désespérés et capables de tout (for they are desperate rascals). Je regrette mon vol. Je voudrais le réparer. Je voudrais que le diamant ne fût pas pris par eux, car il serait perdu pour toujours. Voulez-vous le prendre et le faire parvenir à la police française ?

L'église était parfaitement calme. On entendait de temps en temps la retombée sourde des doubles portes après le passage des sortants et des entrants, puis le bruit des pas sur les dalles, bruit qui changeait quand les gens passaient sur les grilles du calorifère, et alors certaines de ces grilles, mal équilibrées bascu-

laient légèrement et heurtaient leur encastrement... Des chapelets cliquetaient parfois, et par-ci, par-là, des murmures rampaient à travers les nefs : petites conversations dérobées, de la chaisière ou de la marchande de cierges avec leurs vieilles amies, réprimandes des institutrices qui surveillaient de petites filles trop bavardes, attendant leur tour à un confessionnal voisin. Tout ce calme, ces bruits familiers, ces gens tranquilles... quel contraste avec ce drame qui se vivait dans une âme.

— Mais, mon pauvre ami, pourquoi ne pas porter vous-même ce diamant à la police ?

— Ah ! Father, il faudrait donner mon nom, et je serais soupçonné, découvert... Et je suis d'une excellente famille, d'une famille catholique bien connue en Angleterre. Vous voyez le scandale. Et puis, mes ennemis m'ont deviné. J'ai déjeuné au "Carlton", et un garçon m'a apporté une lettre qu'on venait de remettre à mon nom,— on avait même, de loin, montré la place que j'occupais. Voici ce qu'ils me disaient :

"You cannot get out of our clutches, any more than the diamond. We give you until

L'EXPOSITION MISSIONNAIRE DE JOLIETTE



GRUPE DES EXPOSANTS ET EXPOSANTES

midnight to give it us. After that time watch your step. Don't try to get out of it. That would get you in the hole”.

“Vous ne pouvez nous échapper, pas plus que la pierre que vous détenez. Nous vous laissons jusqu'à minuit pour nous la livrer. Passé ce délai, gare à votre vie ! N'essayez pas non plus de vous en défaire, ce serait à nos yeux une provocation que vous expieriez au plus tôt.”

Malgré cela, j'ai essayé. Je passais devant un poste de police. J'ai voulu traverser la rue pour y entrer. Deux de mes ennemis, — ils ne se cachent plus depuis qu'ils savent que je les ai reconnus — ont traversé la rue devant moi : l'un d'eux, en passant, m'a laissé entrevoir un browning. J'aurais été tué là, devant les agents, et grâce à leur auto qui suivait tout près, ils auraient pu s'enfuir. Je ne suis pas entré au poste de police.

J'ai réussi à les dépister un instant, et j'ai sauté dans un taxi, mais un arrêt de la circulation place du Théâtre-Français leur a permis de me rejoindre. Alors, tout à coup... Père, je suis catholique... du moins, il y a quelques mois, avant mes grands péchés je l'étais... j'ai songé à un prêtre... Voulez-vous m'aider.

— Mon pauvre enfant ! Mais comment êtes-vous ici ? Êtes-vous toujours poursuivi ?

— I don't know, Father. Perhaps they may be near at hand... Peut-être, Père... J'ai sauté du taxi presque en pleine vitesse en laissant 20 francs au chauffeur qui m'a regardé comme un fou, et je me suis engouffré dans une station de métro, risquant la chance. J'avais des tickets, j'ai passé très vite et j'ai été un des derniers à franchir la barrière comme un train arrivait. Je suis sorti n'importe où, très vite, mais sans oser regarder de peur de me faire voir, et j'ai cherché une église et dans l'église, un prêtre...

Il s'exprimait vite, en style haché, en anglais distingué, on sentait l'angoisse.

— Father vous êtes mon espoir. Oh ! je regrette beaucoup mes péchés, et si Dieu me tire de cette horrible situation, je suis guéri à jamais.

L'abbé, assez troublé — ses cours de théologie morale ne l'avaient pas préparé à jouer un tel rôle dans un tel drame — l'abbé réfléchissait.

— Bien sûr je vois bien que je vous jette dans un péril et peut-être dans de grands ennuis, reprit l'inconnu. Mais, Père, c'est pour l'honneur de ma famille, pour la restitution de ce diamant... et aussi pour mon âme.

— Mon pauvre ami, j'accepte, mais je ne vous promets pas de réussir... Si je suis découvert, moi aussi... si vous avez été suivi...

— Oh thank you ! merci, mon Père !

L'inconnu alors avança la main : elle tenait une espèce de canif qu'il introduisit dans la

grille de bois du confessionnal — et l'abbé comprit quel était le grincement rythmique entendu un instant avant : l'inconnu s'était remis à scier un des croisillons. L'outil devait être d'une qualité excellente et capable de mordre des matières autrement dures que ce bois. En quelques traits de scie, l'ouvrage commencé était achevé ; l'inconnu détacha le petit morceau découpé, qu'il se garda de laisser tomber, et il tendit au prêtre à travers l'espace ainsi ouvert, une montre en or :

— Cette montre est truquée, dit-il. Au milieu des rouages est disposée une cachette. Le diamant y est dissimulé. Donnez-moi votre montre, pour ne pas en avoir deux sur vous et ne pas éveiller les soupçons en cas de mauvaise rencontre. Bonne chance, Good night, Father ! vous sauvez mon honneur, ma vie aussi peut-être !

— Mon pauvre enfant ! c'est votre âme que je voudrais sauver ! c'est pour cela que je me charge de la dangereuse commission. Voyons — rapidement, car les instants sont précieux pour vous, — vous me disiez que vous regrettiez votre acte... vous le réparez autant que vous pouvez... Vous êtes en péril de mort, vous le savez. Qu'est-ce qui vous empêche de demander l'absolution. Vous avez la foi, Des larmes glissaient — et c'était impressionnant — sur la figure de cet Anglais impassible...

— Yes, Father. Je ne l'ai jamais perdue, mais depuis quelques mois, je l'ai bien oubliée...

— Courage, mon fils. Achevez votre geste... Pour être prêt à tout. Attirez ainsi la grâce de Dieu qui peut vous sauver, sauver votre honneur. Nous pouvons finir en quelques instants...

Le jeune homme se confessa, et le prêtre sentit avec émotion la douceur de la Providence qui sait si fortement et si suavement tout ensemble poursuivre les pécheurs, surtout les égarés plus passionnés que méchants. Après avoir donné l'absolution, le prêtre ajouta :

“Je puis sans doute vous rendre un autre service encore, mon enfant, vous faire sortir de l'église par une porte privée qui vous fera peut-être échapper à vos ennemis. Ecoutez bien : voici une clef. Allez au fond de l'église, à droite, comme si vous entriez à la sacristie, mais, à gauche, dans le couloir, vous verrez une porte. Ouvrez, fermez derrière vous, traversez la cour où vous vous trouverez, et sortez par le boulevard X... Même si on vous a vu sortir, vous aurez disparu avant qu'on ait eu le temps de faire le grand tour. Vous me renverrez la clef par la poste... Avec des nouvelles de vous, de bonnes, j'espère.”

— Oh Father ! how kind you are !

Il prit la clef, remplaça le petit bout de bois qu'il cala avec un papier, afin de ne pas laisser

de trace de la transaction (je recollerai cela un de ces jours, pensa l'abbé) et se retira.

L'abbé ferma la grille et ouvrit de l'autre côté. C'était encore une bonne dame qui attendait sans trop d'impatience : la confession précédente n'avait pas été démesurément longue. Tout en écoutant cette pénitente, l'abbé prêtait l'oreille, et regardait, avidement, par la fente que laissait le rideau de sa porte ; ne se passait-il rien d'anormal. Une minute s'écoula. Non, rien. Rien que les bruits familiers : des chaises remuées, des pas... Il chercha à entendre le bruit de la porte privée, mais sans y parvenir.

Personne ne passa devant lui non plus, sinon deux enfants de chœur et une vieille dame. Mais il eut un instant l'impression que la lumière d'une lampe électrique qui éclairait obliquement, d'en avant, la chapelle de son confessionnal, était moins vive. Une tête avait dû s'interposer... Ce n'était pas nécessairement une alarme. Cela pouvait très bien s'expliquer normalement. Et puis peut-être était-il surexcité, et avait-il cru voir...

Il confessa encore plusieurs personnes, surtout quelques-uns de ses jeunes gens libres un peu tard seulement dans la soirée, puis, sentant qu'il avait repris, après les émotions de tout à l'heure, tout son calme, il sortit du confessionnal et se tourna vers son prie-Dieu pour dire du Bréviaire sous la lampe. Son calme, il faillit bien le perdre : deux hommes — des étrangers, évidemment, et des non-catholiques, cela se voyait à un certain embarras — étaient assis dans le bas-côté, juste en face de sa chapelle ! Mais l'Abbé avait du sang-froid : il l'avait bien montré un jour, pendant la guerre. Son régiment était au repos, on exerçait les hommes à lancer la grenade. Un maladroit, trop impressionné, avait laissé tomber sa grenade allumée sur le parapet de la tranchée d'exercice. Stupeur, affolement des assistants. Essai de fuite. Mais ils se pressaient tous ensemble à l'étroite entrée du boyau de sortie, et même certains s'étaient accrochés aux claies : embouteillage, personne ne pouvait filer. Seul, calme, l'abbé avait ramassé et projeté au dehors la grenade qui, à peine retombée au loin, éclatait... Il retrouva ici ce même sang-froid : pas un mouvement ne lui échappa. Il ouvrit tranquillement son bréviaire et lut Complies. Un fidèle étant venu, il le confessa, et en sortant de nouveau, regarda sa montre — la fameuse montre-cache — : c'était presque l'heure de la Prière du soir et le sacristain vint lui faire signe, car il était de semaine. Les deux étrangers ne bougeaient pas.

Il passa près d'eux, arrêta, à leur niveau, un gamin qui allait en sens contraire et lui dit quelques mots, exprès, comme pour leur montrer qu'il n'avait aucune raison de redouter leur voisinage — mais il comprit qu'il avait à faire à forte partie, car, se retournant pour

poursuivre son chemin, il entendit très distinctement une voix basse et nette dire "receiver" (receleur !). "Plus de doute, pensa-t-il, je suis maintenant dans la même situation que l'autre tout à l'heure. S'ils ne me tuent pas tout de suite, c'est qu'il y a trop de monde, trop peu de portes, et qu'ils ne savent pas où j'ai caché le diamant. Pourtant, avec des revolvers, ils tiendraient assez longtemps la foule en respect, même mes jeunes gens et ces messieurs... Seulement... Oui, il y aurait bien des témoins, et puis ce serait une grosse affaire, avec beaucoup de morts peut-être..."

"Ils sont capables de tout", pensait encore l'abbé en prenant l'étole à la sacristie : "il faut agir vite... je ne peux pas compromettre la vie d'un autre en lui refilant la montre... et il faudrait des explications que je ne puis donner ici... C'est aussi dangereux d'envoyer chercher des agents... il n'y a pas le téléphone... et, évidemment, maintenant, la sortie sur le boulevard est gardée. Mais c'est aussi dangereux d'attendre sur place. Le plus pressé, c'est de cesser d'exposer à des accidents ces bons fidèles qui sont ici."

— Pouvez-vous me remplacer à la Prière, dit-il brusquement à un confrère qui rentrait à la sacristie. Je ne suis pas bien...

— Oui, vous êtes tout pâle, et vous avez l'air un peu étrange, comme si vous regardiez ailleurs qu'à l'endroit où vous êtes. Qu'y a-t-il ?

— Oh ! rien, rien ! Un étourdissement... Les confessions...

— L'espère que ce n'est rien. Je vous remplace volontiers.

— Attendez un instant, voulez-vous ? C'est déjà l'heure de la Prière, je le sais bien. Mais un peu de retard !... Oui, je vous parais étrange, mon ami, ajouta-t-il, à cause de l'air étonné de l'autre vicaire. Faites-moi confiance, je vous en prie. Vous comprendrez bientôt...

Il y avait là deux ou trois enfants en plus de ceux qui devaient servir le Salut. L'Abbé avisa un garçon qu'il savait débrouillard comme un vrai Parisien.

— Petit, écoute bien. Voilà ma pèlerine avec mon chapeau dedans. Tiens-la bien pliée contre toi, comme cela, comme un vêtement d'enfant. Bon. Passe devant la chapelle de la Sainte-Vierge, derrière le chœur, et va m'attendre à la porte de l'église de l'autre côté, en bas. Tu as compris ?

— Oui, M'sieur !

Et, en un clin d'œil, le gamin montrait que "c'était pas diff à piger" et qu'il ne fallait pas le prendre pour un imbécile.

L'autre vicaire, de plus en plus intrigué, regardait, les yeux ronds.

— Allez, lui dit l'abbé Verlet.

Médusé, l'autre obéit : il fit signe aux enfants de cœur qui sortirent et lui-même les

suivait, quand il s'aperçut d'une nouvelle originalité de son collègue qui venait de s'intercaler entre les servants et lui, comme s'il était son assistant. On alla ainsi jusqu'à la chapelle de la Sainte-Vierge. Les deux étrangers constatèrent que le "receleur" allait à l'office, mais de leur place, à cause de la rotondité du chœur et du déambulatoire, si l'on voyait l'autel de la Sainte-Vierge, on ne voyait pas le bas de cette chapelle. De même, à cause des hautes stalles du chœur, on ne voyait pas non plus le reste du déambulatoire, ni à cause d'un gros pilier, les bas-côtés de l'autre partie de l'église. Les deux étrangers virent donc la troupe des officiants disparaître un instant à leurs yeux, puis les deux enfants reparurent mais avec un seul prêtre. Ils n'y firent pas attention immédiatement... deux ou trois secondes s'écoulèrent, puis, sur une remarque de l'un d'eux, ils se précipitèrent en avant.

L'abbé Verlet, pendant ce temps, descendait à grands pas vers l'autre porte, sans trop se hâter pourtant, pour ne pas éveiller les soupçons si quelqu'un gardait cette sortie. Comme il était toujours en surplus, un homme qui n'avait pas repéré son visage ne pouvait pas s'inquiéter de le voir venir par là. De fait, un individu d'allure curieuse, assis au bas de l'église, ne bougea pas. L'enfant envoyé d'avance, avait compris, en petit gars vraiment intelligent, qu'il fallait de l'habileté et qu'il allait falloir de la rapidité. Pourquoi? il n'en savait rien. Mais sa petite cervelle avait deviné... Il s'était sagement assis près de la porte. Il vit venir l'Abbé. Il ouvrit, un instant d'avance, la porte intérieure, l'Abbé repoussa la porte extérieure. L'enfant sortit avec lui. Un instant, l'Abbé fut dans la rue en surplus et sans chapeau, mais il se couvrit rapidement de son manteau, et personne ne remarqua rien.

"File bien vite chez toi", dit-il au gamin, dans sa hâte de l'éloigner de lui et du danger.

Le danger arrivait, en effet.

Furieux d'avoir été joués, et de voir leur proie leur échapper, les étrangers sortaient en hâte. Ils étaient quatre. Une magnifique auto stationnait devant l'église, avec deux hommes encore. Ceux-ci, non prévenus, laissèrent aussi passer l'Abbé qui poussa un soupir de soulagement, du moins, si quelque chose arrivait, il serait seul exposé, et l'église ne serait pas violée par un crime.

Il était environ dix-huit heures, la rue était pleine d'animation, à quelques pas du boulevard, en pleine fièvre. Mais ces bandits étaient "prêts à tout", et six hommes résolus peuvent accomplir très vite un crime, et disparaître dans la foule qui, par sa passivité, les aide, et par son encombrement, leur permet de se dissimuler. Cinq hommes se précipitèrent. L'autre mit l'auto en marche. S'il s'était

agi du jeune Anglais de tout à l'heure, nul doute : ils l'eussent abattu, sinon par espoir de saisir le diamant, du moins par vengeance. L'Abbé les mettait en rage, lui aussi, mais moins que l'autre. Ils hésitèrent.

D'un coup d'œil, l'Abbé avait jugé la situation. Lui, il n'hésita pas. Il se dirigea vers le boulevard. Non loin du carrefour, deux agents stationnaient. Il s'approcha d'eux presque en courant :

— Ne me prenez pas pour un fou. Je vais être attaqué par ces hommes (il les montrait du geste) à cause d'un diamant que j'ai sur moi.

Surprise, vite remise, des agents. L'un d'eux tire un sifflet et siffle d'une manière stridente et spéciale. En même temps, deux revolvers déjà sortaient des sacoches, et les deux agents entraînaient l'Abbé vers le carrefour. Là, en entendant le sifflet qui avait dominé le bruit de la circulation, le brigadier de service avait arrêté tout le trafic et les quatre agents qui l'aidaient au débouché des quatre directions étaient prêts à intervenir aussi. Les bandits comprirent qu'ils ne pourraient que se compromettre. Montant dans l'auto, ils disparurent. Ce fut fait trop vite pour qu'on pût les arrêter. Du reste, rien ne le permettait peut-être...

L'Abbé se rendit avec un agent au Commissariat de police au milieu d'une multitude de badauds qui, évidemment, se trompaient, le croyaient arrêté, et clabaudaient en conséquence. Peu importe : leur journal, le lendemain matin, rétablirait la vérité. La foule resta à la porte. L'abbé Verlet entra avec l'agent, et un instant après, était reçu par M. le Commissaire : l'objet était trop précieux, avait-il dit, pour être déposé comme un simple portemonnaie à peu près vide, ou comme un vieux parapluie trouvé sur un banc de square !

Le Commissaire écouta d'un air sceptique la déclaration du prêtre, où celui-ci, d'ailleurs, ne raconta que ce qu'il crut pouvoir rapporter. Evidemment, pour le Commissaire, toute cette histoire était pure imagination. La déposition de l'agent était insignifiante, car la rapidité avec laquelle les bandits avaient disparu après avoir à peine esquissé une tentative contre l'Abbé, ne permettait pas de juger à fond leur conduite.

— Voyons, ce diamant? Vous l'avez vu? demanda le Commissaire, désireux d'en finir avec ses doutes.

— Je ne l'ai pas vu encore, répondit l'Abbé, mais nous allons, je pense, le voir.

Il tira sa nouvelle montre, et la tendit au commissaire. Avec un canif, ce dernier ouvrit le premier, puis le second boîtier, et alors, il ne put retenir un "oh!" de surprise : sous la lumière de la lampe électrique du bureau, un énorme, un admirable diamant brillait de tout l'éclat de ses facettes. Tout le mécanisme de la montre était logé près du remon-

toir et laissait dans le bas du boîtier un ovale vide formant une cachette de quatre centimètres environ sur trois dans les plus grandes longueur et largeur ; et là, calé par un peu d'ouate, la gemme reposait.

— C'est le fameux "Sun of the East", s'écria le Commissaire, qui avait reçu avis, ainsi que tous ses collègues, de la disparition du célèbre diamant, qui appartenait à une princesse royale d'Angleterre.

— Monsieur l'Abbé, reprit-il, mes excuses ! Franchement, je ne croyais rien de votre histoire — nous voyons tant de gens peu équilibrés ! — et je pensais que vous étiez...

— Fêlé ! ajouta l'Abbé. Eh bien ! non ! Avouez, monsieur le Commissaire, que la religion — et même les prêtres, et même la confession — ont parfois du bon !

L'Abbé rentra chez lui.

La Préfecture de police, prévenue, envoya prendre le diamant retrouvé, qui fut transmis au ministère des Affaires étrangères, puis à l'Ambassade d'Angleterre et celle-ci le fit parvenir à sa propriétaire.

Quelques jours plus tard, l'Abbé Verlet, entendant sonner chez lui, alla lui-même ouvrir et vit devant sa porte une dame âgée très distinguée, qu'il ne connaissait pas. Il la fit entrer dans sa salle à manger, où il recevait, faute de salon. La dame, qui devait savoir à quoi s'en tenir, s'adressa tout de suite à l'Abbé en anglais :

— Father, how much obliged I am to you... M. l'Abbé, combien je vous suis reconnaissante

de ce que vous avez fait. (Et comme l'Abbé faisait un geste de protestation) : Oh ! ne craignez rien pour le secret de la confession : mon fils m'a tout raconté. Vous l'avez sauvé, monsieur l'Abbé. Vous avez sauvé son honneur et celui de toute notre famille. Surtout, vous avez sauvé son âme : il a été si touché par votre dévouement et votre bonté... Il a vu le Seigneur en vous (the Divine Lord) et il a compris que c'était Lui qui le sauvait devant les hommes pour sauver son âme devant Dieu... Ce pauvre enfant !... Depuis quelques mois, il s'était laissé prendre... par une misérable créature... Il faisait pour elle des dépenses énormes... il avait des dettes, qu'il lui fallait payer... et il est allé jusqu'à voler ce diamant, pendant le séjour de la princesse au château d'un de nos parents... Ses précautions étaient bien prises : nul soupçon n'est tombé sur lui, mais s'il avait été pris ! Oh ! ce scandale ! Scandale même aux dépens de notre sainte religion ! Enfin, Dieu soit béni de sa miséricorde, monsieur l'Abbé, et aussi de nous donner des amis comme nos prêtres !

Et maintenant, l'Abbé ne peut plus entrer à son confessionnal sans craindre les distractions que cause une petite scie rongant un croisillon des grilles, mais il ne peut pas non plus prendre sa clef pour ouvrir la porte privée, sans remercier Dieu qui sait toujours tirer le bien du mal.

Paul PANICI.

(Les Jeunes)

L'ÉCOLE CANADIENNE

REVUE PÉDAGOGIQUE

SOMMAIRE DE MARS

- 1 — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU
COURS PRIMAIRE Mère Sainte-Anne-Marie, C. N.-D.
- 111 — PROGRAMME MENSUEL
- | | |
|---|-------------------|
| RELIGION..... | Eugène Achard |
| FRANÇAIS : | |
| Cours préparatoire et inférieur..... | Eugène Achard |
| Cours moyen..... | Émile Girardin |
| Cours supérieur..... | A. Thibault |
| Cours complémentaire..... | Wilfrid DuCap |
| LA REDACTION par l'image..... | Eugène Achard |
| UNE CHANSON par mois (<i>L'amitié</i>). | |
| LA LEÇON D'ANGLAIS. | |
| ARITHMÉTIQUE : | |
| Cours préparatoire, inférieur et moyen..... | Eugène Achard |
| Cours supérieur..... | Roch Pinsonneault |
| Cours complémentaire..... | Jules Chrusten |
| LE CALCUL RAPIDE..... | Eugène Achard |

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

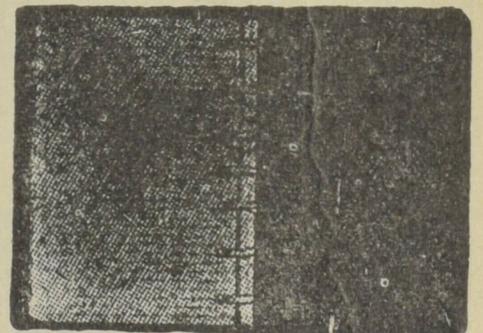
Pour tout renseignement s'adresser au :

DIRECTEUR, M. EUGÈNE ACHARD,
143, Villeneuve-Ouest, Montréal

LIVRETS AVEC

ANNEAUX POUR

FEUILLETS MOBILES



L'Action Sociale Limitée

103, Ste-Anne, 103

QUEBEC



LES DEUX FILS DE NOTRE ROI A SPENCER WOOD

De gauche à droite, (assis) : l'hon. Narcisse PÉRODEAU, lieutenant-gouverneur de la province de Québec ; Son Altesse Royale le PRINCE DE GALLES ; Mme F. McKENNA, fille de M. Pérodeau et châteline de Spencer Wood ; Son Altesse Royale le PRINCE GEORGES ; (debout) le major P. LEIGH de la suite royale ; le lt-col. D.-B. PAPINEAU, A.D.C., le major Cortland FAGES, A.D.C., le lt-col. (Dr) J.-D. BROUSSEAU, A.D.C., Mlle Yvette McKENNA, petite-fille de l'hon. N. Pérodeau ; le brig.-général TROTTER, aide de camp du Prince de Galles.

Périls de la Gat'

(Écrit pour l'Apôtre)

TROIS fois la semaine, Marcel Leroux se rendait à la Pointe-Gatineau. Il n'y allait pas pour rien. Les beaux yeux de mademoiselle Deblois en eussent dit long sur les motifs qui lui faisaient entreprendre le voyage, mais mademoiselle Deblois était discrète, ne disait mot de ce qu'elle savait.

Au cercle, on taquinait Marcel.

— Tu n'as pas peur ? demandait le grand Dufresne, surnommé Frisé à cause de cheveux en brosse, raides comme les brins d'un balai usé. Tu n'as pas peur de te trouver aux prises, un soir ou l'autre, avec une poignée de bûcherons ? Ces types-là n'aiment pas qu'on vole leurs bonnes amies.

Marcel riait. Quand la plaisanterie menaçait de durer, il prenait sa canne et ses gants, allumait une cigarette :

— Bonsoir, disait-il, je vous reverrai . . .

Dufresne, long et droit, haussait les épaules :

— Mon vieux, murmurait-il, je t'aurai . . .

On eût cherché en vain, dans toute la ville d'Ottawa, un jeune homme plus nul et plus content de soi que Marcel Leroux, employé surnuméraire au ministère de la Milice. Il signait son nom avec des majuscules échevelées, dansait comme Ted Shawn, prenait le thé au Château deux fois par mois, aux époques de paye, en face de longues demoiselles aux airs figés de princesses de cire.

Dufresne prenait plaisir à le mettre en garde contre les périls de la Gatineau.

— Autrefois, disait-il, les garçons de Bytown se risquaient rarement à conter fleurette aux ingénues d'outre-rive. La moindre tentative de ce côté risquait d'être payée d'une raclée. Naturellement, les jeunes se faisaient gloire de posséder à Hull une amoureuse, et beaucoup se vantaient qui n'eussent pas osé deux doigts de cour. On n'était guère plus tolérant à la Pointe-Gatineau, où le problème se compliquait par l'absence de pont sur l'Outaouais.

Dufresne parlait lentement, sans l'ombre d'un sourire sur son visage rasé.

— A ta place, ajoutait-il, je serais prudent. Les mœurs se sont peut-être adoucies, mais je n'accorderais pas trop de confiance à ces gens

de la Pointe. Ils peuvent, un jour ou l'autre, te faire un mauvais parti !

Et il continuait ses histoires. Il connaissait Ottawa, sa ville natale, sur le bout du doigt, contait sur elle des anecdotes savoureuses. Il tenait la plupart d'un vieillard, fils d'un ancien *cageux*, qui prenait plaisir à évoquer ses années de jeunesse. Le vieux parlait des bois du nord, de la Lièvre et du grand lac Témiscamingue, du creusage du canal Rideau, où son père avait travaillé. Il racontait l'assassinat de D'Arcy McGee, un vrai monsieur, pas fier, qui lui avait donné la main ; rappelait Jos Montferrand, colosse débonnaire, qui rossait en se jouant une demi-douzaine de *shiners*. C'étaient les rixes de l'ancien pont des Chaudières, les sauvages de Maniwaki, la roche à Falardeau, les cages de bois qui descendaient l'Outaouais au fil de l'eau.

Quand le vieux avait parlé des durs-à-cuire de Hull et de la Pointe, qui ne toléraient point les garçons d'Ottawa auprès des belles de la rive nord, Dufresne s'était frotté les mains de satisfaction. Il avait son affaire ! Il en ferait voir de belles à Marcel, à ce surnois de Marcel qui avait des adoratrices dans toute la région, et ne disait mot de sa bonne fortune.

*

* *

Un dimanche après-midi, Marcel se rendait donc à la Pointe. Il sauta du tramway à Rockcliffe, se mêla aux gens qui attendaient le bateau traversier. C'était le printemps, la glace était partie, mais l'eau restée haute ceinturait cette partie de la Pointe qui avance sur l'Outaouais et qui, vue de Rockcliffe en temps de crue, paraît construite dans la rivière. Au loin, derrière les champs, plus loin que la forêt, la ligne des Laurentides se dessinait.

Le bateau accosta. Les partants s'y installèrent tant bien que mal, deux par banc, pendant que le rameur, un grand gars aux bras cuivrés, en chemise malgré le vent, percevait le prix de passage.

Sur l'autre rive, Marcel passa devant l'église et la banque, prit l'étroite rue Saint-Jean-Baptiste, qui longe paresseusement la rivière Gatineau. L'air était tiède, la rue creusée d'ornières où les moineaux buvaient, levant le bec pour avaler. Marcel souriait, songeant aux

recommandations de Dufresne, et les promeneurs, croyant qu'il les saluait, souriaient à leur tour.

Les maisons basses, de bois vermoulu, se suivaient d'un seul côté de la rue. De l'autre, la rivière, où se balançaient des chaloupes ventruës. D'interminables cordées de bois suivaient la grève, et ça et là, pêle-mêle, des bouts de planches entassés, des branches mortes, des quartiers de bois ramassés au fil de l'eau.

Jacqueline Deblois demeurait à l'extrémité de la rue Marengère, où son père, homme taciturne, s'était construit une vaste maison. M. Deblois aimait ce coin retiré, ombragé de pins et de cèdres, qui avait vue sur la campagne. Sa femme et sa fille, par contre, s'y ennuyaient plus que de raison ; aussi passaient-elles la moitié de leur temps à Ottawa, où Jacqueline avait connu Marcel Leroux.

A peine entré, celui-ci fut interrogé sur les derniers événements. Jacqueline, qui n'avait pas mis le pied dans la capitale depuis trois jours, ne savait plus rien du monde contemporain.

— Et vos amis, dit-elle après un moment, ils ont toujours la même terreur de la Pointe ?

— Toujours... Ils pensent se payer ma tête, mais je les crois jaloux...

— Flatteur ! Vous méritez que leurs craintes se réalisent !

Et elle ajouta, minaudant un peu :

— Il est tout de même heureux que nos gens soient moins rudes qu'autrefois... Autrement, je n'aurais pas le plaisir de vos visites !

— Pourquoi donc ? qu'est-ce qu'on ne risquerait pas pour vous ?

*

* *

Marcel partit vers neuf heures, pour ne point manquer le traversier. Mais il n'avait pas marché cinq minutes qu'il sursauta, surpris par un coup de sifflet. Il se dit que ce devait être un promeneur qui appelait son chien. Il n'y pensait déjà plus quand une voix cria, non loin de lui :

— Le vlà ! vite ! le vlà !

Marcel, un moment, resta figé. Les sottises du club lui revinrent, il haussa les épaules. Enfin, c'était trop bête ! Il allait continuer sa route, quand une pierre frappa le trottoir de madriers, tout près de lui, suivie d'une

autre, puis d'une troisième. Alors, sans plus ergoter avec lui-même, il prit ses jambes à son cou et détala, comme lièvre à travers champ.

A sa suite, des voix criaient :

— Arrêtez-le, faut pas le laisser échapper. Vite, tous ensemble, les gas de la Pointe ! Faut pas se laisser couper l'herbe sous les pieds par ces petits pincés de la ville...

Marcel allait tourner devant l'église, mais un grand gaillard, hurlant et gesticulant, sortit de l'ombre avec une gaule qu'il brandit de gauche à droite, dans toute la largeur du chemin. La route coupée de ce côté, Marcel prit vite à droite, courant comme un voleur, passa le pont de fer sur la Gat', comme ils disent là-bas, fila sur Hull, poursuivi par les clameurs ennemies.

Le vent, de temps à autre, lui apportait des bouts de phrases :

— Perdu notre chance... c'est dommage... Faudrait lui noircir les deux yeux... Pour lui apprendre à nous voler nos blondes...

Maintenant, Marcel était en nage, la sueur lui coulait par tout le corps. Il avait perdu son chapeau, ses cheveux en désordre l'aveuglaient. Il n'y avait plus de trottoir depuis longtemps, et il piétinait péniblement dans la boue, enfonçant dans les ornières jusqu'à la cheville.

Puis la lune apparut soudain, qui éclaira l'indécis contour des choses. Marcel écouta. Il lui sembla qu'on ne courait plus à sa poursuite, qu'il n'entendait que le bruit de ses pas, grandi par le silence. Des chiens aboyaient, il crut que c'était à cause de lui. Il continua dans la direction de Hull, courant pour ne point prendre froid, passa un second pont de fer, un autre de bois, jeté sur un ruisseau, passa devant le cimetière où les pierres tombales luisaient dans la nuit. Il arriva enfin, piteux et crotté, se réfugia dans la première hôtellerie venue.

*

* *

Et Marcel fut quinze jours sans paraître à l'Institut.

Il s'y rendit pourtant, un samedi qu'il pleuvait, entra dans la bibliothèque. Ils étaient là une dizaine de jeunes, qui contemplaient dehors, au-dessous d'eux, le défilé ruisselant des parapluies.

La pluie tombait depuis le matin, une petite pluie froide, serrée, pointue, qui pénétrait les vêtements et la peau. Les tramways se suivaient l'un l'autre, remplis à ne pas tenir une mouche, les autos stoppaient brusquement à leur suite, l'eau sale giclait vers les jambes des piétons. En face, le magasin *Ogilvy* happait une queue d'acheteuses sans cesse renaissante cependant qu'un agent de police planté au milieu de la rue, levait et abaissait le bras représentatif de l'autorité.

Quand Marcel parut, tous se précipitèrent à sa rencontre.

— Qu'avait-il fait depuis si longtemps ? D'où sortait-il ? On ne le voyait plus !

Il en était encore à se dépêtrer que Dufresne, qu'il n'avait pas vu, montra sa crinière et lui cria de la porte :

— Tu as beau dire, mon vieux, c'était une belle organisation !

— Pardon ?

— Je dis que ce fut parfait, que pas un détail n'a cloché. . .

Toute la salle, comme sur signal donné, partit alors d'un immense éclat de rire, et les amis, un à un, vinrent serrer la main à Leroux.

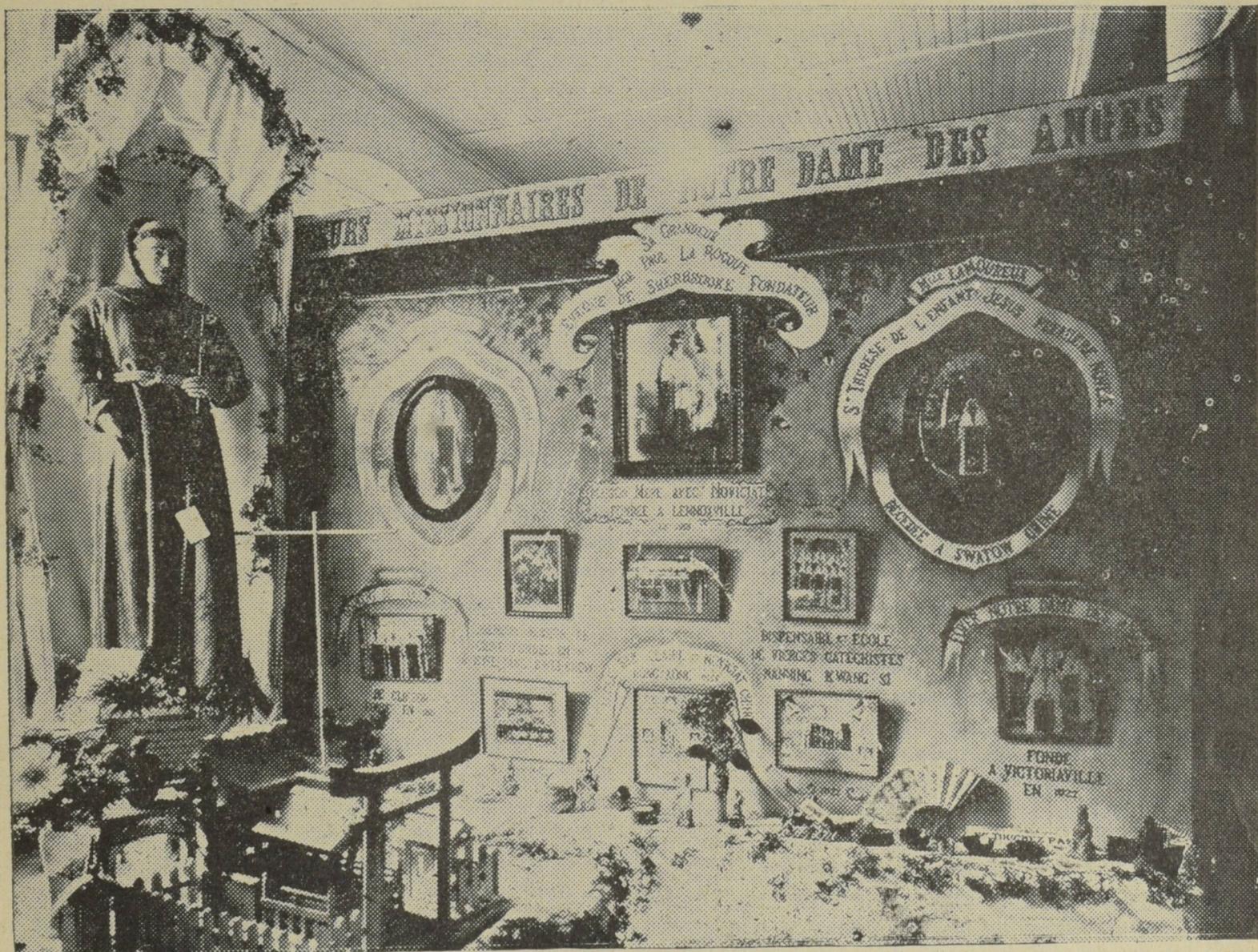
— Nous sommes peinés, mon vieux. . . Enfin, est bien qui finit bien !

Et Dufresne, quand vint son tour, ne put s'empêcher d'ajouter :

— Tu sais, il faut conserver les anciennes coutumes, les traditions. . . C'est même important, comme l'enseignent les professeurs d'histoire.

HARRY BERNARD.

L'EXPOSITION MISSIONNAIRE DE JOLIETTE



LE KIOSQUE DES SŒURS MISSIONNAIRES DE NOTRE-DAME DES ANGES

L'homme qui ne sait pas fuir

LÉGENDE BRETONNE

VOULEZ-VOUS une belle légende de Bretagne ?

Bien sûr ! Qui refuserait ? Qui refuserait surtout quand il s'y cache un sens profond qui stimule et exalte l'âme ?

Écoutez donc la légende de Kergournadéac'h. (Ker...gour...nadé...ac'h... Ouf ! Vous n'y arrivez pas, à prononcer ce nom ? Pas étonnant ! Un peu de courage ! Essayez, et vous réussirez. Mais, s'il y a des Bretons avec vous, n'essayez pas tout haut, ou — gare ! — attendez-vous à leurs moqueries !)

“ Kergournadéac'h ”, “ la maison de l'homme qui ne sait pas fuir ”. Cette maison est maintenant un château en ruines, pas loin de Saint-Pol-de-Léon. Mais le nom reste, beau comme un drapeau plein d'honneur, et l'idéal qu'il évoque n'est pas en ruine, lui !

Belle, la légende le reste aussi, malgré l'inconvénient de lui trouver ailleurs des parentes, d'autres légendes où l'on voit de même un horrible dragon enfin vaincu par un guerrier sans peur. Mais que notre légende les domine de haut ! En elle, pas trace de cette fadeur niaise qui gâte les autres, où, toujours, le chevalier délivre une charmante captive et l'épouse... Au lieu de cette sentimentalité un peu sottée, c'est la volonté d'être énergique qui s'installe en nous avec l'image de “ l'homme qui ne sait pas fuir ”.

*

* *

C'était au sixième siècle. Le vieil évêque Saint Pol évangélisait le nord du Finistère. Près du monastère qu'il avait fondé se formait la ville qui prendrait son nom et deviendrait la capitale du Pays de Léon.

Ah ! le beau pays déjà ! Sans doute, la merveille du lieu, l'illustre “ Clocher à jour ” — le “ Kreisker ” — ne dominait pas encore les plaines et n'émergeait pas encore aux yeux de ceux qui gravissaient les pentes... Sans doute les grandes chênaies presque impénétrables que portait le sol fertile, n'avaient pas encore reculé beaucoup devant les champs, mais déjà, de l'intérieur des terres, les échancrures des vallées laissaient apercevoir là-bas, — verte, grise ou bleue, selon le ciel — la mer, la mer percée de rochers blancs quand le soleil les frappe, noirs quand les couvre l'ombre d'un nuage, — la mer, semée déjà de barques

de pêche. Et quand on s'approchait de la côte on entendait le travail des flots toujours occupés à déchiqueter les granits qui leur résistent, travail parfois doux, lent, sournois, — le plus souvent, furieux et brutal... Terre et océan, tous les deux âpres et forts, prodigieusement vivants tous les deux. Le beau pays !

Par malheur, un monstre le ravageait. On en parlait dans toute l'Armorique, et des guerriers étaient venus d'un peu partout pour le combattre. Les uns attirés par l'espoir de grandir leur renommée, les autres par l'espoir de la bonne récompense, — terres et titres — qu'on promettait au libérateur.

Les guerriers avides de gloire s'étaient avancés brillamment, gardant devant leurs yeux pour s'encourager, le souvenir de leurs exploits passés, haussant devant leurs regards le rayonnement de l'exploit présent et de la victoire toute proche...

... Mais le dragon était si terrible qu'en un instant, malgré leur valeur, malgré la renommée déjà acquise, malgré leur volonté de se grandir aux yeux des hommes, *ils avaient appris à fuir*.

Et les guerriers avides de richesses et de titres s'étaient avancés, cramponnés, pour se donner du cœur, à leur avarice et à leur ambition, — mais...

... Mais devant l'aspect horrible et puissant du monstre, leurs faibles forces intérieures, avaient fondu en un clin d'œil, et eux aussi, *ils avaient appris à fuir*.

Le dragon alors attaqua. Bon nombre d'habitants s'étaient réfugiés dans l'île de Batz, en face du futur port de Roscoff. Le dragon passa la mer, un jour, à la nage, en plein midi. On l'avait vu venir. Quel affolement ! Les plus courageux se groupèrent pour défendre les femmes et les enfants, mais le monstre ne fit qu'une bouchée des premiers qu'il trouva devant lui, et les autres, à leur tour...

... *Les autres avaient appris à fuir*.

Alors, les rares barques ayant été utilisées par les fuyards qui ne revinrent pas, les habitants de l'île devinrent le bétail du dragon qui, chaque jour, en tuait ou mangeait deux ou trois

Plus rien ne résistait : *tous avaient appris à fuir*.

*

* *

Le vieil évêque apprit bientôt l'affreuse nouvelle. Vite, il fait rassembler tout son peuple, reproche aux guerriers leur lâcheté, les exhorte au courage.

— Père, Père ! répondent-ils de tous côtés tu ne l'as pas vu ! ses griffes... sa gueule... sa queue qui jette vingt hommes à terre d'un coup !

— Mes enfants, Dieu vous aidera !

— Père, Père ! Mais sa cuirasse qui est d'écaillés impénétrables !

— Mes enfants, Dieu vous aidera, si vous combattez en son nom pour sauver vos frères !

— Père, Père ! sa langue qui est une flamme ! sa respiration qui empoisonne et qui fait tomber sans force devant lui !

— Mes enfants, confiance, confiance ! Dieu est plus fort ! Et si vous mourrez, le Seigneur vous mènera tout droit en Paradis !

— Père, Père, le diable est avec lui, et il change nos cœurs dans notre poitrine : nous n'y trouvons plus aucun courage !

— Mes enfants, mes enfants ! Eh bien, j'irai avec vous !

Mais les têtes restaient basses, l'angoisse égoïste se lisait au fond des yeux, le découragement régnait... Chacun ne songeait qu'à ne pas s'exposer.

Seule une voix, jeune, modestement, s'éleva et, quoique basse, retentit dans le grand et lourd silence, comme la voix d'un cœur qui ne peut plus se taire : " Si le Père est avec nous, si Dieu est avec nous..."

Et seuls, deux yeux, discrètement, se levèrent, pleins de foi et de générosité, et rencontrèrent ceux du vieil évêque.

Alors, devant la pureté, la confiance, l'amour qui brillaient dans ces yeux, le vieil évêque comprit qu'il avait un fils.

Mais un seul.

De bonne heure, le lendemain, toute la ville était assemblée. On partit en procession. Les moines, en tête, avec la croix, puis les enfants et les femmes, puis l'évêque à la tête des guerriers, puisqu'il les menait à la bataille, enfin, les clercs en ornements liturgiques des temps de pénitence. Arrivée sur une falaise d'où l'on apercevait l'île tragique, la procession fit halte : enfants, femmes et clercs resteraient là pour prier à l'abri. Les moines et les guerriers continuèrent. On s'embarqua. Le vent était bon. Du dragon, nulle apparence. Mais les malheureux de Batz couraient comme des insensés en tous sens. Un moment, on entendit des cris horribles : sans doute, quelque proie humaine venait d'être happée par le monstre... et dans les barques, les guerriers frissonnèrent.

On approche... on accoste... on débarque... Beaucoup de gens de l'île sont là, se précipitent : il faut défendre contre eux les bateaux dont ils veulent s'emparer pour fuir. On veut ensuite leur donner des armes pour qu'ils grossissent la troupe d'attaque mais on voit qu'ils ont, à force de terreur et de souffrance, perdu la tête. *Eux aussi, ils ne savent plus que fuir.*

Les chefs groupent leurs hommes, les massent en blocs hérissés de lances. On tâchera d'encercler le dragon. " Serrez-vous ! Soutenez-vous ! "

" Courage, mes enfants ! et s'il le faut mourrez comme N. S. le Christ, pour vos frères ! " : c'est le saint qui donne sa bénédiction. Et comme il achevait sur les combattants un grand signe de croix, il vit sur les visages si peu de confiance en Dieu, si peu de générosité pour délivrer les autres, qu'il douta un instant du salut de ce peuple. Et si sa main gauche, qui tenait fermement la crosse épiscopale, ne trembla pas, pour ne pas ajouter au désarroi des âmes, sa droite retomba, lourde lasse, le long de son corps.

Elle toucha une chevelure épaisse et frisée, et l'évêque aperçut, à genoux devant lui, — et comme ayant capté toute la vertu de la bénédiction, — le jeune guerrier au regard pur confiant et aimant...

Alors le cœur du vieux saint tressaillit... A la place de l'adolescent, il vit... ou mieux, dans cet adolescent même, il perçut la présence de cet autre Adolescent qui avait été sur terre la Toute Pureté, le Tout Amour, et qui, un peu plus tard, s'était donné pour le salut de nous tous.

Un grand flot de confiance divine souleva son cœur, tandis que du pouce il signait lentement le front levé vers lui, et qu'une voix mystérieuse, en lui, murmurait : " Tu vas voir de belles choses... Tu vas voir ma Force à l'œuvre..."

On monta, évêque en tête, vers la colline, vers le centre de l'île.

Et, tout à coup, le dragon apparut.

Une seconde, et il fut à quelques pas de la troupe...

Une autre seconde, et, devant cette apparition redoutable, horrible, puissante, tous dévalaient vers le rivage : *ils avaient de nouveau appris à fuir.*

Mais quand, embarqués précipitamment, et ayant coulé plusieurs barques à s'y entasser comme des fous, quand il leur fut impossible de fuir, quand ils osèrent regarder...

... Ils virent, sur la pente de la colline qui élevait le spectacle devant leurs yeux comme une scène de théâtre...

... Ils virent le saint, debout, la main droite levée, priant le Christ...

... Et le jeune guerrier, — *le seul qui ne savait pas fuir*, — qui s'avancait vers le dragon.

Brève lutte. L'homme se jeta sur la bête. La bête mordit l'homme en travers du corps. Mais elle avait dû tourner la tête, et le poignard de l'homme s'enfonça dans l'œil qui s'exposait. Tous deux tombèrent, et plus rien ne bougea.

Si : le saint s'agenouilla, et quand les fuyards arrivèrent, ils virent sur sa figure de grosses larmes — c'était la douleur humaine qui malgré tout se faisait jour — mais en même temps une joie surnaturelle emplissait ses yeux qui semblaient voir dans l'au-delà, et un chant extasié

montait vers le ciel :

“ O Christ !
Que belle est la couronne
Que tu viens de lui donner !
Et qu'il est ineffable,
L'amour dont tu l'entoures,
Notre enfant tant aimé,
Notre libérateur !

Le corps du héros fut rapporté à la ville. Dans la foule, on retrouvait le même mélange de douleur et de joie que dans l'âme du vieil évêque. Une belle terre, un beau château, un beau titre furent donnés au cher mort comme s'il eût été vivant... Vaines récompenses dont la famille hérita... Vaines récompenses, à côté de celles dont le Christ comblait celui qui l'avait imité en donnant sa vie pour ses frères, celui qui, comme Lui, avait aimé jusqu'au bout, — “ Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime.” Vaines récompenses, à côté de celles du ciel qu'avait contemplées, un instant Saint Pol et qui l'avaient ravi en extase...

* * *

Les hommes du Pays de Léon gardèrent toujours le souvenir de “ l'homme qui ne sait pas fuir ” et voulurent — et veulent toujours — lui ressembler, être, eux aussi, des “ hommes qui ne savent pas fuir ”, non en s'appuyant comme leurs ancêtres, sur le désir de gagner gloire ou richesse, ni même sur les affections humaines seules, mais en s'appuyant sur la grâce de Dieu qui seule peut fortifier notre faiblesse.

Et je pense à nos rencontres avec la vie, avec ses “ Monstres ”, les tentations et les difficultés. Forts de la grâce du Christ, présent en nous, ne nous laissons pas vaincre. Je pense surtout au respect humain : on a peur de ce monstre, on capitule, on fuit ; on n'ose pas se montrer chrétien, on n'ose pas se montrer pur. Forts de la grâce du Christ, restons ceux dont le catholicisme ne bat pas en retraite : chez nous, chacun doit être un “ homme qui ne sait pas fuir ”.

“ Vous recevrez l'Esprit Saint, et vous serez mes témoins et mes soldats par toute la terre ”, dit N. S. aux Apôtres (Actes I, 8) — et les Apôtres, arrêtés et battus pour avoir prêché le Christ, recommencèrent à Lui rendre témoignage dès qu'ils furent relâchés, et cela, par toute la terre, et jusqu'au martyre : ils ne savaient pas fuir !

Et des milliers de nos aïeux dans la foi, ayant reçu l'Esprit allèrent aussi pour le Christ, jusqu'au martyre : ils ne savaient pas fuir !

Et vous, vous irez jusqu'où il faudra pour rendre en tout témoignage au Christ présent en vous. Vous serez des catholiques “ qui ne savent pas fuir ” : vous en avez la force, car vous aussi, vous avez reçu l'Esprit Saint, car vous aussi vous avez été faits témoins et soldats du Christ par un sacrement trop peu estimé, trop oublié, par votre Confirmation.

P. P.

Visite à un médecin de France

LE docteur Bécachu était un médecin d'une grande ville de France. Je ne le connaissais pas personnellement, mais j'avais entendu parler de lui comme d'un homme très érudit. Il avait, disait-on, inventé trente-six maladies nouvelles ; c'est pourquoi il était regardé comme un bienfaiteur de l'humanité.

Donc un matin je frappai à sa porte.

“ Monsieur le docteur Bécachu est-il chez lui, ” demandais-je au domestique qui vint ouvrir à mon coup de sonnette.

— “ Non, monsieur, ” répondit le domestique, “ mais il ne tardera pas à venir. Veuillez entrer, s'il vous plaît ”. Ce disant il me fit pénétrer dans une sorte de salon, très bien meublé. Mais ce qui me frappa surtout ce fut une étagère bondée et surchargée de statuette de toutes sortes.

Dix minutes passèrent, puis le domestique reparut. Il me répéta que le docteur ne tarderait pas à paraître, m'invitant à m'asseoir sur un siège qu'il me désigna. A peine m'étais-je assis qu'un véritable fracas se fit entendre, et, me levant brusquement je vis le sol jonché de débris des statuette qui étaient tombées. Je restais là atterré quand la porte s'ouvrit pour laisser passage à monsieur Bécachu qui entra un sourire sur les lèvres. Son sourire se glaça immédiatement quand il eut vu la multitude des morceaux qui parsemaient le tapis.

“ Mes statuette ! ” s'écria-t-il, “ Mes statuette ! Mon Napoléon ! ma Vénus, mon Hippocrate... ”

— Monsieur...

— “ Ma Jeanne d'Arc ”, continua-t-il d'un ton désespéré, “ Mon berger, ma bergère, mon Hercule ”, ah ! Mon Dieu !

— Je suis très fâché...

— Mon Pasteur, Mon Apollon !

— Monsieur, je vois bien, lui dis-je, qu'il n'y a plus pour moi qu'à m'excuser et à vous payer ce que je vous dois.”

Il bondit vers moi et me saisit la main.

“ Vous ne me paierez pas un sou, la seule réparation que je demande, c'est que vous couchiez chez-moi cette nuit et que vous vous couchiez tout-de-suite. Montez avec moi, je vais vous désigner votre chambre.”

Nous montâmes un long escalier. En arrivant aux dernières marches le docteur ouvrit une porte à droite. “ Voici votre chambre, fit-il solennellement. Votre lit doit être dans le coin ”. Je m'approchai et examinai le lit en question. C'était un simple lit-cage, sans draps, sans oreiller, pas de sommier, de matelas, de couvertures et comme je demandais au docteur où je trouverais ces accessoires indispensables, il me fit cette réponse étrange :

— “ Il n'y en a pas ! ”

— “ Hein ! ” fis-je croyant qu'il devenait fou.

— Et les statuettes ! . . .

Ceci eut le don de me faire obéir sur le champ. Le docteur me laissa seul et je me couchai sans me déshabiller. Quoique cherchant le sommeil je ne pus dormir. Je songeais comme pour me distraire à la visite que je ferais le lendemain à mon ami Charles . . . Tout-à-coup cette idée me vint : “ Comment ai-je cassé ces statuettes, je n'ai touché à rien ”. Soudain un bruit de pas me tira de ma torpeur, En levant la tête je vis deux hommes qui étaient entrés sans bruit. Je reconnus le docteur et devinai son domestique. Le premier tenait à la main une boîte de verre et paraissait vivement contrarié. “ Elles se sont bel et bien évadées, disait-il à voix basse et disant cela il sortit de sa trousse une longue pince. “ Qui ! Quoi ! ” m'écriai-je ?

— Deux animaux, deux . . . deux vipères que . . . que je tenais . . .

Il n'acheva pas car je poussai un cri horrible.

— Misérable !!!

— Calmez-vous, car si, par hasard, elles étaient dans votre lit.

— Mon sang se glaça dans mes veines, je jetai sur mes couvertures un regard effaré ; et soudain j'aperçus deux longs cylindres mollement roulés sur eux-mêmes et qui se cachaient sous les draps. Je bondis sur mon séant en criant : “ Elles sont là ! ”

— “ Malheureux ”, cria le docteur, “ vous n'êtes pas mordu ”, et il saisit les deux reptiles qu'il mit dans la boîte de verre.

— “ Couchez-vous, maintenant ”, dit-il, “ il n'y a plus de danger ”. Et ce disant il sortit de la chambre précédé de son serviteur.

Ayant éteint ma bougie, je me mis en repos. Mais j'étais à peine depuis cinq minutes sous les couvertures que je fus saisi de violentes coliques. Vers deux heures je m'endormis. J'avais dormi depuis une demi-heure, que je sentis une subite impression de froid, et m'éveillant je vis mon lit inondé par une cascade qui coulait du plafond. Je me levai en colère

Je tordis mes habits comme je pus et saisis dans ma poche mon revolver qui ne me quittait jamais et c'est avec cette arme à la main que je descendis chez le docteur. Celui-ci me reçut avec joie, puis remarquant mon revolver : “ Ah ! vous aussi vous aimez le tir, Eh ! bien, veuillez aller dans la cour ”. Je sortis la rage au cœur. J'eus vite pris une décision. Immédiatement je pris mes jambes à mon cou et en peu de temps j'étais à mon hôtel. Je mangeai quelque chose à la hâte et me couchai.

Le lendemain, je rendis visite à mon ami Charles. Dès qu'il me vit il vint à moi en souriant. Il m'introduisit dans la salle à manger où cinq ou six jeunes gens attendaient, un malin sourire aux lèvres. Il me semblait que c'était de moi qu'on riait.

Au dessert, mon ami me dit : “ Mon cher ami, ces messieurs attendent le récit de tes aventures ”.

— “ Comment ! ” dis-je le rouge au front.

— N'ayez aucune crainte, ces jeunes gens vous raconteront ensuite les leurs, car ils sont aussi des victimes du docteur Bécachu.

Je m'exécutai de bonne grâce et soulevai des tempêtes de rire.

— “ Le coquin ”, disait l'un, “ soyez sûr qu'il avait relié la chaise à l'étagère au moyen d'une corde.

— Et les vipères, ce n'était que de simples tubes en caoutchouc.

— Heureusement que cela finit toujours bien.

— Vous trouvez ?

— Parfaitement ! Vous verrez.”

Quand nous nous séparâmes, je rentrai chez-moi, et un domestique me présenta un paquet. Je l'ouvris il renfermait une magnifique géographie ornée d'admirables cartes et de superbes gravures. A cet envoi était joint le mot suivant :

“ Mon cher ami ”,

“ Comme je vous ai joué un tour impayable, “ il me sera très difficile de me justifier auprès “ de vous. Néanmoins, pour acquitter une partie “ de ma dette, je vous envoie cet ouvrage “ car je sais que vous cultivez la géographie “ avec passion ”.

Et moi qui avait juré de ne plus mettre les pieds chez le docteur ! J'y suis retourné une fois, dix fois, cent fois. Il est devenu mon meilleur ami et il m'a sauvé dernièrement d'une pleuro-pneumonie qui menaçait de me conduire aux portes du tombeau et même à l'intérieur . . .

J. B.

(Contes humoristiques).

AU BORD DE LA RIVIÈRE

— Alors ?

Ça mord-t-y par ici ?

— J vous crois, c'est plein de moustiques !

Les honnêtes voleurs

Tournez la page de la liste des injustices vieux-jeu, vous allez voir comme le *struggle* contre la vie des autres y a ajouté !

Autrefois on volait, mais on savait au moins et on se l'avouait qu'on était voleur. On vivait et on mourait quelquefois sans consentir à restituer ; mais on comprenait, et c'était clair, qu'on s'en allait chez le diable.

Aujourd'hui, ce n'est plus tout à fait cela.

L'industrie, le change, le papier-monnaie, l'argent devenu une marchandise, le capital-actions, les faiseurs de tout nom, les trusts,— tout cela mêlé à la politique,— ont créé un monde d'affaires compliqué, dans lequel il paraît permis à chacun de jouer au plus fin, de bousculer et d'écraser son voisin, à condition d'éviter les sentences des tribunaux.

On s'arrange donc pour contourner les tribunaux.

La loi civile, aussi bien, qu'est-ce donc ? L'obstacle posé à l'homme par un autre homme. Ce qu'un homme a posé, est-ce qu'un autre homme ne peut pas l'ôter ? Sans doute. Mais il reste la conscience : un obstacle dont nous avons dit qu'il est posé par Dieu.

Que faire alors ?

Alors les intéressés recourent à un procédé spécial.— Faites-le bien noter par le disciple à qui vous voulez en inspirer l'horreur : "Ce méfait, mon ami, est pire que les autres, parce qu'il s'enveloppe d'hypocrisie." Un procédé qui consiste à anesthésier la conscience, à la violenter, la plier, déplier, tourner et retourner pour l'assouplir.

On a pris de bons vieux mots, qui caressent la conscience en douceur, qui lui mettent des tampons dans les oreilles, si on peut dire, et on leur a donné une signification nouvelle, rassurante. L'escroquerie s'est appelé l'habileté : est-ce que la conscience condamne l'habileté ? L'achat d'un consentement ou d'une complicité s'est appelé une récompense : est-ce que la conscience condamne les récompenses ? L'intrigue s'appelle finesse et esprit : faut-il en conscience n'avoir pas d'esprit ? Les pots-de-vin sont devenus des munificences : est-ce interdit d'être magnifique ?

Et le voleur se fait murmurer tout bas par sa conscience : tu es honorable, tu échappes aux condamnations et à la prison.

Et la grande noble dame qu'est la justice se voit forcée de frayer avec des coquins, des filous, d'habiles faiseurs, et de paraître s'y trouver à l'aise, tandis qu'ils se vantent d'être honnêtes en volant.

On disait un jour à Voltaire, qui a faussé les faits historiques vous savez combien :

"Vous êtes le plus grand inventeur de votre siècle.

— Comment cela ?

— Parce que vous avez inventé l'histoire."

Nous pourrions affirmer que notre temps a battu Voltaire. Comment cela ? Parce qu'il a inventé les honnêtes voleurs.

Ne disons pas que les inventeurs ont du génie, attendu que pour faire ainsi fortune, ce n'est pas tant du génie qu'il faut, que de la conscience qu'il ne faut pas.

(De la brochure du P. L. LALANDE : *Education de la Justice.*)

Prière et vocation missionnaire

Le premier que je connus s'appelait Albert. C'était dans le jardin du collège où j'étais professeur. Au soir de leur première communion, les petits privilégiés avaient obtenu la rare faveur de venir prendre leurs ébats dans le jardin des maîtres, justement là où se trouve une volière si intéressante. Je les accompagnais et, tout en devisant, j'essayais d'orienter doucement leur pensée vers le grand événement du matin. J'aurais voulu leur faire entrevoir que la seule manière de répondre au don total de Jésus était le don de soi-même à Jésus ; soudain, devançant ma pensée, un grand blondinet me dit en riant :

— Oh ! Monsieur, je comprends où vous voulez en venir, nous devons faire comme vous, n'est-ce pas ? Oh ! moi, je veux bien être prêtre.

Je regardai celui qui me parlait. Je n'avais pas grande confiance en son : "Je veux bien", mais après tout, qui sait ? Quand tout à coup un petit aux allures de fillette, sous ses boucles à la Jeanne d'Arc, mais aux yeux extrêmement profonds, s'approcha de moi et me dit à voix basse :

— Moi, Monsieur, je serai missionnaire.

Je demandai son nom, il s'appelait Albert de Vanbrec.

A quelque temps de là, après l'ouverture des vacances, j'accompagnais un confrère à la baignade. Quelques enfants étaient venus et s'amusaient à taquiner le goujon. L'un d'eux, âgé de quatorze ans, était tout auprès de moi. Ses traits me rappelèrent ceux de mon petit Albert, et je lui demandai son nom ; c'était en effet son frère, il s'appelait Paul. Paul n'apportait pas une grande ardeur à sa pêche, il regardait autour de lui, il venait de découvrir que les acacias de la rive portaient des épines. Il me regarda de ces yeux qui rappelaient si bien ceux d'Albert, et me demanda simplement, à moi qu'il ne connaissait pas :

— Monsieur, était-ce avec des épines semblables ?

Il n'éprouva pas le besoin de compléter sa phrase ; il lui paraissait si naturel qu'on pensât à la couronne d'épines !

Je lui demandais ce qu'il voulait faire plus tard. Il serait prêtre, comme tous ses frères d'ailleurs, comme Pierre, qui rentrerait dans un an chez les Pères Blancs, et comme Maurice, un diabolotin célèbre pour son espièglerie, mais dont la piété rachetait tout.

Je revis Paul les jours suivants, et je fis connaissance de ses frères. Autant qu'on en pouvait juger, ces enfants étaient tous les quatre appelés du bon Dieu ; ils avaient ce qu'un bon curé appelait récemment " des âmes de petits prêtres ".

Frappé d'un phénomène que je n'avais encore jamais observé, et curieux d'en connaître la cause, je profitai avec empressement d'une occasion qui s'offrait à moi de pénétrer dans cette famille si visiblement bénie d'En-Haut.

C'était une grande famille. Par derrière ceux que je connaissais, trois petits oisillons venaient compléter la nichée. Elle était presque pauvre, il fallait peiner dur au père pour donner la becquée à tout son petit monde. On ne faisait pas de pression sur les enfants pour les diriger vers le sacerdoce ; aucune pression

d'ailleurs ne pouvait expliquer l'unanimité du désir de se donner à Dieu. La grande prédication était celle de l'exemple des parents. Mais en somme c'était une cause que j'avais vue ailleurs, et qui n'atteint pas toujours ce résultat. Aussi, je cherchais toujours le mot de l'énigme.

Une phrase d'enfant me le donna par hasard :

— Chez nous, Monsieur l'abbé, nous prions tous les jours avec papa et maman pour que la France donne à Dieu beaucoup de missionnaires. C'est comme ça que m'est venue la pensée de l'être.

J. PEYRAUD.

(Extrait du *Bethléem*, février 1926.)

MOTS D'ENFANTS

Un petit garçon s'adresse à l'épicier du coin.

— Voulez-vous me donner une livre de sel ? Maman vous paiera samedi.

— Dis à ta maman que nous ne faisons pas de crédit.

— Oh ! mais maman ne veut pas de crédit, elle veut du sel.

L'EXPOSITION MISSIONNAIRE DE JOLIETTE



LE KIOSQUE DES FRÈRES MINEURS FRANCISCAINS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“La conquête des marchés extérieurs”

par M. HENRY LAUREYS

C'EST un volume de trois cents pages, fort documenté.

M. Henry Laureys est docteur ès-sciences politiques, économiques et sociales, directeur de l'École des Hautes Études Commerciales de Montréal. Ceci vous explique qu'il traite de matières dont il a fait une spécialité.

M. Laureys écrit honnêtement. Et son ouvrage sur *La Conquête des marchés extérieurs*, tout comme l'opuscule publié l'an dernier sur *Les progrès commerciaux du Canada depuis dix ans*, se lit agréablement par les profanes dont je suis.

On y trouve des choses de grand intérêt ; sur le bilan commercial du Canada ; la manière dont il faut organiser notre commerce d'exportation et la formation requise pour réussir cette entreprise ; ce qu'il faut vendre à l'étranger ; le crédit à l'exportation et comment les grandes nations ont résout ce problème ; la propagande et la documentation ; ce que l'étranger fait en cette matière.

* * *

Faut-il le dire, M. Laureys n'entend pas du tout certaine question comme le font, l'ont fait, le feront les missionnaires de périodes électorales.

Un économiste du temps d'élection, M. Morson, qui avait élu domicile, en ce temps, à l'édifice Drummond, Montréal, réclamait le haut tarif douanier pour toutes nos industries.

M. Laureys établit qu'il n'est pas de règle simple et de principe fixe à ce chapitre. Il note qu'on se permet sur ce point trop de comparaisons fantaisistes avec nos puissants voisins, et marque rapidement les erreurs commises. Déjà dans sa cinquième lettre Platon disait à Perdicas à peu près de même : “ Tout État qui parle son propre langage vis-à-vis des dieux et des hommes et agit conformément à ce langage, prospère toujours et se conserve, mais en imite-t-il un autre, il périt.” Cela n'empêche que depuis Platon l'on compare le plus légèrement

du monde et que l'on imite tant que l'on peut les voisins, quitte à multiplier les erreurs graves et parfois les catastrophes.

On lit dans *La Conquête des marchés extérieurs* que les industries qui méritent protection “ sont celles qui transforment des matières premières produites par le sol et le sous-sol national.” Il semble que ce soit là vérité fort naturelle et très aisée à comprendre. Mais quand la politique ou l'intérêt personnel, ou plus simplement la politique de l'intérêt personnel, — si répandue en régime démocratique, — exprime ses volontés, l'intelligence du bien commun paraît une chose assez insensée.

* * *

Il y a chez M. Laureys de jolis détails. Ainsi, au bas de la page 51, ce passage : “ Il est probable que le nickel importé par la Hollande est en réalité destiné à l'Allemagne. Jusqu'en 1924, ce pays figurait en effet aux statistiques canadiennes comme important acheteur, alors qu'en 1926, il n'importe directement que des quantités tout à fait négligeables de nickel dont cependant son immense industrie sidérurgique ne peut se passer.”

Voilà confirmation des avancés audacieux de M. Henri Bourassa, que M. Meighen voulut bien nier certain jour parlementaire mais ne se risqua jamais à discuter.

Et confirmation par un technicien impartial.

Il arrive donc que les journalistes n'aient pas tort, bien que je n'assimile pas M. Bourassa à un journaliste du commun.

Les journalistes ont à leur débit force péchés et ce n'est pas souvent qu'il ne tonde que la largeur de la langue en territoire prohibé. Il serait injuste de ne pas inscrire à leur crédit quelque bon coup de certains d'entre eux d'une culture véritablement très rare.

* * *

Nous avons un défaut dans notre commerce d'importation que notre auteur souligne deux

LE THE VERT "SALADA"

F 36

De beaucoup supérieur à tous les thés verts.

Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant "L'Apôtre" lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.

ou trois fois. Nous achetons de Londres ou New-York des marchandises que nous aurions à meilleur compte en supprimant ces intermédiaires polis mais toujours coûteux. Sans compter que nous aurions belle occasion de développer avec certains pays notre propre commerce d'exportation.

Ainsi pour le café. Très gentiment nous payons commission à Londres et New-York qui augmentent à nos dépens leur commerce au Brésil, à la Jamaïque, en Colombie, au Mexique et autres lieux.

Cela nous vaut du café cher et de faire boire Londres et New-York à nos dépens.

Seulement quand on est poli il en coûte toujours quelque chose.

Et nous sommes en cette matière d'une politesse désuète de bons coloniaux. Outre le café, nous procédons de la sorte pour le caoutchouc, les gommes, les huiles végétales, etc.

* * *

M. Laureys ne cache pas les difficultés du commerce d'exportation. Il avertit avec soin des précautions qu'il demande. Il révèle tout ce qu'a fait l'étranger en ce domaine.

Et surtout il insiste sur la culture exigée du grand négociant exportateur.

Ici la fortune n'est plus aveugle. Elle ne favorise que celui qui sait bien et juge droitement. Elle exige de ses amis des qualités intellectuelles, physiques et morales.

Elle veut que l'on parle plusieurs langues. (Nos bons coloniaux de Toronto devront donc parler français, parler espagnol, parler allemand.)

Aurons-nous bientôt des personnalités à la haute culture classique, docteurs en droit et docteurs ès-lettres, diplomates et écrivains, négociants audacieux et hardis sur toutes les mers, capables à la fois de traiter un problème d'intérêt général honnêtement dans une langue littéraire, au cours d'un volume agréable, et de conduire aux antipodes des entreprises industrielles et commerciales au capital de plusieurs millions? Un Octave Homberg? pour ne donner qu'un exemple.

Il y faudra sans doute le travail des années et plusieurs étapes.

* * *

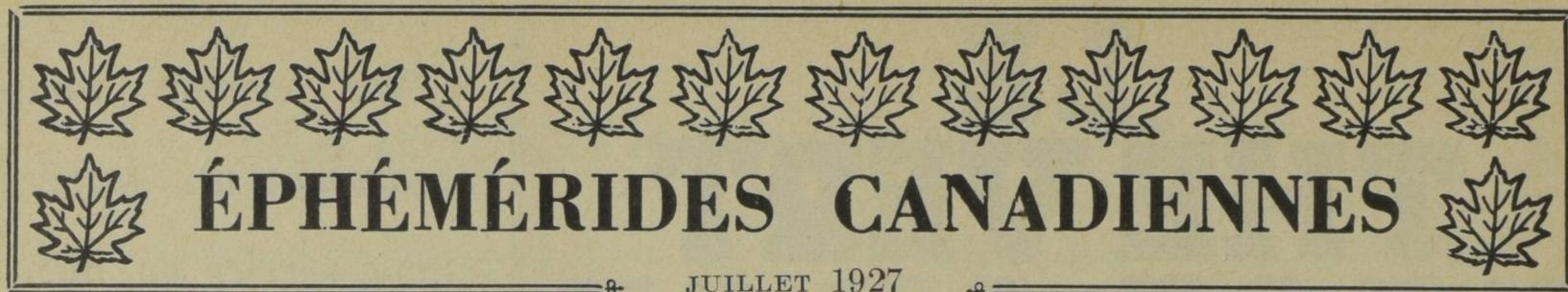
L'ouvrage de M. Laureys est l'une de ces étapes.

Il serait fâcheux qu'il ne gagnât toute la faveur qu'il mérite chez nos gens d'affaires et les jeunes gens qu'intéressent les problèmes économiques et nationaux.

Ferdinand BÉLANGER.

Feuilleton de "l'Apôtre"

L'Apôtre commencera, en septembre prochain, à publier en feuilleton le Coureur des bois par Gabriel Ferry. C'est un roman d'aventures du plus haut intérêt qui sera lu par tous nos jeunes lecteurs et même par nos abonnés plus âgés. Qu'on se le dise!



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JUILLET 1927

1 — On fête par tout le Canada le soixantième anniversaire de la Confédération canadienne. A Québec, il y a le matin une messe célébrée en la Basilique, puis les autorités civiles et militaires déposent des fleurs au pied de la statue de Sir G.-E. Cartier, dans le parc Montmorency. Le soir un magnifique feu d'artifice est lancé des talus qui entourent l'Esplanade où étaient massées plus de 75,000 personnes. Un radio installé en plein air permet à cette foule d'entendre le nouveau carillon du parlement d'Ottawa. Les fêtes durent trois jours à Ottawa où se rend le célèbre aviateur Charles Lindbergh, le héros du raid New-York-Paris.

— A Saint-Hyacinthe, l'A. C. J. C. tient son treizième congrès général. On y étudie l'épargne, au triple point de vue de l'individu, de la famille et de la nation.

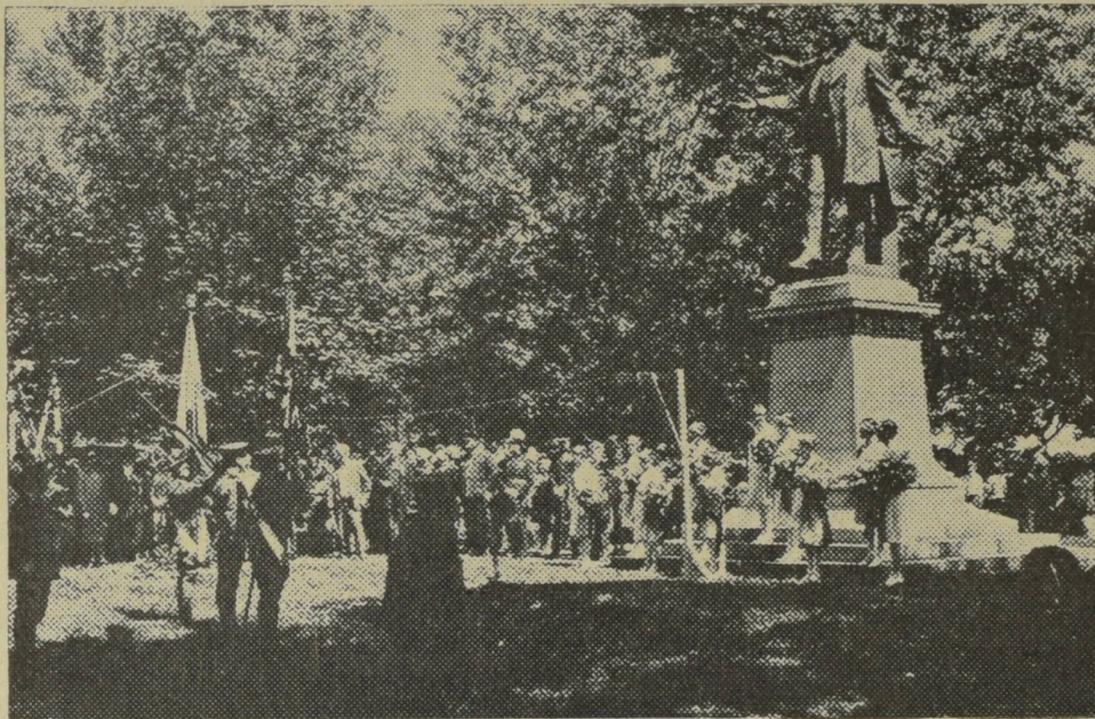
3 — A Joliette s'ouvre la première semaine missionnaire canadienne. Tous les jours il y a des conférences sur les œuvres de nos missionnaires canadiens à travers le monde. En même temps nos différentes congrégations exposent dans des kiosques aménagés avec goût, des souvenirs, des gravures et autres choses rappelant leurs pénibles travaux, et qui seront de nature à édifier et à intéresser les nombreux visiteurs qui assisteront à ces manifestations.

4 — La puissante compagnie de chemin de fer et de navigation du Pacifique Canadien inaugure à Vancouver, Colombie canadienne, l'immense jetée nouvelle qu'elle vient d'y construire, au coût de \$5,000,000. Dans son message de félicitations, à cette occasion, Lord

Willingdon, gouverneur général du Canada, salue d'avance le jour où Vancouver sera devenue la grande cité et le port par excellence, au littoral du Pacifique.

7 — Plus de six cents compatriotes de l'Ontario arrivent à Québec. Ces "pèlerins du souvenir" comme ils s'intitulent eux-mêmes viennent surtout du Nouvel Ontario. Ils sont reçus à l'Hôtel de ville et la société Saint-Jean-Baptiste leur donnent un banquet au Château Frontenac.

10 — A la Rivière-du-Loup se tient le Congrès eucharistique diocésain de Québec. Commencé hier soir par une heure d'adoration prêchée dans les trois églises de cette ville, le congrès se termine ce soir par une grandiose procession du T. S. Sacrement à travers les rues de la Rivière-du-Loup. Le défilé dure trois heures et plus de 12,000 assistent à cette belle manifestation.



LES FÊTES DE LA CONFÉDÉRATION À QUÉBEC

Démonstration au pied du monument Cartier, Parc Montmorency.

— Les excursionnistes de l'Université de Montréal, au nombre de près de 150, partis hier de Montréal, à bord des convois du C. P. R., font un premier arrêt à Chapleau, Ont. Ils y entendent la messe et déposent des fleurs sur la tombe de Louis Hémon, l'auteur de *Maria Chapdelaine*.

11 — M. Ls-Joseph Tarte annonce, sous sa signature, qu'il vient de quitter définitivement le journal *la Patrie*, au service duquel il passa trente années de sa vie. Dans le même communiqué, inséré au *Devoir*, M. Tarte confie au public qu'il se prépare à lancer, probablement à l'automne, un autre journal, *le Temps*, qui sera, dit-il, "quelque chose d'absolument

nouveau et de jamais tenté dans le journalisme canadien-français”.

— Le gouvernement canadien vient de recevoir un nouveau versement proportionnel de \$450,000, en vertu du plan Dawes, des réparations, de guerre dues par l'Allemagne. Cela porte au total de \$4,500,000 ce qui est échu, jusqu'ici, de ce chef, à notre pays.

12 — Par un jugement rendu en Cour Supérieure de la Nouvelle-Écosse, S. H. le juge Chisholm ordonne la mise en liquidation de la “Dominion Steel Corporation Limited”. Le Royal Trust est nommé liquidateur.

13 — De violents orages de pluie et de grêle causent des dégâts pour près de dix millions de piastres dans l'Ontario et dans l'Ouest canadien.

— Le président de l'exécutif municipal, à Montréal, déclare que la ville renonce, pour tout de bon, à acheter la “Montreal Water and Power”, qu'elle n'a plus l'intention d'acquiescer cet aqueduc, ni par expropriation, ni autrement, et se désiste, devant l'attitude intransigente de certains corps publics. La ville va remettre tout le bibelot, dont

elle avait pris possession, entre les mains de la compagnie dès que celle-ci aura réengagé son personnel et sera en mesure de reprendre ses opérations.

— Au Kent House, décède subitement M. le Chevalier P.-Henri Garneau, de Québec, à l'âge de 76 ans. Le défunt était un ancien zouave pontificale, et deux de ses fils prirent part à la Grande Guerre, dans le 22^e régiment.

16 — S. Ex. Mgr Andrea Cassulo, le nouveau délégué apostolique du Canada, arrive à Ottawa où il est l'objet d'une cordiale réception de la part des autorités religieuses et civiles.

— S. G. Mgr R.-M. Rouleau, archevêque de Québec, arrive à Québec, de retour d'un voyage de quelques semaines à Rome.

— Plus de 200 Américains de l'Ouest de la Pensylvanie arrivent à Québec en route pour

Lourdes, France, où ils feront un pèlerinage.

— A Lachine s'ouvre le VI^e congrès de la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada, sous la présidence de M. H. Levac, président du Conseil central des Syndicats nationaux catholiques de Lachine.

— A St-André-Avellin, où il était en retraite, décède M. le chanoine J.-P. Bélanger, à l'âge de 84 ans et cinq mois. Le défunt fut pendant 45 ans curé de St-André-Avellin.

17 — S. G. Mgr Brunault, évêque de Nicolet, bénit une nouvelle grande statue de Ste Anne, à son sanctuaire de Beaupré. Cette nouvelle statue, aux pieds de laquelle s'agenouilleront les pèlerins en arrivant au célèbre sanctuaire, est la reproduction parfaite de celle qui a été détruite par le feu au cours de l'automne dernier.

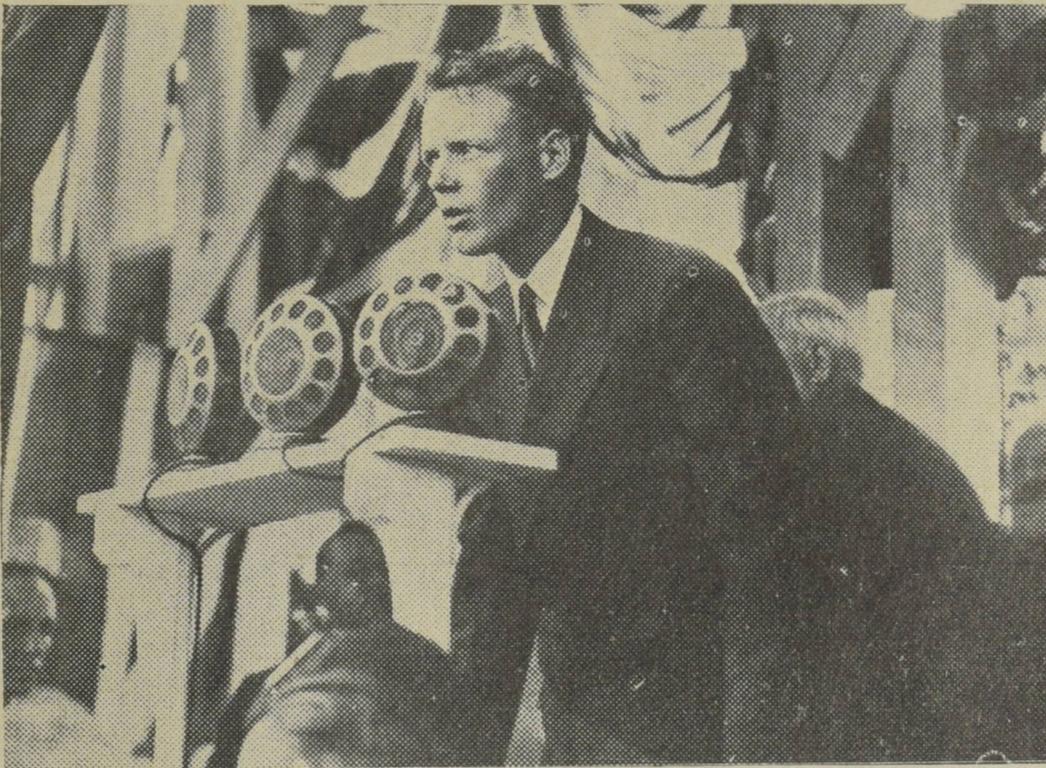
— La paroisse de N.-D. de la Garde, de Québec, célèbre le cinquantième de sa fondation.

19 — A Lévis s'ouvre le IV^e congrès annuel de l'Union régionale des Caisses Populaires Desjardins du district de Québec, sous la présidence de M. Cyrille Vaillancourt, président de l'Union.

— Par rescrit du Saint-

Siège, Mgr Amédée Gosselin, archidiacre du Chapitre de Québec, en est nommé doyen, en remplacement de Mgr C.-A. Marois, décédé; M. le chanoine Charles Gagné, pénitencier du même Chapitre, en devient l'archidiacre, et M. l'abbé François Blanchet, directeur de l'Action Sociale Catholique, est nommé chanoine titulaire.

21 — La compagnie de navigation intérieure “Canada Steamship Lines” inaugure, à Toronto, les magnifiques quais nouveaux qu'elle s'est fait construire dans ce port, au coût de \$2,000,000. Parmi les premiers voyageurs à utiliser ce débarcadère seront LL. AA. les Prince de Galles et Georges, son frère, ainsi que le Premier ministre anglais, M. Baldwin, qu'un des navires de la “C. S. L.” transportera de Niagara à Toronto.



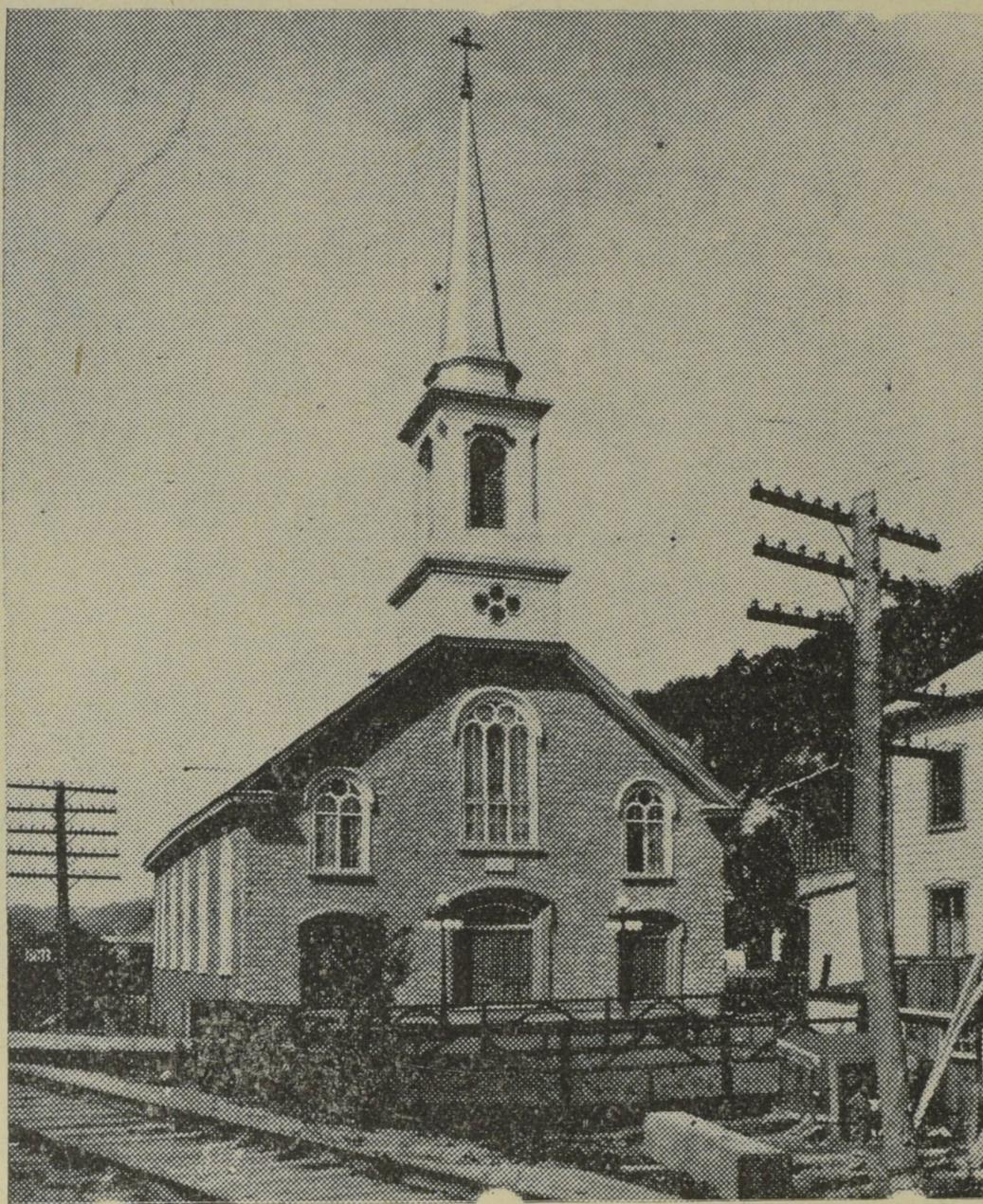
LE COLONEL CHARLES LINDBERGH

— La ville de Montréal rend à la " Montreal Water and Power " possession des propriétés de celle-ci, que la ville avait pensé acquérir, et que de violentes oppositions, de la part de grands intérêts financiers, l'ont empêchée d'accomplir.

— Le Secrétaire du Commerce à Washington, M. Herbert Hoover, fait connaître au Président Coolidge et au public son opinion bien arrêtée que l'heure est venue d'engager formellement des négociations avec le Canada

23 — Au nom du gouvernement de la province de Québec, notre représentant en Belgique, M. Godfroy Langlois, est allé remettre les insignes de Commandeur du Mérite Agricole de Québec à M. A. Mélotte, le grand fabricant d'instruments aratoires, à Gembloux, Belgique, qui, depuis plus de 30 ans a fourni des instruments de culture et contribué au progrès agricole en notre province.

24 — De passage à Edmonton, Alberta, avec l'excursion de l'Université de Montréal



L'ÉGLISE DE N.-D. DE LA GARDE DE QUÉBEC

pour réaliser le projet de canalisation maritime du Saint-Laurent supérieur. La Chambre de Commerce de Cleveland, Ohio, se prononce aussi dans le même sens, et affirme que la réalisation de ce plan ferait de sa ville un port maritime où le mouvement du trafic pourrait atteindre le chiffre de \$170,000,000 par an.

22 — D'après le rapport du Trésorier provincial, la Province de Québec a, cette année, un surplus de trois millions. On en consacra un million à diminuer la dette publique de la Province.

qu'il dirige, M. le professeur Edouard Montpetit, secrétaire de cette Université, crée la plus favorable impression, par le discours qu'il prononce devant nos compatriotes de l'Alberta, alors réunis en congrès. " Vous triompherez, leur dit-il. Je ne sais quand : demain, après demain peut-être ; mais qu'importe, la victoire couronnera votre fidélité à vos traditions, à votre langue et à votre foi."

— M. Joseph-Adélar Descarries, avocat de Montréal, décède à Lachine, à l'âge de 73 ans. Le défunt fut député conservateur du comté de Jacques-Cartier à la Législature de

Québec pendant neuf ans, puis représentant du même comté au Parlement fédéral, de 1915 à 1917.

25 — La Compagnie "Quebec Power" fait l'acquisition de la "Corporation d'Energie de Montmagny" et de ses filiales, au coût de \$1,800,000.

26 — La fête de Ste Anne est célébrée très solennellement à son sanctuaire de Beupré. Plus de 15,000 personnes venant des quatre coins de notre pays et des États-Unis prennent part à ces pieuses fêtes.

27 — A Ottawa, Son Excellence le Gouverneur général du Canada préside à l'ouverture officielle du 3ème Congrès universel d'Aviculture. Une quarantaine de pays ont envoyé des délégués à ce congrès qui se terminera au commencement du mois d'août.

— Un chaland portant tout un appareil servant à faire du béton pour le compte de la "Northern Construction" aux chantiers de "l'Anglo Pulp Company" à Limoilou, chavire dans la rivière St-Charles, et deux personnes se noient.

28 — M. Frederick C. Elford, aviculteur en chef du Dominion, est élu président général du quatrième congrès universel d'aviculture qui se tiendra à Londres, en 1930.

29 — Le gouvernement de la Jamaïque accorde à la "Dominion Iron and Steel Co."

une importante commande : 3,600 tonnes de rails d'acier, de fabrication canadienne, pour les chemins de fer de l'État insulaire.

30 — La ville de Québec fait une grandiose réception à S. A. R. le Prince de Galles, à son frère, S. A. R. le Prince Georges, et au T. H. Stanley Baldwin, premier ministre de l'Angleterre, qui arrivent à Québec à bord de "l'Empress of Australia", pour un voyage à travers le Canada.

— Dix étudiants des Grandes Écoles de France sont actuellement à visiter le Canada sous les auspices de la Société maritime et coloniale française.

31 — La Compagnie Duke-Price lance le premier courant électrique de l'Île Maligne à Québec. De ce pouvoir qu'a acquis la "Shawinigan Power", 59,000 chevaux-vapeur seront vendus à "l'Anglo Canadian Pulp" de Limoilou, et 50,000 autres chevaux-vapeur iront aux moulins de pulpe de Beupré.

— Après avoir passé vingt-quatre heures dans la Vieille Capitale, où ils sont reçus à Spencer Wood, par S. Ex. l'hon. Narcisse Pérodeau, LL. AA. Royales le Prince de Galles et le Prince Georges, accompagnés du T. H. M. Stanley Baldwin et de leur suite, laissent Québec pour Montréal. Ils font le voyage à bord du nouveau navire de la "Canada Steamship Lines", le "Saint-Laurent".



LES MEMBRES DE L'EXCURSION DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, déposant des fleurs sur la tombe de Louis Hémon, à Chapleau, Ont.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

UN DE SES GRANDS ENNEMIS, ET L'ARME QU'ON COMMENCE A LUI OPPOSER : LA VACCINATION ANTITUBERCULEUSE

QUE la tuberculose soit à l'heure actuelle la grande ennemie de la machine humaine, personne ne le conteste. C'est elle qui la détraque le plus souvent, et dans les pays tempérés surtout, cause à elle seule autant de morts que toutes les autres maladies ensemble.

Des praticiens sérieux prétendent même que, dans les villes du moins, tous les gens sont des tuberculeux à des degrés divers. Ce qui est certain, c'est que la population des villes, quoique bien inférieure physiquement à la population rurale, résiste cependant beaucoup mieux que cette dernière à la tuberculose. Il est remarqué, en effet, depuis longtemps que les ruraux qui viennent demeurer à la ville, succombent beaucoup plus facilement à la tuberculose que les citadins.

Ces derniers auraient subi, dit-on, une certaine vaccination. Et c'est de cette idée que sont partis les docteurs Calmette et Guérin pour chercher leur vaccin antituberculeux.

* * *

Ce n'est pas d'hier qu'on le cherche, car depuis la découverte du vaccin anti-variologique par Jenner, et celui du vaccin antirabique par Pasteur, des savants sérieux ont constamment orienté leurs recherches de ce côté. Sans doute, ils n'avaient éprouvé encore jusqu'ici que des déboires, mais la découverte d'autres vaccins, contre la peste, contre la typhoïde, les défendait contre le découragement, et leur faisait entrevoir la réussite prochaine.

Et elle est arrivée aujourd'hui.

* * *

Mais qu'est-ce que la vaccination ? C'est une opération qui, lorsqu'elle réussit, rend

l'organisme réfractaire à certains microbes, qui alors ne peuvent plus y vivre. Ainsi, pour me servir d'un exemple, pour faire vivre les poissons, il faut de l'eau ; supposons que tel microbe donné soit un poisson, la vaccination réussie le priverait d'eau, le vouant ainsi à la mort. La vaccination jennérienne a débarrassé le monde de ce fléau qu'on appelle la variole, non pas qu'elle guérisse la maladie déclarée, mais parce qu'elle rend réfractaire à la variole la plupart de ceux qui ont été vaccinés avec succès. Le vaccin antituberculeux de Calmette et Guérin aura un effet analogue.

Il faut remarquer d'abord que tout comme le vaccin de Jenner ne guérit pas la variole déclarée, celui de Calmette et Guérin ne guérit pas la tuberculose établie. Seulement, lorsqu'il est inoculé à de tout jeunes enfants, qui n'ont pas encore subi les atteintes de la tuberculose, il les défend contre elle durant un certain nombre d'années ; voilà où on en est rendu, et l'on paraît dans la bonne voie.

* * *

Le vaccin Calmette et Guérin a été obtenu en cultivant pendant treize ans, sur pomme de terre imprégnée de bile de bœuf glycerinée, un bacille tuberculeux bovin originairement très virulent. Après deux cent trente passages ininterrompus ce bacille, injecté à fortes doses dans les veines de cobayes ou lapins, s'est révélé parfaitement inoffensif et incapable de déterminer la production de tubercules. Il est cependant resté capable de provoquer l'élaboration dans l'organisme de ce qu'on appelle des *anticorps*, c'est-à-dire d'éléments qui rendent impossible la vie de tel ou tel microbe là où ils existent.

Les *anticorps* provoqués par le vaccin Calmette et Guérin créent un milieu où, durant un certain nombre d'années du moins, le microbe de la tuberculose ne peut pas vivre.

* * *

Contre la variole, une seule vaccination suffit souvent à immuniser pour le reste de la vie, mais par mesure de prudence, on conseille la revaccination tous les sept ans. Contre la tuberculose, on sait maintenant que l'immunisation dure au moins cinq ans, car l'expérience ne date pas de plus longtemps.

L'expérimentation n'a pas tardé à prouver que les jeunes bovins et les singes auxquels on avait fait absorber ces bacilles tuberculeux biliés, par voie digestive, sous cutanée ou intraveineuse, acquéraient un grand état de résistance contre les infections tuberculeuses les plus virulentes.

A partir du premier juillet 1924 des doses de ce nouveau vaccin ont été mises par l'Institut Pasteur à la disposition des médecins qui voudraient l'utiliser pour prémunir les nouveaux-nés. Les résultats ont été des plus encourageants. Pendant que durant une période donnée la mortalité par tuberculose chez les nouveaux-nés non immunisés était de 26%, elle n'a été que de 1% chez les nouveaux-nés immunisés.

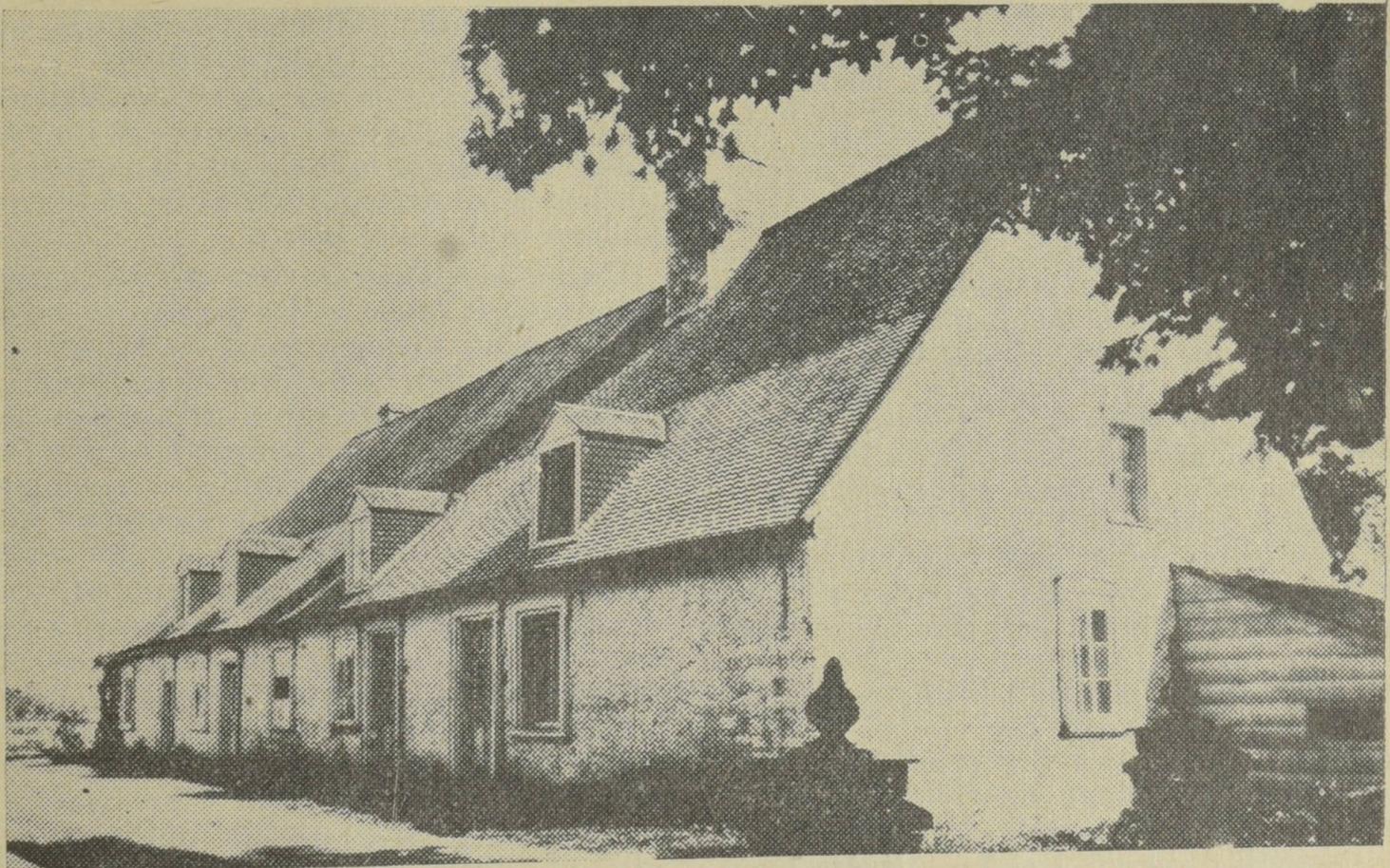
Des 21,200 immunisations à date on peut conclure que *“ la vaccination par le B. C. G. suffit à conférer à l'enfant, pendant toute la période du jeune âge au cours de laquelle il est le plus exposé aux contagions fréquentes ou massives, c'est-à-dire environ jusqu'à l'âge de cinq ans, une protection suffisante contre les contaminations virulentes. ”*

Parallèlement aux recherches de A. Calmette et de ses collaborateurs, de nombreux essais ont été effectués en France, en Italie, en Grèce, en Roumanie, en Algérie, en Indo-Chine et en Ukraine ; partout l'innocuité de ce vaccin s'est trouvée vérifiée, et partout son efficacité s'est montrée indiscutable.

On se trouve donc cette fois en face d'une découverte sérieuse, et qui donne les espoirs les plus légitimes.

LE VIEUX DOCTEUR.

NOS VIEILLES MAISONS



L'ANCIEN PRESBYTÈRE DE ST-FRANÇOIS DE MONTMAGNY.

Les maladies de l'enfance

MÉNINGITE TUBERCULEUSE

(Suite)

SYMPTOMATOLOGIE

TRÈS rare avant huit et dix mois, c'est surtout entre deux et cinq ans qu'on l'observe avec le plus de fréquence.

La méningite tuberculeuse s'observe toujours dans un milieu contaminé. Si la tuberculose s'est localisée chez l'enfant au niveau des méninges, c'est parce que dans l'entourage de l'enfant, *surement*, vivait un tuberculeux et que le cerveau du jeune enfant est extrêmement sensible à la tuberculose. Il faut donc ne pas se contenter de ce terme vague de méningite. Quand une mère vous apprend qu'elle a déjà perdu un ou plusieurs enfants de la méningite, il importe de faire une enquête minutieuse pour savoir de quelle méningite il s'agissait : cérébro-spinale, hérédo-spécifique ou tuberculeuse. La vie des autres enfants en dépend. C'est une des attributions si importantes qui incombe à l'infirmière visiteuse qui renseignera le médecin.

C'est un père, une mère, une nourrice, une vieille domestique, ou un vieux grand-père tousseur auprès desquels il faut discrètement faire une petite enquête appuyée au besoin d'un examen bactériologique des crachats si l'on conserve des doutes.

Nous nous souvenons de plusieurs cas navrants que nous avons personnellement observés. L'un d'eux, trop significatif, hélas ! concerne une femme atteinte de tuberculose légère que nous avons soignée à l'hôpital Broussais alors que nous y étions interne. Cette femme nous apprend qu'elle a déjà perdu deux enfants en bas âge de la méningite. Le rapprochement était facile à faire entre la maladie de la mère et la nature exacte de la méningite.

Elle avait trois autres enfants, bien portants, dit-elle, et qu'elle veut rejoindre. Nous le lui déconseillons formellement et l'engageons à placer ses enfants à l'œuvre Grancher. Cette femme, non guérie, demande à quitter l'hôpital.

Cinq mois après, nous la revoyons en deuil de son cinquième enfant mort de méningite ; les trois derniers ont donc été emportés successivement et à court intervalle par la même maladie.

Le *début* de la méningite tuberculeuse est généralement progressif. Les modifications du caractère en sont souvent le premier symptôme : l'enfant devient grognon, triste, taciturne, l'amaigrissement est rapide, le sommeil mauvais, l'appétit disparaît. Une fièvre *légère* à 101° se montre chaque soir, quelquefois elle est irrégulière, mais surtout l'enfant se plaint de la tête, il refuse de jouer, préférant rester dans son lit immobile, à l'abri de la lumière (photophobie), loin de tout bruit.

Si on lui parle, il a " l'abord hostile ", se met à pleurer et à gémir et se retourne de l'autre côté. En même temps qu'il souffre de la tête, l'enfant est constipé, c'est une constipation opiniâtre qui ne cède ni aux lavements ni aux purgatifs, mais surtout il vomit. Ainsi, par l'association de ces trois grands symptômes : *céphalalgie, constipation, vomissements*, est constitué ce que l'on appelle le trépied méningitique si caractéristique. Ce sont des vomissements faciles, qui se produisent en jet sans effort et sans rapport avec les heures de repas (vomissements cérébraux).

Lorsque la maladie est entièrement constituée, c'est-à-dire à la période d'état, l'attitude du pauvre enfant est si caractéristique qu'elle n'échappe pas au premier coup d'œil du médecin : l'enfant est couché dans son lit, indifférent à tout ce qui l'entoure, la tête tournée du côté du mur pour fuir la lumière, les genoux fléchis sur l'abdomen (en chien de fusil). La torpeur est complète, l'enfant ne répond pas aux questions qui lui sont posées, il se contente de gémir d'un ton plaintif en poussant par moments de longs gémissements prolongés et même des cris (cri hydrencéphalique). Sa bouche est animée de mâchonnements, ses muscles présentent de petits soubresauts qui ne font que s'exagérer si on vient à toucher l'enfant même superficiellement. La simple application de la main sur la surface du corps le fait immédiatement hurler et tressaillir, tant la sensibilité cutanée est devenue excessive.

La raideur de la nuque est un signe d'une importance capitale. Si on essaye de lui soulever la tête en glissant la main sous la nuque, le cou, au lieu de se fléchir, reste raide et le tronc se soulève tout d'une pièce.

On ne peut l'asseoir dans son lit, les jambes étendues ; le tronc et les jambes se raidissent et les genoux viennent soulever les draps, c'est un signe recherché habituellement par le médecin. Une forte pression sur les genoux n'arrive pas à étendre les jambes tant que l'enfant reste assis. Cette *contracture* des membres inférieurs et de la colonne vertébrale (signe de Kernig) est un signe précieux de méningite.

Les altérations importantes observées au niveau des yeux complètent le tableau clinique : les pupilles sont inégales, elles peuvent être dilatées (mydriase). On peut noter aussi du strabisme (l'enfant louche), du ptosis (chute des paupières qui s'abaissent et recouvrent le globe de l'œil).

Toutes les mères savent que la méningite altère les yeux, elles sauront maintenant pourquoi cette atteinte est si fréquente (parce que

l'exsudat purulent qui siège à la base du cerveau englobe et comprime les nerfs de l'œil).

Les troubles vaso-moteurs sont toujours très accusés. Si on promène l'ongle sur la peau de l'abdomen, on observe une raie rouge entre deux raies blanches (raie méningitique) lente à apparaître et à disparaître, par suite de la paralysie des capillaires.

La fièvre est continue, mais peu élevée, le pouls est irrégulier. Peu à peu, l'enfant perd toute conscience, les contractures disparaissent, les membres sont inertes ; la face, alternativement pâle et marbrée de plaques rouges, devient livide, l'œil reste entr'ouvert, rougi par la conjonctivite, les pupilles sont dilatées, la respiration de plus en plus ralentie et irrégulière ; finalement, l'enfant tombe dans le coma complet et meurt en même temps que la température s'élève.

Tel est le tableau habituel de la méningite tuberculeuse du jeune enfant. Dans certains cas, l'évolution peut en être modifiée par l'apparition précoce de complications : délire, convulsions, paralysie d'un ou de plusieurs membres. La marche est quelquefois très rapide, ou bien, au contraire, on note simplement de la torpeur et de la somnolence que rien ne peut vaincre, principalement chez le nourrisson. Ce sont ces formes qui sont parfois confondues avec l'encéphalite léthargique où dominant, précisément, les troubles oculaires et la somnolence.

Le *diagnostic* ne peut pas toujours être établi avec précision, dès le début. Dans bien des cas, on peut observer chez l'enfant de petits troubles du caractère, ainsi que des périodes de constipation et de vomissements sans que pour cela on ait le droit de parler de méningite. C'est surtout dans les milieux contaminés qu'il faudra se méfier d'un changement d'attitude de l'enfant, surtout s'il se plaint de la tête et s'il maigrit.

L'erreur la plus fréquemment commise non seulement par les parents, mais aussi, quelquefois, par les médecins, est de prendre, nous l'avons dit, pour une méningite une simple *réaction méningée*. Le système nerveux de l'enfant est très prompt à réagir uniquement sous l'influence de phénomènes réflexes (ménin-gisme). Nous savons déjà combien sont fréquentes les convulsions chez le petit enfant à la suite de causes extra-nerveuses et purement réflexes. Un corps étranger dans l'oreille, la présence de vers dans l'intestin, une mauvaise digestion, une gastro-entérite aiguë peuvent entraîner des convulsions et un état de torpeur qui ressemblent à la méningite. Une broncho-pneumonie, une pneumonie se compliquent souvent d'un état cérébral assez alarmant (délire, raideur, vomissements). De même la fièvre typhoïde, certaines fièvres éruptives peuvent, chez les enfants prédisposés, provoquer un état

méningé assez inquiétant mais heureusement transitoire.

Habituellement, deux maladies surtout prêtent à la confusion : la *méningite cérébro-spinale* et la *méningite spécifique*.

La première atteint surtout la convexité du cerveau (et non la base), le début en est plus brutal, la fièvre plus élevée, les contractures plus marquées, l'évolution plus rapide.

La deuxième s'observe surtout dans les premières années de la vie.

L'examen du sang et l'épreuve du traitement mercuriel permettent d'en faire le diagnostic.

En cas de doute, il y a un moyen, le meilleur à coup sûr, pour préciser le diagnostic, c'est de faire une *ponction lombaire*. Si le médecin la propose, c'est une grosse faute impardonnable de la part des parents, de refuser cet ultime moyen de contrôle qui n'offre aucun danger pour l'enfant, mais qui, par contre, peut lui sauver la vie, dans le cas où, craignant la méningite tuberculeuse, on a l'heureuse surprise de trouver une méningite cérébro-spinale ou hérédo-spécifique ; un traitement rapide et bien conduit peut alors, en peu de jours, modifier la situation. Ce procédé d'exploration consiste à introduire une longue aiguille dans le canal céphalorachidien (rempli de liquide céphalo-rachidien qui baigne la moelle épinière). On pique à la hauteur des hanches, dans l'espace qui sépare la troisième de la quatrième vertèbre lombaire, en passant entre les espaces intervertébraux que l'on fait bâiller en faisant "faire le gros dos" à l'enfant, assis en travers du lit ou couché sur le côté, les jambes fortement repliées. On pique sur la ligne médiane en traversant les ligaments jaunes ; on n'a pas à craindre de blesser la moelle épinière, qui se termine plus haut. Ce liquide, couleur d'eau de roche à l'état normal, c'est-à-dire absolument limpide, reflète l'état de la moelle et de ses enveloppes (méninges). En cas de méningite tuberculeuse, on retire un liquide clair d'aspect moiré, souvent opalescent mais extrêmement riche en albumine et en lymphocytes, tandis que dans les méningites aiguës (méningite cérébro-spinale, etc.), le liquide est louche et franchement purulent, et contient des polynucléaires en abondance (globules de pus) et des microbes. La constatation de lymphocytes et de bacilles de Koch (d'ailleurs difficiles à rechercher à cause de leur petit nombre) apporte la certitude absolue du diagnostic de méningite tuberculeuse.

Un pareil diagnostic équivaut à un arrêt de mort. La méningite tuberculeuse a une évolution absolument fatale. Les observations d'enfants atteints de méningite et ayant guéri concernent évidemment des cas de réactions méningées simples ou de méningites non tuber-

culeuses. Jusqu'à plus ample informé, il faut admettre que les méningites tuberculeuses curables sont des erreurs de diagnostic, car dans aucun cas on n'a pu fournir toutes les garanties de contrôle scientifique.

Le mieux à faire en présence d'un cas de méningite est d'espérer que la tuberculose n'est pas en cause. Il faut d'abord purger l'enfant au calomel, pour éliminer les vers de l'intestin s'il y en a, et parce qu'il est constipé, et surtout montrer aussitôt l'enfant à un médecin instruit qui jugera de l'opportunité de la ponction lombaire ou d'un traitement mercuriel antispécifique d'épreuve.

Si la méningite tuberculeuse est certaine, il faut hélas ! se résigner au pire, annoncer aux parents avec tous les ménagements possibles la fatale nouvelle en continuant quand même, par charité, à entretenir d'improbables espoirs.

DR PIERVAL.

(*La Maison*)

MADAME A UNE BONNE

— Madame, en le secouant par la fenêtre, j'ai laissé tomber la lange de bébé.

— Maladroite ! Bébé va prendre froid !

— Ah ! non Madame, il est dedans.

Bébé, avec son papa, a rencontré quelque^s journalistes, on s'est mis à causer :

— Que deviens-tu ?

— Je fais toujours la Chambre.

— Eh bien et toi ?

— Moi je fais les courses.

— Quant à moi, dit un troisième, je vais faire le Salon au mois de mai...

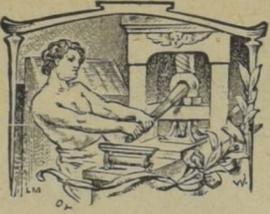
Et bébé en s'éloignant, demande à son papa :

— C'est tous des domestiques, n'est-ce pas ?

L'EXPOSITION MISSIONNAIRE DE JOLIETTE



LE KIOSQUE DES RR. PÈRES BLANCS D'AFRIQUE



Coin de l'ouvrier

La véritable grandeur

TOUT se fait aujourd'hui à la vapeur, les grands hommes comme le reste. Tel inconnu est bombardé grand homme du jour au lendemain. C'est une grandeur de paille, qui ne dure que ce que dure la vogue ou la mode.

On ne devient pas grand homme comme ça du soir au matin. La véritable grandeur s'édifie sur les services rendus à l'humanité.

A mon sens, le cultivateur qui peine sa vie durant pour élever une famille souvent fort nombreuse, est un plus grand homme que le financier dont les savantes combinaisons ruinent parfois des milliers de pauvres gens.

Celui-là seul qui contribue au progrès et au bonheur du genre humain est un grand homme.

L'humanité cherche dans la vie la plus grande somme possible de bonheur. Les hommes savent bien qu'ils ne pourront jamais atteindre ici-bas au bonheur parfait. A peine un désir satisfait, il en naît dix autres. Le bonheur, c'est la botte de foin attachée à un bâton fixé à la tête d'un âne. On court toujours après, on ne l'attrape jamais.

Le seul bonheur qui compte, c'est celui que l'on donne aux autres. C'est pourquoi l'égoïste ne connaît jamais le bonheur. Le bambin qui outre le sien mange le bonbon de son petit frère n'est pas aussi heureux que celui qui partage avec un camarade.

Les plus grands hommes ne sont grands que dans la mesure de leur habileté à augmenter la somme de bonheur de l'humanité.

Pour plusieurs, Napoléon fut un grand homme. Considéré au point de vue auquel nous nous plaçons, il fut un fléau.

Un homme qui inventerait un gaz ayant la propriété de détruire toute vie sur de vastes étendues de territoire serait-il pour cela un grand homme ?

Atteindre au sommet de la science ou au pinnacle du pouvoir, ce n'est pas nécessairement le

fait d'un grand homme, mais c'est avoir l'occasion de le devenir.

La plupart des hommes immensément riches deviennent grands sans le vouloir. Découvrant un jour l'impuissance de la richesse à satisfaire leurs désirs, ils en consacrent une partie au soulagement des misères humaines, à la fondation d'hôpitaux, aux recherches scientifiques, au développement des grandes institutions d'enseignement, rendant par là d'immenses services à l'humanité.

Des industriels comme Harmel, par exemple, plus préoccupés du bien-être de leurs ouvriers que de l'accroissement de leur fortune personnelle, voilà de véritables grands hommes.

Celui qui possède richesse ou science a bien le droit strict de tout garder pour lui, mais il a aussi le devoir impérieux d'en faire part aux autres.

L'homme riche doit faire la part du pauvre et la part de Dieu. Il doit soulager l'infortune, contribuer aux œuvres de charité, promouvoir le bien dans les domaines religieux et patriotique.

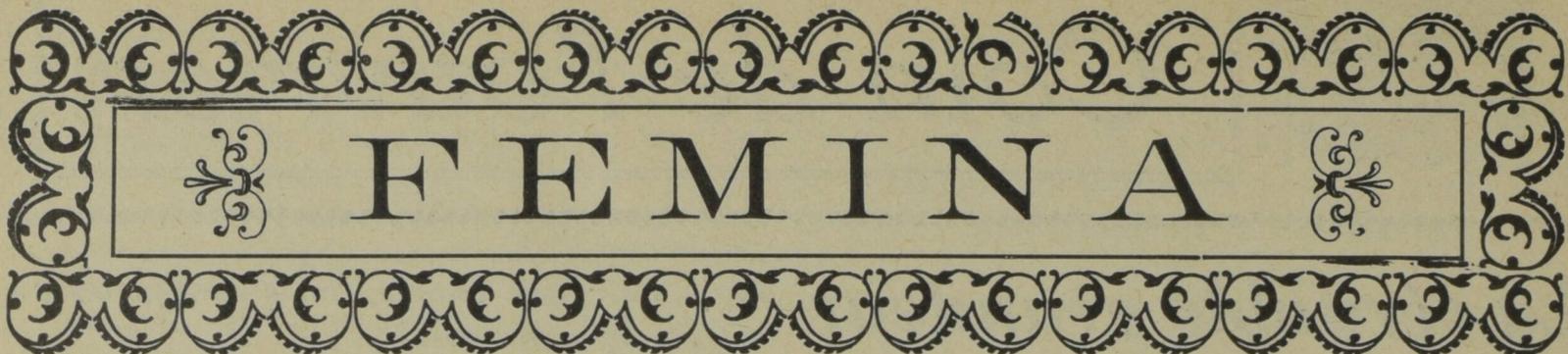
L'homme de science doit faire rayonner son savoir, contribuer au progrès de l'humanité. Garder pour soi son savoir, c'est le pire des égoïsmes. Enseigner, c'est s'élever et élever les autres. L'ouvrier comme le professeur a l'obligation de faire part du savoir acquis. Ce n'est pas ce qu'un homme connaît qui compte, mais bien ce qu'il fait de sa science.

Accumuler richesses ou science ne constitue donc pas la véritable grandeur, c'est l'usage qu'un homme fait de sa science ou de ses richesses qui le grandit.

Le pouvoir n'est pas non plus la grandeur. Aucun chef, aucun patron n'est grand, s'il ne contribue au bonheur de ses subordonnés.

Créer du bonheur, c'est faire œuvre divine. C'est pour assurer le bonheur de l'humanité que Jésus-Christ est monté au calvaire. Se sacrifier, se renoncer soi-même pour assurer le bonheur d'autrui, voilà le sceau de la véritable grandeur.

Pierre LÉPINE.



FEMINA

L'effort et le travail personnel

PLUSIEURS de nos jeunes amies à leur sortie du pensionnat se hâtent de fermer leurs livres classiques... Jusqu'à quinze et dix-huit ans, la jeune fille consacre à l'étude chaque jour, de huit à dix heures ; après cet âge, la plupart cessent d'étudier, beaucoup se retrouvent à trente ans, ignorantes et futiles comme si jamais elles n'avaient rien appris.

Pourquoi cet abandon d'un effort quotidien et d'un travail personnel bien équilibré ?

Il ne faut pas croire qu'avec un brevet on est assez savante pour mettre tous ses livres de côté... une heure ou deux de travail sérieux chaque jour aiderait grandement à acquérir de nouvelles connaissances. On apprend par les journaux, par les revues et par les livres ; au lieu de choisir le médiocre, employons nos moments libres à méditer quelques lignes d'un auteur recommandable. Par un choix judicieux de livres bien pensés et bien écrits, l'intelligence s'assimile des aliments appropriés.

Il est tel article de journal ou de revue qui, lu avec attention, nous donnera sur une question scientifique ou morale des notions justes et " nutritives ".

On cesse d'étudier souvent par lassitude ou par vanité ou encore parce qu'on n'a pas le courage de faire la part de l'esprit.

Le métier d'écolière est assez dur... aussi s'empresse-t-on dès le diplôme obtenu de mettre de côté tous les bouquins ennuyeux. Adieu la science !

Avouons que notre vanité est facilement satisfaite, on connaît l'histoire, la géographie, les sciences exactes, un peu de latin... n'est-

ce pas là un bagage suffisant pour entreprendre le voyage de la vie ?...

La jeune fille, à sa sortie du pensionnat rêve à des choses brillantes et gaies, les illusions sont là et l'espérance a tôt fait de faire miroiter à nos yeux tout un cortège de chimériques désirs. On attend l'Amour et l'on se trompe en croyant qu'il tiendra lieu de tout, mais ne pourrait-on pas faire quelque chose d'utile en attendant ?

Il faut dans notre vie la part de l'intelligence. Ne laissons pas les préoccupations matérielles s'emparer de toutes nos heures ; supprimons quelques visites, quelques flâneries dans les magasins, consacrons ces heures à orner notre esprit.

On apprend encore et surtout en accomplissant bien tout ce qu'il nous faut faire ; au lieu d'agir en automate, essayons de mettre tant d'intelligence, de souci de réussir dans les moindres détails que nos actions soient presque parfaites, toutes consacrées au culte du Bien et du Beau !

Jeanne LE FRANC.

ABONNEZ-VOUS A
L'ACTION CATHOLIQUE

le journal des familles

recommandé par l'autorité

diocésaine.

LE BRAYAGE

La forêt a déjà replié son décor,
C'est l'automne. Les champs flétris sont beaux encor
Avec leurs buissons nus et leur teinte de cuivre.
On se plaît à rêver ; l'air calme nous enivre.
C'est le temps du brayage. Un grand feu de sarments
Brille là-bas, au pied des fiers escarpements.
Un ruisseau, près de là, roule ses eaux mutines.
Sur un large échafaud formé de perches fines,
Au-dessus du foyer, le lin est étendu,
Il sèche sous les soins d'un gardien assidu.
Quelle est dans ce doux nid cette troupe joyeuse,
Entre toutes quelle est la plus belle brayeuse ?
La plus belle est Louise. Et depuis le matin
Volent ses gais propos et son rire argentin.

Près d'elle tout le jour ses compagnes, pareilles,
En leur empressement, aux actives abeilles,
S'en viennent tour à tour au fragile échafaud
Prendre à grande poignée un lin aride et chaud.
Et l'on entend au loin, sous les hautes futaies,
Sans cesse retentir le claquement des braies
Qui battent le lin mûr en cadence et sans fin.
Les aigrettes d'étoupe, un flot de duvet fin,
Couvrent d'un manteau d'or les jeunes travailleuses ;
Et les éclats de rire et les chansons railleuses
Montent avec le bruit des instruments actifs.
Les brayeuses jetant quelques regards furtifs
A travers les rameaux, vers la côte élevée,
Semblent de quelques-uns attendre l'arrivée.

En effet, tout à coup un groupe de garçons,
Causant avec ardeur ou chantant des chansons,
Descend l'étroit sentier au bout de la clairière.
On voit rougir le front de plus d'une ouvrière,
A l'accent bien connu des galants cavaliers.
La braie alors suspend ses coups drus, réguliers,
Et des coquettes mains, pour saluer la troupe,
Agitent dans les airs de blonds plumets d'étoupes.
A répondre au salut les jeunes gens fort prompts
Poussent des cris de joie et découvrent leurs fronts.

Tous les jeunes garçons s'empressaient à l'ouvrage ;
Les uns fendaient le bois nécessaire au chauffage ;
Les autres sur l'épaule apportaient les fagots,
C'étaient des chants, des cris, des rires, des bons mots.
Et pendant que l'on fend le bois, que l'on charroie,
Le lin battu se change en brillants fils de soie,
Et les filles s'en vont tour à tour près du feu,
Sur un siège moussu se reposer un peu.

Pamphile LEMAY.

Le langage du petit enfant

POUR considérer le petit enfant tel que l'entend le sujet, nous prendrons l'enfant jusqu'à cinq ou six ans : passé cet âge, il n'est plus le petit enfant, et il ne faut pas, non plus, ne prendre l'enfant que dans ses premiers mots articulés. Il y a d'ailleurs un travail considérable à faire par le petit enfant pour acquérir un vocabulaire courant, à peu près complet, et nous voulons ne le quitter, pour cette étude,

qu'au moment où il pourra exprimer (avec des fautes de grammaire sans doute, mais enfin exprimer) toutes ses idées.

Que de connaissances l'enfant n'a-t-il pas à faire pour apprendre les mots : substantifs, adjectifs, verbes ! construire des phrases ! et comme il est merveilleux qu'ils y arrivent si bien — je ne dirai pas sans méthode — mais sans ordre, car les uns connaissent tel mot bien avant tel autre, au hasard de la vie de chaque jour, et tout se case dans leur petit cerveau pour en sortir à point, et la divine Providence permet que cela se fasse sans fatigue !

Comme le dit M. Léon Lindet, "celui-ci (l'enfant) écoute, observe, compare, raisonne : mais ces actes lui coûtent si peu d'efforts, ils lui sont si naturels qu'il les oublie au fur et à mesure qu'il les accomplit, et aucun de nous ne pourrait dire en quelles circonstances il a eu la notion de ce qu'est une maman, un bon Dieu, un objet à lui, comment il a formé ses premiers jugements, des premiers raisonnements, sensations fugitives qui s'additionnent insensiblement et prennent d'autant plus de netteté qu'elles sont éprouvées plus souvent et à un âge plus avancé ; nous ne pouvons revenir en arrière, nous rappeler ce que nous avons ressenti au début, notre petite enfance nous échappe".

A quel âge l'enfant commence-t-il à parler ?
Généralement vers le douzième mois, sachant déjà dire "papa" et "maman", il commence à dire les mots à syllabes doublées : "lolo, nounou, dada", etc., et s'attaque peu à peu à tous les mots.

Certains enfants parlent beaucoup plus tard : il y a des bébés de vingt mois, de deux ans, de deux ans et demi, qui ne disent rien, et qui parlent bien, par la suite ; et j'en connais actuellement un de vingt mois qui ne sait que "papa" et "maman", et c'est le troisième enfant (ses frère et sœur, qui parlent fort bien, n'étaient pas plus avancés au même âge). Or, on a remarqué que les petits parlent plus tôt quand ils ont des frères et sœurs aînés, autour d'eux.

Pourquoi ? Parce qu'ils sont mieux à sa portée sans doute : ils le comprennent et lui répondent, accèdent à ses demandes ; et, de cet échange de paroles, naît un véritable exercice dans l'élocution, et un effort du petit qui s'essaye à dire encore d'autres mots soit pour mieux se faire comprendre, soit par simple instinct de répéter, c'est-à-dire d'imiter.

Au début de sa vie, en effet, notre parole lui fait l'effet d'un bruit, peu à peu il y distingue des sons et il essaie de les reproduire. Seulement "il va les défigurer parce que la configuration de ses cordes vocales et peut-être aussi de son cerveau ne lui permettent pas, quant à présent, de les répéter correctement".

Il ne prononcera pas les *r* (cocodile, abe, trottoi), les *l* (pa-a-puie), le *ch* (cemin de fer,

cocolat), le *j* (ze vais zeter une pierre dans le zardin), etc., c'est ce que nous appellerons les défauts de langue. Cela ne veut pas dire que tous les enfants aient des défauts de langue, il y en a qui attrapent les syllabes du premier coup. Les défauts de langue disparaissent-ils ? et comment ? nous le verrons plus loin.

L'enfant apprend donc à parler par son instinct naturel d'imitation qui l'a déjà porté à imiter nos gestes et qui le fait imiter aussi les animaux dont il reproduit les cris.

Est-ce à dire que cet instinct n'a pas besoin d'être guidé ? Comment allons-nous nous y prendre pour lui apprendre à parler ? Dans quelles fautes risquons-nous de tomber en donnant cet enseignement.

Pour lui apprendre à parler, d'abord parlons-lui nous-mêmes : puisqu'il nous imite, il faut lui fournir matière à imitation ; parlons-lui, mais par petites phrases et même par mots détachés sans trop grande volubilité. Il ne s'agit pas de s'asseoir à côté de lui et de lui répéter des mots ou des phrases, à la manière de quelqu'un qui voudrait lui apprendre une leçon. Au fur et à mesure de la vie de chaque jour, quand on lui donne son repas, qu'on lui apporte un joujou, lui donner les objets en les désignant : l'assiette de Pierre, — on va manger la soupe avec la cuiller, — maman va promener Pierre, — etc., etc., — et en même temps accentuer davantage le mot qu'on veut mettre en relief.

L'enfant, qui répète d'abord comme un perroquet, comprend peu à peu le sens de ce qu'il dit quand il le dit tous les jours et que les gestes de sa vie quotidienne sont accompagnés des mêmes mots désignant les mêmes objets.

Quand il saura les mots, il construira lui-même des phrases en écoutant et en comprenant ce qui se dit autour de lui.

Il comprenait déjà avant de parler : ainsi quand on lui disait : embrasse maman — envoie un baiser — donne à papa — viens voir grand-père —, est-ce qu'il n'embrassait pas sa maman, n'envoyait pas un baiser, ne donnait pas ce qu'il avait dans la main à son papa, et n'allait pas retrouver son grand-père ?

Ayant donc surmonté les premières difficultés et fait les expériences de première prononciation, il se fera comprendre en rassemblant d'abord deux mots : "maman, à cou" : ce qui signifie : "Porte-moi à ton cou, maman", et ne tardera pas à y joindre un verbe, ce qui constituera une vraie phrase : il n'y aura qu'à ne jamais manquer de lui parler nous-mêmes par phrases. Il dira très vite : Pierre veut un gâteau — la poupée est tombée, — etc.

Il faut tenir grandement compte des dispositions naturelles de l'enfant dans le langage comme dans tout.

Pourquoi est-ce que dans toutes les langues l'enfant désigne sa mère presque toujours par

la syllabe "ma" doublée ? C'est parce que c'est l'articulation qui lui est le plus facile. — Pourquoi tous ces mots à syllabe double qu'on apprend à tous les bébés ou qu'ils trouvent eux-mêmes, comme : coco, lolo, bobo, piou-piou, bébé, mimi, etc. ? Parce que le redoublement est naturel et familier à l'enfant dans la parole comme dans le geste, et comme si, très satisfait d'avoir réussi un premier geste, il se dépêchait de le répéter pour s'y exercer et ne pas l'oublier.

Ainsi, un enfant qui fait "au revoir" agite plusieurs fois la main ; s'il frappe du poing ou du pied, c'est plusieurs fois de suite. Il a de la difficulté à isoler son geste. Frœbel l'a remarqué aussi pour les signes qu'il trace sur le papier quand il commence à se servir du crayon : aussi dans la préparation à l'écriture de la méthode du jardin d'enfant, le fameux éducateur fait-il faire aux enfants des signes qui se tiennent : les grands et les petits soldats, les grands et les petits peupliers, la rangée de peupliers, etc. Les enfants apprendront ensuite à faire chaque signe séparément.

C'est pour cela qu'il ne faut pas dédaigner les mots à syllabes doubles que nous apporte l'expérience d'une suite de générations d'enfants : elles leur sont nécessaires dans les débuts. (1) Petit à petit elles disparaîtront sous notre influence, car nous, nous appellerons les choses par leur vrai nom ; mais progressivement et quand l'enfant aura bien exercé son jeune palais à toutes ces syllabes, et en alternant quelquefois : il faut du doigté et de l'observation.

Et puis les choses ne peuvent se faire brusquement, il faut une transition. On sait bien que les personnes qui s'occupent du bébé au moment de la naissance apprennent à la jeune maman que, lorsqu'elle prendra le bébé dans son berceau, il ne faudra pas le faire passer de la position horizontale à la position verticale trop brusquement : un poupon doit être manié doucement.

D'ailleurs Dieu n'a-t-il pas, partout dans la nature, établi une échelle progressive des êtres ? Les hommes pour plus de clarté dans leurs découvertes scientifiques, ont établi des classifications, mais, tout en bas de l'échelle animale, ils se rencontrent avec des êtres qu'ils sont bien embarrassés pour classer chez les animaux ou les végétaux : le corail par exemple.

Ceci nous mène à parler des défauts de langue à corriger.

(1) Ceci est peut-être excessif. Nous connaissons bien des enfants qui ne les ont jamais employées, parce qu'on ne les leur a jamais apprises, et qui n'en ont pas moins très bien appris à parler. Et peut-être serait-il plus raisonnable de ne pas apprendre à l'enfant toute une série de mots dont on aura plus tard de la peine à lui faire perdre l'habitude.

Je ne voudrais pas qu'on se méprenne sur ma pensée, en croyant que je suis de ceux qui trouvent que c'est gentil chez les enfants et que ce serait dommage de les en corriger. Mais, encore une fois, c'est un état transitoire qui passe tout naturellement les trois quarts du temps, à mesure que le gosier de l'enfant se forme, que la cavité buccale change avec la dentition, qu'il entend prononcer les mêmes mots par plusieurs personnes et surtout qu'il les entend prononcer correctement : jamais nous ne devons lui parler en imitant sa déformation des mots.

Cependant il ne faut rien exagérer, et si, entre cinq et six ans, cela persistait, il faudrait s'atteler à apprendre à l'enfant à bien prononcer : cela comme une leçon, en l'obligeant à répéter (ou à essayer de répéter) correctement, bien lentement et plusieurs fois de suite, le même mot. Lui faire voir comme il est une exception vis-à-vis des autres, éveiller son amour-propre — essayer aussi en le faisant chanter ; — il serait ridicule quand il serait plus grand.

Comment le langage devient-il une source de développement intellectuel ? D'abord nous avons vu que l'enfant a compris quelles choses de sa vie usuelle désignaient les mots.

Quand il saura bien parler et que nous verrons un objet nouveau pour lui, nous lui expliquerons qu'il s'appelle comme ça.

Enfin, il nous restera à garantir nos chers petits des surprises du langage figuré. Certaines expressions sont tellement courantes qu'on les emploie sans y penser. Il aura fallu donner une explication à cette petite fille qui demandait : " Est-ce qu'elle l'a retrouvé ? " parce qu'elle avait entendu dire qu'une dame avait " perdu " son mari. Et cette autre qui s'étonnait que sa maman lui dit : " Tu me casses la tête ", parce qu'elle savait qu'il n'y avait que les têtes de poupées qui se cassent ! et ainsi de suite, on pourrait en citer des milliers.

Par contre, nous serons obligés de les reprendre pour les faire rester dans les règles de notre langue quand ils trouveront des mots très logiques pour suppléer à des insuffisances de notre vocabulaire : c'est tout à fait charmant de leur part, mais il faut bien apprendre aux petits Français à parler français . . .

Ainsi en est-il des mots suivants, authentiquement trouvés par des enfants, cités et collectionnés par M. Lindet :

puériser : faire de la purée ;

courtesse (qualité de ce qui est court), *court* étant un adjectif moins bien partagé que *long*, *large*, *haut*, *petit*, *étroit*, *gros*, etc., qui ont un substantif correspondant ;

Chaussurier : au lieu de *cordonnier* ;

mentillerie : au lieu de *mensonge* et fabriqué à la manière de *gaminerie* et *polissonnerie* ; etc., etc.

C'est ce qui fait ajouter au même auteur : " Que nos Immoctels, qui sont chargés du légendaire dictionnaire, veuillent bien se souvenir qu'ils ont été petits enfants et prendre dans leur ancien vocabulaire tout ce qui manque à notre langue. "

Nous aurons donc à reprendre, et à reprendre beaucoup, nos enfants à propos du langage ; mais souvenons-nous que Dieu a donné la parole à l'homme pour exprimer ses idées, aux enfants comme aux grandes personnes.

Faisons donc en sorte que nos observations ne paralysent pas sa communication verbale, ne diminuent pas son abandon, et ne tendent pas à lui faire croire enfin que nous sommes plus attachés à la forme avec laquelle il nous exprime ses idées et ses sentiments qu'à ces idées et à ces sentiments eux-mêmes.

Quand il vient à nous dans un grand élan d'affection, d'enthousiasme, qu'il nous raconte un fait auquel il attribue une grande importance, qu'il se confie à nous : Ne faisons aucune observation sur les mots, même s'il y a d'énormes imperfections.

Reprenons-les dans le courant ordinaire de la vie, mais encore pas à tous les mots dans une même matinée ! Sachons laisser passer, si trop de fautes de langage se présentaient en même temps.

Sachons reprendre petit à petit, les chers enfants ont tant à apprendre et ne peuvent comprendre du premier coup.

Là où il faut être implacable, c'est quand on rencontre la mauvaise volonté, l'inattention, la malice.

MARIE N.

(Pour les Jeunes Filles.)

Une petite fille, envoyée par sa mère chez l'épicier, porteuse d'une bouteille, en revient navrée.

— Qu'as-tu ? dit la maman.

— Je suis tombée, maman, et j'ai failli casser la bouteille . . . Et puis, je me suis fait mal . . .

— Et tu as pleuré ? s'inquiète la mère.

— Comment voulais-tu que je pleure, maman ! J'étais toute seule ! . . .

DOUCE VENGEANCE

MONSIEUR.— Julie, je ne vous ferai pas compliment de votre cuisine, aujourd'hui, elle est détestable.

JULIE.— Je vais vous dire, Monsieur, Madame m'a aidée.

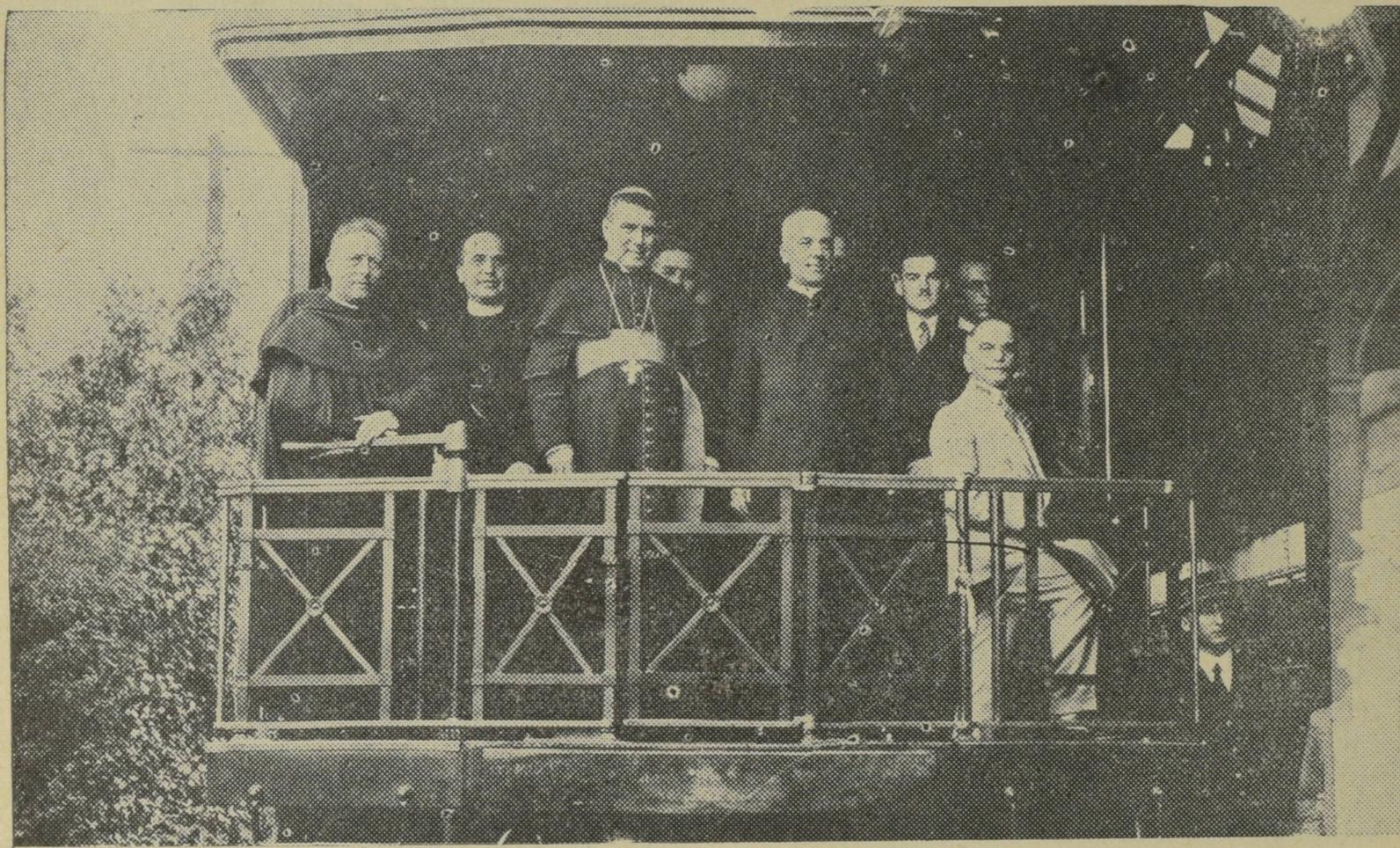
Une bibliothèque d'éducation

Nos lecteurs prendront intérêt à lire la liste suivante des livres offerts par S. S. Pie XI à sa nièce à l'occasion de son mariage :

Albini Crosta, *la providenza in famiglia*.— Archelet, *Le secret du bonheur pendant la vie*.— Bassi Domenico, *In famiglia*.— Bettazi Bondi Marianna, *Donna*.— Bettazi Bondi Marianna, *Come dobbiamo educare i nostri figli*.— Bougaud, *Sainte Monique*.— P. Charles, *La prière de toutes les heures*, 3 vol.— Combes, *Le livre de l'épouse* — Combes, *Le livre de la maîtresse de maison*.— Combes, *Le livre de la mère* — Combes, *Le livre de l'éducatrice*.— Dante, *La Commedia*.— Da Persico Elena, *Santa Mélanie*.— Delahaye, *L'apostolat des femmes chrétiennes*.— D'Hansonville, *La charité à travers la vie* — Dupanloup, *De l'éducation*, 3 vol.— Dupanloup, *la femme studieuse*.— Dupanloup, *Lettres sur l'éducation des filles*.— Faber, *Tout pour Jésus*.— Fanfani, *La Pssa Clotilde di Savoia*.— Ferretti, *Le arti belle in Italia*.— Fouard, *Saint Jean*.— Fouard, *La Vie de N. S. Jésus-Christ*, 2 vol.—

Fouard, *Saint Paul, ses missions*.— Fouard, *Saint Paul, ses dernières années*.— Fouard, *Saint Pierre*.— Galli, *L'antico e il moderno nell'educazione dei figli*.— Gillet, *L'Eglise et la famille*.— Gillet, *L'Education du cœur*.— Gillet, *L'Education du caractère*.— Gillet, *Religion et Pedagogie*.— Gratry, *Les sources*.— Guéranger, *L'année liturgique*, 16 vol.— Guéranger, *Sainte Cécile*, 2 vol.— Joergensen, *Sainte Catherine de Sienna*.— Joergensen, *Saint François d'Assise*.— Lendriot, *La femme forte*.— Lendriot, *La femme pieuse*, 2 vol.— Leseur, *La vie spirituelle*.— Leseur, *Journal et pensées de chaque jour*.— Marmion, *Le Christ vie de l'âme*.— Maurice, *Constantin le Grand*.— Monsabré, *Le mariage*.— Ollivier, *Les amitiés de Jésus*.— Olciati, *Il Sillabario del cristianisme*.— Pastor, *Storia dei Papi*, 10 vol.— Rouzic, *Pour être un caractère*.— Sacco-Bettazzi, *La buono massaia*.— Salotti, *Anna Maria Taigi*.— Schryvers, *Le don de soi*.— Schryvers, *La bonne volonté*.— Sertilanges, *Féminisme et christianisme*.— Tissier, *La mère et ses enfants*.— Tissier, *Les soucis d'une femme du monde* — Tissot, *La vie intérieure simplifiée*; *Rivista di coltura et di attivita femminile*; *Sursum Corda*.

On remarquera que cette liste contient, en grande majorité, des livres français.



S. EXC. MGR ANDREA CASSULO, le nouveau délégué apostolique au Canada.

Photographie prise à son arrivée à Montréal. De gauche à droite : le R. P. G. PADELETTI, provincial des Servites ; Mgr J. BEARZOTTI, administrateur de la Délégation ; S. G. Mgr CASSULO, Mgr J. LEBEAU, chancelier du diocèse d'Ottawa.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

JEUX D'ESPRIT No 99

DEVINETTES

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUILLET

DEVINETTES

- 1° C'est le garde des Sceaux (des sots).
2° Parce que lorsqu'il s'élève une difficulté, elle doit l'apaiser (la peser).

MOTS CARRÉS

G	R	I	V	E
R	E	N	O	M
I	N	D	I	A
V	O	I	C	I
É	M	A	I	L

VERS A TERMINER

Malheur à l'enfant de la terre
Qui dans ce monde injuste et vain
Porte en son âme solitaire
Un rayon de l'esprit divin !
Malheur à lui ! l'impure envie
S'acharne sur sa noble vie,
Semblable au vautour éternel,
Et, de son triomphe irritée,
Punit ce nouveau Prométhée,
D'avoir ravi le feu du ciel.

LOGOGRIPHE

Coryphée — Cor — Orphée.

Nous a envoyé des réponses partielles : Mme
H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me.

1° Pourquoi la société de La Fontaine était-elle si recherchée ?

2° Quel est le meilleur moyen de se cacher quand on est poursuivi ?

TRIANGLE

Roi de France. Prénom masculin. Quadrupède sauvage. Espèce de clou. Chef-lieu de canton du département de la Côte-d'Or, en France, Consonne.

QUESTION HISTORIQUE

Quel est le grand capitaine sur le tombeau duquel sont gravés ces mots : *Où trouvera-t-on son égal?* et où se trouve ce tombeau ?

OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats
Actions
Obligations
(Débentures)

Adressez-vous à
L'ACTION SOCIALE LTÉE
QUÉBEC

L'APÔTRE

est un magazine qui devrait se trouver dans
toutes les familles

LECTURE POUR TOUS
(Jeunes et vieux)

--: PRIX EN ARGENT A GAGNER CHAQUE MOIS :--

Prix de l'Abonnement : \$2.00 par année.
103, rue Ste-Anne : : : Québec.

LES LIVRES

LES HEURES BRÈVES

Chroniques et causeries par Mme Jeanne LeFranc, Québec, imp. de l'Action Sociale Limitée, 103, rue Ste-Anne. Vol. in-18, de 234 pages. Prix : 80 sous, 90 sous franco, à la Librairie J.-P. Garneau, rue Buade, Québec, ou chez l'auteur, Mme E. Croff, Price, Matane.

Mme Jeanne LeFranc vient de mettre en volume les articles qu'elle a publiés depuis quelques années dans la page du Foyer de l'*Action Catholique* et dans notre revue. Nous devons la féliciter de cette heureuse idée. Le bien que peut faire un article de journal ou de revue est nécessairement passager. Et comme Jeanne LeFranc, dans ses écrits, vise toujours un but moral, soit un défaut à corriger ou une vertu à faire acquérir, réunis en volume, ses articles continueront et prolongeront au foyer de nos familles leur action bienfaisante.

Notre collaborateur M. Ferdinand Bélanger dira peut-être un jour dans nos pages tout le mérite littéraire du livre de Mme Jeanne LeFranc ; pour aujourd'hui, qu'il nous suffise de rappeler à nos lectrices qu'elles trouveront un charme nouveau à relire en un beau volume les pages qu'elles ont jadis savourées au *Femina*, et qu'en faisant leur livre de chevet de l'ouvrage de Mme Jeanne LeFranc, les heures des vacances leur paraîtront trop brèves.

LES HEURES EFFEUILLÉES

par Mlle ALICE LEMIEUX

Sous ce titre, une de nos jeunes poétesses de talent a mis en librairie, il y a quelques mois, un recueil de jolis poèmes préfacés par le Président de la Société des Poètes, M. Alphonse Désilets.

Ce livre décèle une âme jeune et gaie, tendre, bien féminine, quelque peu disposée à la rêverie... Ces Heures sont l'image de notre âme, de nos rêves, de nos espoirs et aussi de nos déceptions, c'est pourquoi ces pages plairont au public.

Les rimes sont naturelles, sans contrainte et le style est gracieux, Mademoiselle Alice Lemieux excelle à nous peindre la nature; certaines pièces de son ouvrage telles que : Soir de mai, l'Heure exquise, Paysage, Pastorale sont des tableaux que nous relirons avec plaisir.

L'auteur, membre de la Société des Poètes, a droit à des félicitations pour le beau travail qu'elle nous présente et pour les heures charmantes qu'elle nous fait passer à lire ces vers où l'on sent la joie de vivre vibrer à chaque strophe.

Nous ne doutons pas que la Renommée lui réserve ses plus séduisants sourires et nous souhaitons que les amateurs de jolis vers lui donnent tout l'encouragement auquel cet ouvrage a droit.

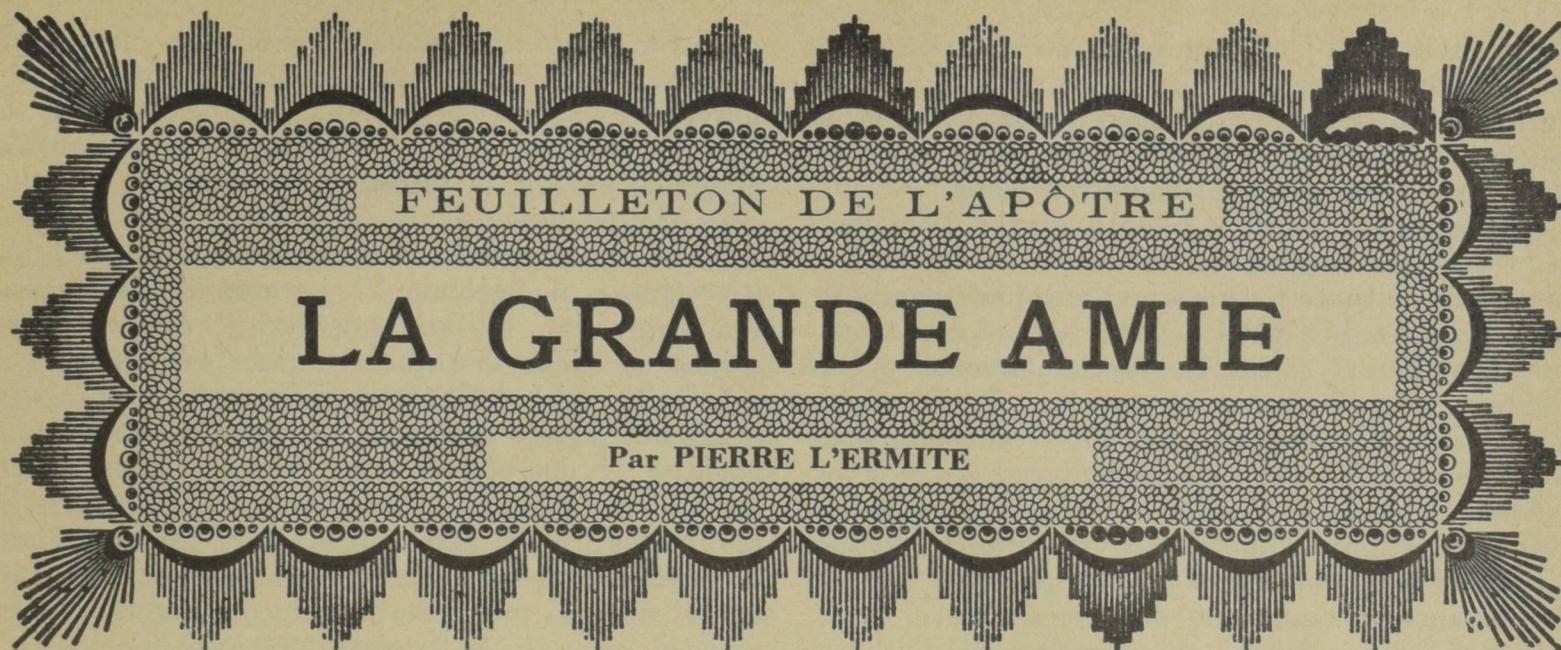
JEANNE LEFRANC.

(Les heures effeuillées sont en vente chez l'auteur Mlle A. Lemieux, St-Michel, Co. Bellechasse, et à la librairie Garneau, au prix de 75 sous.)

L'EXPOSITION MISSIONNAIRE DE JOLIETTE



LE KIOSQUE DES SŒURS DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION



No 12

CHAPITRE XIX

Les choses les plus tragiques ont parfois un côté presque ridicule. Au soir de la journée terrible, pendant que, chassés par la révolution sociale, sauvés d'une mort infâme, grâce à l'intervention de Jacques, Nathan et sa fille, presque portés par les soldats d'infanterie, montent en toute hâte dans un coupé de première classe, Victor et la bonne, laissés à eux-mêmes, pris peut-être pour le valet et la femme de chambre, affolés, ahuris, entrent droit comme des projectiles dans le fourgon de bagages, qui s'ouvre juste devant la porte des salles d'attente, et s'y blottissent avec l'unique pensée d'échapper à tous les regards et de se sauver de ce pays de carnage et de sang.

Le chef de train n'a ni la pensée ni le loisir de faire la moindre observation, car, de tous les côtés, le long des frêles barrières de lattes et des haies basses, les groupes de meneurs apparaissent encore dans l'ombre, courant en files parallèles à la voie, cherchant, jusque dans leur défaite, s'ils ne pourraient pas faire quelque mal encore. Par-ci par-là, on entend des appels significatifs... des "hou-hou" qui n'augurent rien de bon pour la sécurité de la voie, et poussent les employés à précipiter le départ de l'express.

Au moment de son arrivée, le train avait déjà un retard considérable : il a dû stopper en gare, à cause des événements, une longue demi-heure en plus de son arrêt normal. Rien, dans un pareil déchaînement de passions, ne garantit maintenant qu'il soit suffisamment couvert ; les voyageurs, inquiets pour le fonctionnement régulier des signaux et des aiguilles, exigent le départ immédiat.

Aussi, les fugitifs sont à peine montés, que le sifflet retentit et la locomotive dérape d'une poussée brutale, qui, en temps ordinaire, aurait valu la forte amende au mécanicien.

Le train s'avance maintenant au milieu des champs silencieux qui s'endeuillent de crépuscule ; il marche d'abord à une allure très prudente, puis plus rapidement, et enfin à toute vitesse, pour rat-

traper le temps perdu, et ne pas jeter la perturbation dans le service de Paris.

Debout, au milieu du fourgeon encombré de bicyclettes, les chevilles labourées par des pédales, les reins compromis par les guidons qui semblent à chaque instant se pencher vers lui d'une façon menaçante, Victor ne songe qu'à se cramponner aux montants du wagon.

La jeune bonne sanglote, elle a laissé sa chambre au Val, .. là-bas ; et ses petites affaires personnelles flambent maintenant, ses vêtements, ses souvenirs, tout ces mille petits riens qui constituent le canevas fragile et cher de la vie des simples.

Victor regarde le noir de la campagne avec encore un frisson de peur sur la peau... Tonnerre !... il l'a échappée belle !... Si, seulement sa nièce y était restée... Mais ces petites vipères ont toujours de la chance !... ainsi, même aujourd'hui, dans cette déroute folle, cette débâcle de tout, il est cent fois sûr qu'Alberte est confortablement installée en première... qui sait !... peut-être même au wagon restaurant... occupée à se remettre de ses émotions en dégustant du malaga et en croquant des biscuits !... tandis que lui a juste trouvé un wagon à veaux transformé pour la circonstance en garage à bicyclettes !... C'est égal, il s'y frotera encore à la démagogie !... Quelles brutes !... un peu plus, il y laissait ses os dans ce Val de malheur !... à cinquante-quatre ans !... alors qu'il a bien encore une trentaine d'années à siffler du champagne et à fumer de bons londrès !... C'est une ruine complète au point de vue industriel : car pas une seconde il ne faut songer à continuer les affaires du Val d'Api, alors même que les grévistes épargneraient les deux autres usines situées à l'entrée de Frilleux. D'ailleurs il est principal associé et rien ne se fera sans son consentement. Or, à l'heure actuelle, après avoir été le témoin de pareilles horreurs, Victor Harmmster n'a plus qu'un désir : descendre tranquillement le sentier de la vie en se garant le plus possible des gêneurs et des fous ; il va chercher un bon petit trou, bien confortable, bien gai, où il ne sera pas exposé à rencontrer trop d'ouvriers d'usine ; et là,

il dépensera avec philosophie les quelques rentes que ces messieurs les grévistes ont bien voulu lui laisser. Au fond, il n'est pas absolument sur la paille, et ne couchera pas encore ce soir sous les ponts, n'en déplaise à la chère petite nièce de son cœur !

Mentalement, il fait le bilan financier de la journée : avec les assurances, la vente des terrains et des débris de toute nature que l'incendie épargnera, et en plus, son bon petit dépôt à la banque de Londres, il pourra vivre encore assez grassement... Une vingtaine de mille francs de rentes... Évidemment, cela n'est pas le Pérou... mais il y en a plus d'un au Père-Lachaise qui s'en contenterait...

Après cette considération élevée, Victor s'assied avec résignation sur le plancher tout gras de pétrole, à côté de la bonne, et se montre paternel dans la circonstance, n'ayant rien de mieux à faire.

— Voyons, ma fille... taisez-vous... Il faut être philosophe, ici-bas : vous avez perdu pour cent francs de niaiseries que vous pourrez remplacer au premier bazar venu, et vous inondez de larme tout le wagon !... moi, je perds peut-être deux millions... cela ne m'empêche pas de fumer mon dernier cigare !..

Alors, craquant une allumette, Victor tire une béate bouffée, rajuste sa cravate défaite et regarde l'horizon noir qui s'enfuit comme un mauvais rêve devant lui... l'horizon où l'on distingue encore là-bas, dans la direction du Val, une grande et sinistre lueur rouge...

* * *

Dans le coupé de première classe, où Nathan et Alberte sont montés, les choses se passent avec moins de philosophie.

Alberte aurait écouté le sentiment qui parle en son cœur, qu'elle serait restée là, devant la gare, au risque de toute éventualité, pour savourer plus longtemps la joie amère, indescriptible, inconnue en elle, de sentir, ne fût-ce que quelques instants, sa vie dépendant absolument de Jacques, défendue par lui... n'existant qu'à cause de lui !... Oh ! ce regard qu'il n'a pas vu et qu'elle lui a jeté pourtant, lorsque, bloquée dans le cadre extérieur de la porte, elle a senti à quelques lignes d'elle la protection de ses deux mains étendues... de ces mains dans lesquelles elle aurait voulu... elle aurait dû mettre les siennes, si elle avait été maîtresse de sa destinée... si, au lieu d'être élevée avec la soif unique de l'or, on lui avait appris le culte de ces grandes choses qu'elle pressent en Jacques, sans même bien les connaître encore.

Elle regarde Nathan, subitement vieilli, courbé dans un coin, comme anéanti sous le poids de son immense désastre... Elle le fixe avec une sorte de pitié haineuse, jusqu'au moment où l'usinier lève la tête... sentant sur lui des yeux qui semblent fouiller sa pensée... exaspérer son atroce souffrance...

Les regards se croisent alors, se frôlent comme deux épées, au début d'un combat qui doit être mortel...

— Eh bien... ? murmure l'usinier, les dents serrées, l'œil mauvais... es-tu contente de ton œuvre... ?

— Et de la tienne... ? riposte Alberte d'un ton cinglant, prête à la lutte.

— De la mienne... ?

Et Nathan regarde sa fille sans comprendre.

— Oui... de la tienne ! !... reprend Alberte avec une expression presque sauvage... J'ai ruiné tes usines... ! c'est discutable ; mais admettons que cela soit vrai !.. Une ruine d'usine... ? une perte d'argent... ? une explosion de stupide haine démagogique... ? des bêtises, tout cela, qui épouvantent les faibles, mais font hausser les épaules aux forts !.. la lutte les grandit ; et, pour ma part, je réchaufferais mon ardeur au feu même de ces incendies... après avoir perdu la première bataille, j'essayerais de gagner la seconde, si tu avais été avec moi dans le passé... si tu m'avais rendu service pour service, et tenté pour mon bonheur la centième partie de ce que j'ai fait pour tes cuirs et tes souliers ! !..

— ... ? ?

— Oui... ? Je sais, tu ne comprends pas !... tu ne comprendras jamais !... pourtant il faut bien que je te le dise... L'incendie qui rougeoie là-bas n'est rien en comparaison de l'incendie de haine qui a ravagé toute espérance et tout avenir en moi !... Tu m'as élevée pour l'or, et l'or, tu me l'as refusé à l'époque où j'en avais le plus besoin !... Tu m'as élevée pour l'or, et l'or ne me suffit pas !... Il y a en moi tout un monde de choses nouvelles que j'entrevois, et que les enfants des autres apprennent dès leurs jeunes années. Ai-je une âme... ? ai-je un cœur... ? ai-je une conscience... ? Tu ne m'as rien appris de tout cela !... Alors, que me reproches-tu... ? D'avoir mal agi... ? mais qu'est-ce que le mal... ? qu'est-ce que le bien en dehors de toute foi à l'au-delà... ? des mots !... des bêtises pour mener des imbéciles et subjuguier les faibles !.. je l'ai pensé, du moins, jusqu'au jour où j'ai rencontré un homme qui doit à ces mots sa beauté et sa grandeur... Cet homme, qui m'a fait éprouver en une seule fois le sentiment absolu de ma misère, et devant lequel j'étais l'impuissante poupée que vous m'avez faite, Victor et toi... , cet homme, vous l'avez ridiculisé, combattu, vous m'avez menée en guerre contre lui, derrière des ivrognes comme Soupout ou des lâches comme Etienne ! !..

— Mais tu es bien partie en guerre toute seule !..

— ... En apparence... oui !... mais, en réalité, je le combattais de toute la force de mon amour... je le combattais parce que j'avais compris que c'était le seul moyen de l'obliger à s'occuper de moi...

Nathan esquisse un geste d'étonnement.

— Oui, je le sais encore, c'est une révélation pour toi, comme tout ce qui me regarde, d'ailleurs !.. cette révélation, je te l'ai déjà faite : mais tu l'as oubliée !.. la pièce de cent sous, n'est-ce pas... ? tout est là !.. Tu as une caisse à la place du cœur !.. et tu vois où cela mène... Tu n'as jamais aimé personne que toi !.. toi, et encore toi !.. J'ai été un bibelot dans ta vie, un bibelot qu'on regarde au

passage... tu as semé l'égoïsme, ne t'étonne pas de moissonner la haine... la haine de tous... la haine de tes ouvriers, mais surtout la mienne!... car, à moi, tu devais davantage... j'étais ta fille... j'étais ton nom... j'étais ton sang... et tu me laisses en présence de la vie, avec tous les besoins d'hier, toutes les aspirations de demain... et rien pour les satisfaire ou les réprimer... pas même une pauvre pensée de religion!..

— Mais, malheureuse, tu me reproches ce qui est pour moi mon meilleur titre de gloire!.. je t'ai laissé la liberté, et je me suis dit : " A vingt ans, elle choisira!.. "

— Choisir à vingt ans!.. répète Alberte avec une ironie amère... choisir, à l'âge de la bataille terrible... où j'aurais besoin de toutes les forces... où je voudrais avoir toutes les croyances chevillées là, enracinées depuis des années dans le fond de mon cœur!.. choisir quand on n'est plus de sang-froid!.. quand il monte du cœur toutes sortes de choses qui nous empêchent de voir clair!.. choisir à vingt ans!.. quelle stupidité!.. car tu avais le devoir de mettre une force supérieure en moi... de ne pas me laisser flotter, épave de malheur, à la merci de tous les courants, à la folie de tous les flots... à l'écume de toutes les vagues!.. Oui... mon existence est manquée... elle est perdue... il est trop tard pour le bonheur!..

Et Alberte, en un geste de désespoir, serre ses tempes de ses deux mains crispées :

— Ma vie...? elle est comme l'horizon qui nous entoure... noire... toute noire... du noir partout, avec du rouge sinistre dans le fond!.. et c'est ta faute!..

D'un bond, Nathan s'est levé : la journée est trop lourde pour lui ; dans son esprit déjà surexcité par les violences de la grève, les paroles de sa fille retentissent avec une insoutenable brutalité.

— Ma faute!.. c'est ma faute...? répète-t-il les yeux hagards... ma faute, à moi qui t'ai fait la vie... large...

— ... Mais sans but!.. riposte Alberte.

Et ses mains jouent fébrilement avec la poignée de la portière.

— ... Sans but...? Quel but voulais-tu que je te donne...?

— Eh bien ! le vois-tu...? Es-tu assez au pied du mur, s'écrie Alberte d'un ton plus méprisant que jamais, tu viens de l'avouer ! tu n'as jamais pensé à donner un but à mon existence ; je n'ai donc aucune raison de vivre... j'ai perdu l'or... ton or aujourd'hui couvert de boue et de sang... Je suis à jamais chassée d'un pays qui m'était devenu mille fois cher... du pays où il vit, lui... aimé d'une autre!.. fiancé à une autre!.. Ma jeunesse et ma beauté ne me servent à rien... l'existence, pour moi, n'est supportable que par l'affection qu'on y met... et moi, personne ne m'aime!.. personne ne m'a jamais aimée!! je suis seule... toute seule sur la terre!..

En disant ces mots, la nature violente d'Alberte se bête éclater sous l'assaut de toutes les émo-

tions à la fois : " A moi la mort!.. à moi le néant!.." Et, avant que Nathan puisse faire un seul mouvement pour la retenir, elle se penche, ouvre la portière, et avec un cri affolé, se précipite sur la voie, dans le galop de l'express qui semble fuir, avec une rapidité de rêve, vers le pays mystérieux de l'oubli...

Le père n'eut pas un mot, pas un cri...

Il y a des moments où l'âme humaine est comme sursaturée de douleur ; tout peut désormais arriver ; la faculté de souffrir ne réagit plus. Nathan, les yeux dilatés, regarde le trou béant et noir que découpe dans le wagon la portière grande ouverte... Le malheureux se rapproche peu à peu de lui, comme on se rapproche du vide... S'il prenait le même chemin que sa fille?... c'est si simple... si vite fait!.. cela coupe court à tant de difficultés!..

Et il avance encore... tout au bord... Oui, il suffira de bien vouloir pendant une seconde... une seule!.. et tout sera fini... à jamais...

Alors, il met sa montre, ses bagues, son porte-monnaie, sur le coussin du compartiment ; puis, comme s'il hésitait ou s'il voulait sonder la profondeur de l'abîme où il va se jeter... il descend sur le marchepied, se penche en avant... se maintient à la rampe de cuivre, d'une main qui ne serre presque déjà plus...

L'express veut regagner le temps perdu et il marche maintenant à une allure vertigineuse, s'enfonçant comme un projectile dans l'espace tout noir ; un vent frais cingle, fouette le visage de Nathan qui regarde l'horizon du côté de Paris... Là-bas!.. un point lumineux brille, grandit entre les deux rails qui forment la contre-voie, c'est l'express de Paris-Bruxelles qui vient de dépasser Creil, et prend maintenant sa marche de grand rapide.

Nathan regarde, comme hypnotisé, la lumière qui grossit toujours, pendant qu'on distingue déjà le bruit lointain des roues, et comme la respiration anhelante de la machine...

Une dernière fois, tel le fruit malade qui tremble au bout de la branche avant de s'abattre sur le sol, l'usinier se penche, à bout de bras, ne tenant plus la barre de cuivre que par une sorte d'instinct animal... Il distingue maintenant l'ensemble de son train comme si déjà il n'en faisait plus partie... les glaces violemment éclairées laissent apercevoir un peu partout comme des coins d'intérieurs tranquilles... quelques éclats de rire bien perlé lui parviennent aux oreilles... Il y a des familles heureuses dans ce train!.. Et le contraste semble l'affermir dans sa résolution effrayante : " A lui aussi, la mort... le grand repos!.. le néant!.. la fin de tout!.. "

De plus en plus fixement, il regarde l'express ; les deux locomotives sont là, prêtes à se croiser, et arrivent l'une vers l'autre avec une vitesse doublée de cent quatre-vingts kilomètres à l'heure ; Nathan, une sueur froide sur tout son corps, ouvre alors la main et se laisse aller dans le vide...

Les voyageurs entendirent un cri fou qui se perdait dans le tonnerre des machines... puis les

trains s'éloignèrent ferrailleusement, au milieu des campagnes silencieuses...

Quand, une heure après, les hommes d'équipe, prévenus télégraphiquement de Creil, firent avec des lanternes une recherche anxieuse le long de la voie, ils trouvèrent une jeune fille évanouie sur le talus herbeux, sans autre mal qu'une blessure sanglante à la nuque ; mais, neuf kilomètres plus loin, ils s'arrêtèrent, saisis d'horreur devant une sorte de bouillie humaine, qu'ils furent obligés de ramasser avec une pelle et un seau...

Pour expliquer la différence du résultat final dans les deux tentatives de suicide, car ils n'eurent pas une seconde d'hésitation sur la cause réelle de ce double accident, les employés dirent que la jeune fille avait probablement dû s'élancer avec force du wagon, et dépasser son but en tombant hors de la contre-voie, sur une herbe épaisse que personne ne foulait jamais ; tandis que le père s'était simplement laissé choir devant la locomotive de Paris-Bruxelles.

Victor, qui attendait le résultat des recherches en buvant un bock au buffet de Creil, fut demandé par un ingénieur de la Compagnie au téléphone de la gare...

— Eh bien ! dit-il le premier... tués tous les deux, n'est-ce pas... ?

— Non, répond aussitôt l'ingénieur, vous avez encore un peu de consolation au milieu de votre douleur... La jeune fille n'a rien ; à peine une petite blessure sans gravité à la tête ; les cheveux ont amorti le choc...

— Et mon frère... ?

— Hélas !... vous le devinez facilement... mais il n'a pas dû souffrir, car le train tout entier a passé sur lui.

Alors Victor laisse tomber le récepteur d'un air dépité :

— Je savais qu'elle avait de la chance... la petite gueuse !... Mais vrai... c'est trop fort ! Nathan mort... Alberte vivante ! ! Je donnerais bien encore dix mille francs pour que ce fût le contraire !...

Et, d'un geste découragé, il jeta son cigare sur le quai.

CHAPITRE XX

Et pendant que, par la porte terrible du suicide, l'âme de Nathan entre dans le mystérieux redoutable de l'éternité, une autre âme, exquise celle-là, se prépare dans la souffrance, avec une fermeté douce, à paraître devant son Dieu.

Car, de plus en plus, l'espérance de conserver Odile sur cette terre va s'affaiblissant dans le cœur de ceux qui l'aiment. Il semble même déjà que la mort est là, tout près, étendant sur la figure trop blanche de la pauvre enfant l'ombre mélancolique de sa silencieuse présence.

Jacques a maintenant le secret de la sensibilité exagérée, des affaissements subits, des désespérances inexplicables d'Odile : sous une apparence extérieure d'une intacte mais malade beauté, le

corps est perdu depuis longtemps ; en deux mois, la maladie a fait un tel progrès, que le docteur Mutin ne cesse de parler avec une surprise effrayée des complicités latentes que la tuberculose a dû rencontrer dans l'organisme ; et, à la fleur de ses ans, Odile va payer à la mort la lourde dette de tous ceux qui sont atteints de l'existence...

La jeune fille le sait, et, avec un très grand calme, parle de sa mort prochaine comme un voyageur sur le point de quitter les siens pour une longue absence...

— Comment sera-ce là-haut... ? demande-t-elle souvent à l'abbé Hans... ? Il me semble que Dieu, si grand, si beau soit-il, ne sera pas complètement une surprise pour nous, car il a mis quelque chose de Lui sur toute créature, comme un soleil divin qui laisse traîner la splendeur de ses rayons au front des chênes et sur le plus humble brin d'herbe des prairies... C'est Lui qui a fait la beauté de la fleur... la grâce de l'oiseau... la douceur du sourire, l'infini du regard... Oh ! Monsieur le curé, que Dieu doit être bon et beau à ceux qui l'aiment ! !...

Tous les matins, après sa Messe, l'abbé Hans vient à l'Abbaye voir sa petite malade ; et, une fois chaque semaine, il lui apporte l'Hostie sainte, l'Ami par excellence, doux par-dessus tout à ceux qui souffrent... à ceux qui vont être séparés...

Ces jours-là, la chambre d'Odile se transforme.

En temps ordinaire, elle est déjà claire et gaie avec ses vieux panneaux Louis XV, sa Vierge blanche de Venise, ses aquarelles lumineuses, ses mille souvenirs de voyage et d'excursion accrochés aux murs et disant le passé charmant, la vie douce, exquise, au bon soleil de l'affection.

Mais quand Jésus doit venir, alors l'Abbaye semble appeler la Ferlandière à son secours afin de Le recevoir plus dignement.

Lorsque le monde veut dire d'une chose qu'elle est mal faite, il jette cette phrase dans la conversation, avec une ironie sacrilège : "C'est pour l'amour de Dieu !..." Pour l'amour de Dieu, à l'Abbaye et à la Ferlandière, les jeunes gens donnaient tout ce qu'ils avaient de plus précieux, les étoffes les plus riches, les vases les plus artistiques, les fleurs uniques des serres ; aussi, quand le Christ franchissait la grille du cottage, il pouvait dire en voyant, à son passage, les serviteurs agenouillés, les chemins jonchés de verdure et de pétales de roses, les escaliers tendus de draperies blanches : "Ici, je suis chez les miens, et les miens me connaissent... et ils m'aiment !..."

Dès que l'Hostie sainte, portée par le vieux curé, était entrée dans la chambre d'Odile, alors la seconde porte s'ouvrait ; et, s'effaçant pour passer inaperçu, Jacques tombait à genoux dans un coin ; une prière angoissée, semblable à celle que la jeune fille faisait jadis à Saint-Roch, lui montait du cœur aux lèvres : "Mon Dieu, ayez pitié d'elle !... Mon Dieu, ayez pitié de nous !... Seigneur, vous ne faites donc plus de miracles... ? Pourquoi ce perpétuel silence ?... Mon Dieu !... que votre sainte volonté soit faite !..."

Pourtant, Jacques était très raisonnable ; les matins de communion, il se retirait avec l'abbé Hans, sans dire un mot à sa fiancée, sans même chercher son regard, la laissant bien seule avec Dieu seul ; puis, comme un étranger, un dépossédé, il s'en allait, seul lui aussi, la tête vide, le cœur brisé, sur la route de la Ferlandière, où tout chantait le bon, l'affectueux passé, depuis les chaumières des pauvres où ils s'étaient rencontrés et aimés dans la douleur des autres, jusqu'aux humbles de la terre qui semblaient interroger Jacques et lui dire :

— ... Mais pourquoi n'êtes-vous donc pas deux aujourd'hui comme d'habitude... ? Où est-elle, votre petite fiancée d'hier... notre jeune maîtresse de demain... ?

Jacques rentrait alors chez lui, s'enfermait, et, devant la chère photographie, placée toujours sur son bureau, il pleurait comme un enfant.

Le soir, Dieu semblait lui rendre Odile, mais une Odile apaisée, aimante, plus forte que lui, semblait déjà éclairer son amour d'ici-bas avec des reflets d'éternité. C'était si bon, ce fugitif retour "de l'autrefois", que Jacques ne manqua pas une seule après-midi : il avait pris ce pli de venir, dès que ses ordres avaient été donnés pour le travail des champs. Elle l'attendait, ainsi qu'un rayon qu'on espère et, accoudée sur son lit, sa pensée toujours très lointaine, elle reconnaissait sur la route le galop de Ella, le cheval favori de Jacques.

— ... C'est lui !... disait-elle à sa tante.

Et dans ce mot "lui", il y avait des trésors de tendresse.

Dès ce moment, elle s'extériorisait, pour ainsi dire, allait au-devant de son fiancé, l'accompagnait, le voyait par la pensée comme si elle avait été présente... Cet arrêt dans le bruit perçu du galop du cheval, c'était le raccourci par les prés qui bordent le cottage... puis Jacques demandait la grille ; la porte chantait avec lenteur, sur ses vieux gonds rouillés, la gaie chanson de l'arrivée... Jacques, maintenant, a mis pied à terre... elle entend résonner sur les pavés les sabots de Ella qui se dirige toute seule vers l'écurie... Mais Jacques ne monte pas encore, il cause en bas, tantôt avec Jeanne, quelquefois même avec le médecin... il s'informe de la façon dont Odile a passé la nuit... si l'on peut espérer encore... ? Le pauvre ami !... il se raccroche à tout comme le lierre qui s'attache désespérément pour ne pas mourir...

Puis le vieil escalier de bois sculpté crie sous un pas viril, c'est Jacques qui monte...

Enfin !..

Alors, l'ayant bien à elle, Odile le raisonnait quand elle lui trouvait l'air trop triste, lui faisait une théologie à sa manière. Elle ne le quitterait jamais !... jamais !... On conserve sa personnalité là-haut certainement, et ce qui fait la personnalité, c'est-à-dire la conscience de son identité, la sauvegarde de tous les chers souvenirs, sans lesquels notre vie ressemblerait à un cadre d'où le tableau serait absent, à un chaos incompréhensible où rien ne se relierait plus... Comprenez donc, cher et bon ami, que vous me serez

toujours là, bien présent... Au lieu d'avoir un Odile malade, imparfaite, pleine de révolte et de péchés, vous aurez comme amie une âme que Dieu aura purifiée, transfigurée, idéalisée, sans aucune crainte de déchéance... Vous voyez... Dieu vous gâte !..

Elle avait même la coquetterie de donner à sa chambre une apparence bien vivante, presque gaie : les lourds chrysanthèmes de la saison jetaient dans tous les coins leurs notes éclatantes ; sur le piano, les partitions semblaient préparées là, pour être chantées tout à l'heure, et le soleil d'arrière-saison semblait, le soir, ne pouvoir se résoudre à quitter la chambre de la jeune malade.

Un jour, elle fit même un effort pour lire à Jacques "les Morts" de Pierre Reyniel, qui l'avaient beaucoup frappée.

— Odile... je vous en prie ! supplia Jacques.

— Mais vous ne le connaissez pas... c'est le chant le plus consolateur du monde... je vous assure, il vous fera du bien... c'est pour cela que je veux vous le lire.

Et, tout bas, elle commença :

Les morts ne sont pas ceux qu'on pleure
Avec des regrets incessants,
Et dont le souvenir demeure...
Ceux-là ne sont que des absents !..

Ceux qui partent, l'âme remplie
D'amours par la douleur accrus,
Ne sont point les morts qu'on oublie...
Mais seulement les disparus !..

Elle n'eut pas la force d'aller plus loin que la seconde strophe, le souffle lui manquait ; alors elle passa le livre à son fiancé :

— Lisez vous-même... mais tout haut.

Et Jacques obéit, la mort dans l'âme.

Car, en général, il ne répond rien ou presque rien quand Odile, voulant toujours l'accoutumer à la pensée de la séparation prochaine, jette sur cette vision toutes les espérances de la foi : il est à l'heure douloureuse où la souffrance parle tellement fort que toute autre voix est couverte... l'heure où le Christ lui-même se taisait, terrassé, anéanti par l'angoisse humaine...

Jacques se tait, lui aussi, car il a perpétuellement devant les yeux la route longue, solitaire, bordée de ruines, où il doit désormais se préparer à marcher... Mais il constate bientôt que le silence même de sa douleur attriste Odile, et que le soir, à l'entrée de la nuit, toujours si effrayante pour les poitrinaires, à cette heure où la fièvre, quelques heures apaisée, semble revenir plus implacable à l'assaut du pauvre corps humain, il laisse la jeune fille moins courageuse devant l'épreuve prochaine.

Alors, il se détourne de la vision hypnotisante, et, par amour, il a l'énergie de s'oublier, de faire abnégation de sa propre douleur et de sourire au bord même d'un tombeau.

Peu à peu, il se met à raconter les nouvelles du Val d'Api : la fuite de Soupot, la révocation d'Etienne et la répartition qu'il fait des terres, récemment achetées, entre les anciens ouvriers des usines ; si l'expérience a coûté cher, elle paraît avoir profité : d'abord, jusqu'au Bois-Roux, le pays n'est pas atteint par la crise révolutionnaire ; au Val d'Api, la réaction se dessine d'autant mieux que les partisans acharnés des usines sont obligés d'aller chercher du travail à Paris, et là, ce n'est pas Alberte qui s'occupera d'eux, car elle mène grand train dans la capitale et les journaux du boulevard n'hésitent même pas à renseigner le public sur ses déplacements et ses toilettes.

— Avec quoi les paye-t-elle... ?

— Certainement pas avec l'argent des usines : les créanciers perdent déjà quatre-vingt-cinq pour cent : des machines toutes neuves, coûtant plus de trente mille francs chacune, ont été revendues au poids de l'acier, et à un prix dérisoire ; d'autres se rouillent là-bas, en plein vent, dans les anciens prés de Frilleux ; les usines restent telles que l'incendie les a laissées ; à peine par mesure de précaution, a-t-on mis quelques barrières en planches, autour de la grande cheminée qui s'incline d'une façon inquiétante ; quand on passe au Val d'Api, chacun éprouve maintenant une impression sinistre, en voyant les bâtiments effondrés, les charpentes de fer tordues par la violence des flammes, les fenêtres béantes, léchées de larges traînées rouges, les briques piquetées d'éraflures de balles, et le fameux mur contre lequel vingt ouvriers — et certes pas les plus mauvais — ont trouvé la mort... Toutes ces ruines sont comme un livre terrible où, malheureusement peut-être, les enfants ne sauront pas lire longtemps...

— Mais M. Victor ne se préoccupe pas de ce qui peut rester de ses ateliers... ?

— Victor Harmmster ne se préoccupe plus de rien ; il a tourné la page avec une désinvolture parfaite. Ces gens-là ne poussent des racines nulle part ; ils écument les nations comme jadis les pirates écumaient les mers. Ce Victor Harmmster, retiré à Maisons-Laffite, promène maintenant sur les champs de courses sa figure sceptique et la variété de ses gilets. Dans cent ans, on parlera encore de tous ces païens et du tort qu'ils ont fait au pays ; car, il ne faut pas se le dissimuler un instant, le Val d'Api portera longtemps la marque des quatre années qui viennent de s'écouler : en présence de certaines figures, de certains vices, de certaines opinions conservées comme un héritage de haine au sein de quelques familles, on ne pourra s'empêcher de dire : " Une usine de sans-Dieu a passé par là ! " Il y a des cicatrices indélébiles sur les âmes comme sur les corps...

— Heureusement, ami, répond Odile, vous restez...

— ... Je ferai tout pour réparer, comme j'ai tout fait pour empêcher... Je veux de plus en plus que la Ferlandière devienne le cerveau du pays, et que le presbytère en soit le cœur... Je veux mes paysans instruits, prévoyants, ne se laissant pas

hypnotiser par les parleurs de Paris... Je veux des journaux intéressants, modernes, qui chantent la terre... et qui aient la passion de la défense du village... Je veux des caisses de retraites locales qui aident le paysan à mourir tranquille sur le sol qu'il a cultivé... Je veux que, devant le pays, le cultivateur prenne enfin conscience de sa force, qu'il ne se fasse plus le vassal robuste des villes anémiées et pourries... Ah ! Odile ! si seulement vous restiez là, auprès de nous !... si, au soir de mes journées difficiles, quand je rentrerai là-bas... dans ma grande Ferlandière, je pouvais avoir l'espérance de votre regard... la douceur de votre parole !...

— Jacques, vous aurez mieux que cela !... vous aurez le mérite de notre séparation... qui sait... peut-être la puissance d'une prière d'élue... Dieu est si bon !...

En réalité, Jacques souffre surtout dans ses conversations relatives à leur commun avenir. La pauvre petite se trouve tellement mêlée à sa vie, leurs deux chères âmes se sont si bien identifiées, qu'à chaque instant, lorsqu'il parle de ses projets, Jacques éprouve la tentation de s'arrêter, car il rencontre partout devant ses yeux, au coin de chaque phrase, la douloureuse perspective de la séparation, le trou béant où, demain, on couchera la douce enfant, la toute aimée, dans sa toilette blanche.

Pourtant, avec sa généreuse nature, Jacques continue quelque temps encore à bien lutter, et, la mort dans l'âme, fortifie sa belle attitude, pour confirmer sa fiancée dans sa vaillance et dans sa foi... Oui ! il sera fort !... fort comme cette enfant qui l'aime... Il sera fort... comme le grand Dieu, le divin Souffrant sur lequel il s'appuie...

Un jour, Odile, démoralisée, sembla faiblir. Jacques fut alors superbe de confiance et de surnaturel espoir ; il lui lut à son tour les choses les plus augustes écrites sur l'immortalité, et, quand il partit, elle lui tendit les deux mains en un geste ému de reconnaissance.

— Merci, Jacques, vous êtes ami... jusque dans la mort...

— Plus loin !...

— Oui... plus loin !

— En Dieu, Odile, je vous aime !

— En Dieu, Jacques, je vous aime ! répète la jeune fille comme un écho, et par delà le tombeau, je vous espère en Lui...

Ce soir-là, le ciel était merveilleux : à une hauteur infinie, les étoiles mystérieuses brillaient dans l'espace ; sur la campagne endormie, d'invisibles choses semblaient frissonner, et, au sommet des massifs noirs inclinés par la brise, on eût dit que des robes d'anges glissaient...

— Qui sait, pense Jacques, les âmes de là-bas viennent peut-être déjà au-devant de leur sœur de demain ?

Et le jeune homme a le courage de descendre la grande allée de l'Abbaye en chantant comme une prière, comme un encouragement lointain jeté à sa fiancée au travers de la nuit, la strophe admirable de Galeron de Calonne, qu'ils avaient apprise tous les deux, au temps des jours heureux :

Tes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre !...
J'ai trop de rayons et j'ai trop de jour,
Pour qu'il puisse faire en moi jamais sombre !
Tes yeux sont fermés, mais qu'importe l'ombre...
Puisque j'ai l'amour !...

Mais, arrivé au bout de l'allée, Jacques sent faiblir sa volonté ; il tombe à genoux devant le vieux calvaire qui se dresse au tournant de la route, et prie seul, dans la nuit, comme peut-être jamais il n'avait prié :

— Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand elle sera partie... souvenez-vous de ma solitude... de mon amer et perpétuel ennui... du vide de mon cœur !... Vous pouvez ne pas me répondre... vous taire... ? Je *sais* que vous êtes là, tout près de moi, ne voulant pas parler avant votre heure ; car, devant l'éternité, notre vie n'est qu'un imperceptible point... Oui... Vous me voyez du haut du ciel noir, et demain se lèvera l'aurore... l'éternel matin !... Mon Dieu !... que ce "demain" ne soit pas trop long à luire... Oui, mon Dieu !... je vous aime, même dans les coups que vous frappez !... Je vous aime, alors que vous broyez un cœur créé par Vous sensible et bon... Seigneur ! que votre sainte... que votre terrible volonté soit faite !...

Pourtant, à certains jours, Dieu semble les quitter définitivement tous les deux, et les abandonner ensemble, dans le noir des horizons, à la faiblesse de leur nature. Peu à peu, la compréhension de l'épreuve s'affaiblit, la fierté de souffrir tombe ; seule la douleur physique et morale reste, et frappe de tels coups, que les jeunes gens trouvent à peine dans leur foi la force de ne pas murmurer. Comme le feu mord sur le métal précieux afin de l'affiner encore, de lui laisser ces reflets de beauté étrange qui ne sont que la souffrance immobilisée des choses, la maladie s'acharne, s'exaspère sur les dernières résistances de ce corps de vingt ans.

Odile, par pitié pour Jacques, ne veut pas dire qu'elle souffre ; mais, à part la voix, tout parle en elle ; ses yeux qui, après le dernier assaut, la dernière crise, semblent attendre, guetter avec terreur le retour certain d'une souffrance sans nom... ses pauvres mains trop blanches, qui cherchent dans le vide un appui, une aide, comme le noyé étend les mains au-dessus des flots qui l'étouffent.

Jacques, debout à côté de cette angoisse, endure le martyr, en se voyant impuissant devant des supplications qui ne voudraient pas se produire, et que la douleur victorieuse arrache à sa fiancée.

— Oh ! Jacques, que je souffre !..

— Chère petite !.. Allez ! si je pouvais vous la donner, ma vie ! !..

— Mais pourquoi le bon Dieu me fait-il souffrir ainsi... ?

Et, comme le jeune homme va répondre, elle le prévient :

— ... Oui, je sais... le grand mystère !.. je suis au passage le plus dur... je ne vois plus rien autour de moi... que vous... toujours vous... ami !. Oh !.. cher ami, que je vous remercie !..

Elle lui tend sa main, dont les petits doigts se crispent de douleur autour de ceux de Jacques.

Mais l'acalmie revient, car la souffrance a, dans sa violence même, une raison de brièveté. Alors ils parlent encore tous les deux de l'avenir qui se rapproche de plus en plus, de ce ciel bleu où l'on ne souffre plus... jamais plus !... où les amis ne seront pas séparés...

— Jacques, dit Odile, ne m'en veuillez pas — c'est toujours sa grande préoccupation, — mais aujourd'hui j'éprouve vraiment, comme saint Paul, le désir de partir... Je voudrais que mon âme quitte ce corps de mort... et, comme le papillon bat des ailes au-dessus de sa chrysalide, il me semble que mon âme ouvre déjà les siennes au-dessus des ruines de son habitation mortelle.

— Odile, répond Jacques, j'ai peur ! Il me semble que là-haut, quand vous verrez Dieu... l'infini face à face, l'affection humaine pâlera... s'évanouira en vous comme une misérable flamme devant le radieux soleil... Odile ! j'ai peur de me sentir oublié... seul sur la terre... votre pensée délaissant la mienne ne... ?

— Jacques... Je ne vous oublierai *jamais* !...

— Vous serez là-bas comme enivrée d'affection !..

— ... J'aurai toujours soif de souvenir !..

— Dieu est si grand... si beau ! !..

— ... Et pourtant, il aima l'homme jusqu'à mourir pour lui !... aujourd'hui encore, il demande... il mendie presque à cet homme un peu d'amour ; et, au milieu de son ciel bleu, ses délices à Lui sont d'être avec les enfants des hommes... Vous voyez bien que l'affection humaine compte même au pays des anges. Dieu n'est jaloux que de la *première* place...

— Odile... merci... oh ! merci ! !..

Et un matin, un radieux matin d'octobre, il arriva ce qui devait arriver... On vint, en toute hâte, chercher Jacques : Odile, après quelques jours de résurrection apparente, avait eu subitement une crise terrible pendant la nuit ; et le docteur Mutin venait d'exprimer la crainte que la jeune fille ne passât dans la prochaine syncope...

Jacques partit au grand galop, et en quelques instants fut en vue de l'Abbaye...

— C'est *lui*, dit Odile faiblement, en reconnaissant encore sur la route le pas précipité du cheval... Comme il vient vite aujourd'hui !.. observe-t-elle avec de grands yeux effrayés... Et elle ajoute par deux fois :

— Il a raison... oui !.. comme il a raison !..

Quand Jacques parut, il passa dans le regard mourant de la jeune fille un véritable éclair de joie :

— Dieu est bon ! dit-elle à l'abbé Hans qui venait de lui donner l'Extrême-Onction... il n'a pas voulu que je parte sans avoir tous mes amis autour de moi... C'est bon... c'est doux de s'en aller ainsi... Bienheureux ceux qui meurent en Dieu... oui... mais bienheureux aussi ceux qui expirent au milieu des mains tendues et des figures aimées !..

Puis elle appelle Jacques, lui montre ses mains sur lesquelles on distingue encore la tache brillante des Saintes Huiles.

— Vous voyez... murmure-t-elle... l'huile de la force !.. je serai forte aujourd'hui... vous prierez bien tout à l'heure pour moi... quand je ne le pourrai plus... et surtout... une Messe tous les jours pendant un mois...

Elle lui faisait ses dernières recommandations : sa chambre tout entière était pour Jeanne, mais, avant tout, il y choisirait un souvenir, celui qu'il aimerait le plus ; et elle le remercia encore de sa chère affection qui avait été le soutien, la consolation, la douceur de sa vie... elle lui était reconnaissante de n'avoir jamais lutté dans son cœur contre Dieu.

— Car, Jacques, ajoute-t-elle, au fond de tout vrai bien, à la limite extrême de toute réelle beauté, on arrive fatalement à Dieu... c'est lui qui est le mystérieux couronnement de toutes choses... tant qu'on ne l'a pas atteint, on peut être dans la voie, mais pas au but encore... Ici-bas nous nous essayons sur les choses matérielles... c'est à elles que nous bégayons, que nous balbutions les premières phrases d'une langue que le monde ne soupçonne pas, mais que Dieu nous apprend tout d'un coup aux heures de souffrance... Savez-vous, Jacques, pourquoi je vous aime tant... ? c'est que vous m'avez toujours aimée pour moi... pour mon vrai bien... Par delà la fragilité du corps, vous avez chéri mon âme... D'autres l'auraient fait dévier, l'auraient rapetissée à la mesure de leur égoïsme... vous l'avez embellie, élevée vers l'idéal... vers Dieu... Je vous aimais tant, Jacques, quand vous me parliez de Lui... c'est si beau, un homme qui aime Dieu... qui le défend !.. ce mot transfigure, fait resplendir tout ce qu'il touche... Dieu !.. Jacques... oh ! comme il vous bénira !.. Un verre d'eau donné à un pauvre ne restera pas sans récompense... que ne vous rendra-t-il pas à vous, ami, qui, sans murmurer, laissez partir votre cœur !.. Car je suis le vôtre, n'est-ce pas... ? comme vous êtes le mien. Adieu ! Jacques... ami très cher... Adieu !!

Elle avait dit tout cela en phrases coupées, arrêtée à chaque instant par des faiblesses, mais on sentait qu'elle voulait le dire : c'était comme son testament.

Quand elle eut fini, il y eut sur sa figure une expression de satisfaction ; dès lors, elle fut tout à Dieu. Dans sa chambre de jeune fille, chacun prie : c'est une sorte de conduite affectueuse, faite uniquement par des amis jusqu'au seuil même de l'éternité ; et, bien que la fin, évidemment, approche, un sourire de réel bonheur semble flotter sur les lèvres d'Odile.

— Jacques, murmure-t-elle encore, mais de plus en plus bas, si vous saviez comme il est doux de mourir ainsi... Tous mes aimés sont là... même elle !..

— Même elle... ? répète Jacques qui ne comprend pas.

Alors, n'ayant plus la force de parler, Odile fait un signe de la main, et, par la fenêtre largement ouverte, montre le ciel d'un bleu pâli d'octobre, qui s'étend comme une caresse et une protection sur les champs et les bois, sur toute la nature calme, recueillie dans une douceur mélancolique d'arrière-saison :

— La grande Amie !.. murmura-t-elle avec son bon sourire, mais tout bas, si bas que Jacques seul entendit...

Ce fut la dernière fois que Jacques le vit, ce cher sourire. On eût dit que là-haut les anges avaient hâte de le prendre pour éclairer encore les splendeurs du Paradis, car à peine Odile eut-elle envoyé son "merci" à la nature qui l'entourait de sa silencieuse beauté, qu'elle inclina la tête, et, doucement, la laissa retomber dans l'or de ses cheveux, qui semblaient être l'image terrestre de l'auréole que Dieu réserve à ceux qui meurent en lui... Et, pendant son insensible agonie, la parole seule de l'abbé Hans s'éleva dans la chambre, disant les paroles liturgiques :

— Pars... âme chrétienne !.. Pars ! au nom du Dieu qui t'a créée ! au nom du Christ qui t'a rachetée !.. au nom de l'Esprit-Saint qui t'a purifiée, embellie... Pars ! âme chrétienne... que les saints et les saintes du Paradis t'accueillent comme une sœur venue vers eux, au travers des tristesses de notre terre... Pars ! âme chrétienne... trouve aujourd'hui la demeure de la paix éternelle... et que cette demeure soit le sein de ton Dieu !..

Sur ces mots, elle mourut... sans une souffrance, comme un crépuscule qui finit ou plutôt comme une aurore qui commence, comme une chrétienne qui sait son Rédempteur vivant.

Dans le silence de la chambre mortuaire, la voix de Jacques parle maintenant, toute mouillée de larmes :

— Adieu, Odile !.. Adieu, ma douce... ma chère petite fiancée !.. tu es auprès de ton Dieu, maintenant... Tu sais !.. tu vois !.. N'oublie pas ceux qui marchent douloureusement sans toi vers les pays où tu t'es envolée... N'oublie pas ceux qui vont lutter dans la solitude du cœur contre les difficultés et les amertumes de la vie. Odile !.. ma petite Odile... Adieu !..

Et, si vous faites à pied la route forestière qui, au travers de Frières, relie Mennesis au Val d'Api, peut-être rencontrerez-vous un jeune homme en noir, qui s'en va, au pas de son cheval, dans les grands bois et dans les cultures dont il surveille l'exploitation. Si vous êtes frappé de la gravité de son visage... de la pensée mélancolique qu'il

semble toujours fixer en lui, regardez-le bien, vous reconnaîtrez peut-être Jacques de la Ferlandière, qui, dans le travail et la charité, attend ici-bas l'heure de là-haut, l'heure de toutes les délivrances et de tous les revoirs, l'heure douloureuse et sainte... l'heure bénie... la mort...

FIN

Entendu dans un salon où l'on parlait d'un journaliste distingué dont la verve s'exerce volontiers aux dépens de ses amis et connaissances :

— Il a, disait une dame, de l'esprit jusqu'au bout des ongles.

Un Monsieur souriant :

— Vous pourriez même ajouter, Madame, qu'il a des ongles jusqu'au bout de l'esprit.

NOTRE PROCHAIN FEUILLETON

LE COUREUR DES BOIS

(par GABRIEL FERRY)

Grand roman d'aventures

Abonnez-vous à "l'Apotre" immédiatement pour avoir au complet ce beau roman.

L'EXPOSITION MISSIONNAIRE DE JOLIETTE



LE KIOSQUE DES SŒURS BLANCHES MISSIONNAIRES DE N.-D. D'AFRIQUE

TABLE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE 1926

TEXTE

Lettre importante, THOMAS POULIN, 1 — Au Vicariat apostolique de San Martino, R. P. JEAN-B. ORNAUD, 3 — Le Trésor de l'oncle Thomas, J.-ROMAIN LE MONNIER, (*Alm. du Pèlerin*), 7 — Curieuses expériences biologiques, 11 — Billet de faveur, HARRY BERNARD, 12 — Le rossignol (*conte*), ANDERSEN, 13 — Le général Lejeune, LOUIS SONOLET (*Le Noël*), 17 — Le premier sucre d'érable au Canada, (*Les petites choses de notre histoire*), 21 — Chronique littéraire : *La Moisson nouvelle*, FERDINAND BÉLANGER, 22 — Éphémérides canadiennes : août, 24 — La machine humaine : Les amygdales, LE VIEUX DOCTEUR, 28 — Les maladies de l'enfance : La grippe, DR PIERVAL, (*La Maison*), 30 — Fantaisie, JEANNE LE FRANC, 31 — Boîte aux lettres, JEANNE LE FRANC, 32 — Nos temples (*poésie*), MILLICENT, 32 — La récolte (*poésie*), A. DE SÉGUR, 32 — Pour s'amuser, 33 — Les livres, 34 — Pourquoi les colombes ont le bec rose (*poésie*), A. O., 35 — La Grande Amie (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 36.

ILLUSTRATIONS

L'église de Villavincencio, 3 — Paysage de montagne en Colombie, 5 — Vue de Prince-Rupert, C. B., prise en aéroplane, 11 — Le monument Hébert, à Hébertville, 21 — Feu l'hon. Georges Boivin, 24 — S. G. Mgr Paul Larocque, 25 — Feu l'hon. L.-O. David, 26 — Feu M. J.-B. Laliberté, 26 — Le nouvel immeuble des Frères des Écoles Chrétiennes, à Ste-Foy, 27 — Sur la Côte Nord, 32 — La cathédrale de Mexico, 25 — Monument érigé en face de l'église de St-Alexis (Grande-Baie), 48.

OCTOBRE 1926

TEXTE

Une leçon, THOMAS POULIN, 49 — Deux loups de mer, ARTHUR DOURLIAC, 50 — Les bêtes à Madagascar, R. P. DUBOIS, (*Aquarelles Malgaches*), 53 — La merveilleuse histoire de Pao-Sse, R. P. VÉANCE GUICHARD, o.f.m., (*L'Echo du Vicariat de Chefoo*), 58 — Daniel de Foé, (*Le Noël*), 62 — Les allumettes, CHARLES FOLEY (*La Maison*), 64 — Stephenson et la locomotion sur rails, 66 — Le baiser du lépreux, Mgr P. ROSSILLON, 69 — L'histoire du bonnet, LE NOTEUX, 71 — Chronique littéraire : *Histoire de Sorel*, FERDINAND BÉLANGER, 73. — Éphémérides Canadiennes : septembre 1926, 75 — La machine humaine : Le mal de gorge, LE VIEUX DOCTEUR, 79 — Les maladies de l'enfance : "les oreillons", DR PIERVAL, (*La Maison*), 80 — Radio : Les principes du radio, L. M. BOLDOC, ptre, 81 — L'enthousiasme et l'engouement, JEANNE LE FRANC, 84 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LE FRANC, 85 — A mon ange gardien (*poésie*), STE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, 85 — Pour s'amuser, 86 — Conseils des champs (*poésie*), V. DE LAPRADE, 87 — La Grande Amie (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 88.

ILLUSTRATIONS

Une belle famille canadienne française : M. et Mme Marcellin Gagné et leurs 14 enfants, 63 — Lord et Lady Byng de Vimy, 72 — La nouvelle école d'agriculture de Rimouski, 75 — Le nouveau petit séminaire de Gaspé, 76 — Le monument Marsan, 77 — Les édifices parlementaires à Ottawa, vus d'un aéroplane, 78 — Les chutes Montmorency, prises en aéroplane, 87 — Les colosses de Memnon, en haute Egypte, 96.

NOVEMBRE 1926

TEXTE

Chiffres intéressants, THOMAS POULIN, 97 — L'Hostie qui guérit, JON SVENSON, 99 — Comment fonctionnaient les Q-Boats, Ch. LUCIÉTO, (*En Missions spéciales*), 100 — La vraie maman des tout-petits, Mme LECLERC-HUET, 104 — La montagne du géant, VALDOR, 108 — Sainte Barbe, Cte de LAPPARENT, (*Les Jeunes*), 110 — La dernière symphonie de Pierre Smultz, J.-L. ROYER, 114 — Le curé de la paroisse, PIERRE FOUILLE-PARTOUT, (*Le Bulletin de la Ferme*), 116 — Une fleur de Tolède, JEAN VEZÈRE, 118 — Chronique littéraire : *L'abbé Provancher*, FERDINAND BÉLANGER, 120 — Éphémérides canadiennes, 122 — La machine humaine : La diphtérie, LE VIEUX DOCTEUR, 129 — Les maladies de l'enfance : le rhumatisme chez l'enfant, DR PIERVAL, (*La Maison*), 126 — Novembre, COUSINE ROBERTE, 127 — Prière du soir (*poésie*), PIERRE PONTIES, 127 — Les principes du Radio, ABBÉ L.-M. BOLDOC, 128 — Propos de novembre : Un souvenir, JEANNE LE FRANC, 131 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LE FRANC, 132 — L'image des morts, (*poésie*), BLANCHE CAZES, 132 — Pour s'amuser, 133 — Les livres, 134 — La Grande Amie, (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 135.

ILLUSTRATIONS

Le gouvernement du Canada, 98 — Vue de Bingen, sur le Rhin, 109 — Vue du Château-Frontenac et de la Citadelle de Québec, prise en aéroplane, 113 — Le vieux quartier français de Strasbourg, 117 — S. Ex. Lord Willingdon et Lady Willingdon, 122 — Une belle famille canadienne-française : M. et Mme J. Rondeau et leurs dix-sept enfants, 124.

DÉCEMBRE 1926

TEXTE

Réflexions de fin d'année, PIERRE LÉPINE, 145 — La Vierge pleure, YV. DES LANDES, 146 — Les Catacombes de Rome, ROBERT LESAGE, 148 — Union utile, THOMAS POULIN, 151 — Nuit romaine, JEAN VEZÈRE, 152 — Autrefois et maintenant, L.-O. DAVID, (*Le Bul. des Recherches hist.*), 155 — Les Anges dans nos campagnes, R. P. BONDALLAZ, (*Alm. du Petit Propag. des trois Ave Maria*), 156 — Une bienfaitrice de notre peuple, V. GERMAIN, ptre, 158 — Une partie de pêche, ANDRÉ DE BRÉVILLE, 159 — La chasse à l'éléphant, (*Le Bull. Salésien*), 161 — Une petite sœur (*Conte de Noël*), HELLÈLE, (*L'Etoile Noëlite*), 164 — Le P. N'importe qui, G. S. (*L'Echo du Noël*), 166 — "Pages de critique", FERDINAND BÉLANGER, 169 — Éphémérides canadiennes : novembre 1926, 171 — La machine humaine : ses détraquements : La trachéotomie, LE VIEUX DOCTEUR, 174 — Une jeunesse qui comprend, 175 — Radio : Le magnétisme, l'induction et les transformateurs, ABBÉ L.-M. BOLDOC, 176 — Noël ancien, JEANNE LE FRANC, 178 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LE FRANC, 178 — Noël ! Noël !, COUSINE ROBERTE, 179 — Devant la Crèche (*poésie*), THÉODORE BOTREL, 179 — Pour s'amuser, 180 — Les livres, 181 — La Grande Amie (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 183.

ILLUSTRATIONS

Les six nouveaux évêques chinois, 150 — Un calvaire sur la côte bretonne, 154 — Une descente périlleuse, 163 — Maison de paysans en Transylvanie, 168 — La rue principale de Papuw, village polonais, 170 — Arrivée de S. G.

Mgr R.-M. Rouleau à Québec, 172 — L'intérieur de l'église temporaire de Ste-Anne de Beaupré, incendiée le 8 novembre dernier, 173 — La ville de Shawinigan, vue d'un aéroplane, 177 — Vue de l'observatoire de Greenwich, 192.

JANVIER 1927

TEXTE

Grave affaire, THOMAS POULIN, 193 — Le mariage de "Soleil d'or", JOSEPH BOEHMAN, 194 — Le charivari au Canada, F.-Z. MASSICOTTE, (*Le Bull. des Rech. Hist.*), 196 — Qu'est-ce qu'un saint?, (*Le Bull. Salésien*), 203 — La fauvette de Boisfleuri, JEAN ROSMER, 205 — Histoire d'un portefaix, 207 — Le Crapaud, ANDRÉ LICHTENBERGER, (*Les jeunes*), 290 — Le scorpion de frère Gomez, RICARDO PALMA, (*L'Alm. can. du cent. de S. F.*), 210 — Dragut l'invisible, LÉON LAMBRY, 211 — Chronique littéraire: *Discours religieux et patriotiques*, FERDINAND BÉLANGER, 213 — Éphémérides canadiennes: décembre 1926, 215 — Une fleur du Colisée, LOUIS VEUILLOT, 217 — La machine humaine: Le faux croup, LE VIEUX DOCTEUR, 218 — Les maladies de l'enfance: Rachitisme, DR PIÉVAL (*La Maison*), 219 — Radio: Les générateurs d'électricité, L.-M. BOLDDUC, ptre, 221 — Des principes, PIERRE LÉPINE, 223 — Patrons et ouvriers, PH. DE POTERAT, (*L'Echo du Patron*), 224 — Vers la nouvelle année, JEANNE LEFRANC, 226 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LEFRANC, 226 — Aux petits enfants, COUSINE ROBERTE, 227 — Pour s'amuser, 229 — La chapelet de l'oncle Jean, (*poésie*), ARSÈNE VERMENOUEZ, 230 — La Grande Amie, (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 231.

ILLUSTRATIONS

Vue du château d'Eltz, 202 — Édifice de la Banque d'Angleterre à Londres, 214 — L'hon. V.-D. Ross, 216 — Feu le col. C.-F. Rouleau, 217 — Un sanctuaire au Thibet, 222 — Paysage le long du Rhin, en face de Bingen, 225 — Vue de Newcastle, Jamaïque, 227.

FÉVRIER 1927

TEXTE

Ils sont naïfs, THOMAS POULIN, 241 — Voix d'enfants, CHS DURAND, C. SS. R., 242 — Les trois pièces d'or des Mages, Mgr BAUNARD, 247 — Le R. Père Bourjade, JACQUES LEJEUNE, (*L'Ami des Enfants*), 249 — Pêcheurs de diamants, Mgr COUTURON, (*Le Bulletin salésien*), 251 — Une repas géographique, 252 — Étienne Gautier, JEAN TEINCEY, (*Le Noël*), 253 — Pour le bien ou le mal, (*L'Étincelle du S. Cœur*), 257 — Chronique littéraire: *La Maison vide*, FERDINAND BÉLANGER, 259 — Éphémérides canadiennes, janvier, 261 — La machine humaine: ses détraquements: Le filet.— Les grenouillettes, LE VIEUX DOCTEUR, 269 — Les maladies de l'enfance: Scrofule, DR PIÉVAL, (*La Maison*), 265 — Radio: Sélectivité, Abbé L.-M. BOLDDUC, 267 — Une plaie béante, PIERRE LÉPINE, 270 — Le travail, DR BOHEMIER, 271 — Comment on fait une réputation, JEANNE LEFRANC, 273 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LEFRANC, 274 — La jalousie, F.-X. SIMARD, 275 — Pour s'amuser, 278 — Le bandit de la mer morte (*poésie*), P. DELAPORTE, 279 — Les livres, 280 — La Grande Amie (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 282.

ILLUSTRATIONS

La Rome ancienne, 248 — La Rome nouvelle, 250 — Portrait d'Etienne Gautier, 253 — L'île Mailu, en Nouvelle-Guinée, 260 — Feu le Dr Paul Livernois, 262 — Feu M. le chevalier J.-E. Martineau, 262 — Vue d'Amalfi (Italie), 272 — Vue de la ville d'Avignon, 276 — Une vallée fertile des Andes, 281.

MARS 1927

TEXTE

Une défaite, THOMAS POULIN, 289 — La fresque inachevée, MYRIAM CATALANY (*Le Noël*), 290 — La pipe, GEORGES DE LYS, 295 — Un triomphe pédagogique, C.-J. MAGNAN, (*L'Enseignement primaire*), 297 — Martyr!, R. P. L. DERBAIX, S. J., (*Mes petits hommes*), 300 — Un goûter mouvementé (*Saynète*), YVON D'ARVOR, 304 — Éphémérides canadiennes, février 1927, 310 — La machine humaine: Les dents, LE VIEUX DOCTEUR, 312 — Les maladies de l'enfance: Le muguet, DR PIÉVAL, (*La Maison*), 314 — Radio: La sonorité et le volume dans les récepteurs, Abbé L.-M. BOLDDUC, 316 — Coin de l'ouvrier: L'idéal, (*L'Ami des enfants*), 318 — L'Eucharistie et le travail, Mgr DE LA BOUILLERIE, 319 — De bonne grâce, JEANNE LEFRANC, 322 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LEFRANC, 322 — Le souhait de la Violette, COUSINE ROBERTE, 323 — Le spectre des années (*poésie*), BLANCHE CAZES, (*Pages de la quinzième année*), 324 — Patrons de broderies, 325 — Pour s'amuser, 325 — Les livres, 327 — La grosse aiguille, ANDERSEN, 327 — La Grande Amie, (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 329.

ILLUSTRATIONS

Port Maria, Jamaïque, 296 — Mlle Virginie Blais, sourde-muette aveugle, 298 — Les grandes chutes de la rivière Potomac, dans le Maryland, 299 — Sur les rives de la rivière Ste-Marie, dans le Maryland, 303 — Une belle famille canadienne-française, 309 — Vue du château de Rheinstein, sur le Rhin, 315 — Paysage du Maryland, 321 — Vieil aqueduc, 324 — La première station de chemin de fer de l'Amérique du Nord, 328.

AVRIL 1927

TEXTE

Pourquoi pas?, THOMAS POULIN, 337 — Les souhaits du mieux marin, C. LILET, (*Propagateur de la dévotion à S. Joseph*), 338 — La fresque inachevée, MYRIAM CATALANY, (*Le Noël*), 342 — Le fournisseur Perrault, HARRY BERNARD, 347 — Un savant comme il y en a trop, JEAN GRANGE, 349 — La mort chrétienne de Chopin, A. JELOWICKI, 351 — Un goûter mouvementé, (*Saynète*), YVON D'ARVOR, 353 — Chronique littéraire: *Dix ans d'Action française*, FERDINAND BÉLANGER, 357 — Éphémérides canadiennes: mars 1927, 357 — La machine humaine: Les dents, LE VIEUX DOCTEUR, 361 — Les maladies de l'enfance: Hydrocéphalie, DR PIÉVAL, (*La Maison*), 362 — Radio: Les éliminateurs de batteries, Abbé L.-M. BOLDDUC, 365 — Vie admirable de Matthieu Talbot, J.-A. GLYNN, 367 — Les privilégiées, JEANNE LEFRANC, 371 — Boîte aux lettres, JEANNE LEFRANC, 371 — Légende, COUSINE ROBERTE, 372 — Le vrai seul est aimable (*Monologue*), J. DE CHATEAULIN (*L'Etoile Noëliste*), 372 — Patron Gorcy, 374 — Pour s'amuser, 375 — La marraine magnifique (*poésie*), JEAN REBOUL, 375 — La Grande Amie (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE.

ILLUSTRATIONS

Le Mont Saint-Michel, sur les côtes de la Normandie, en France, 341 — Carte montrant l'étendue du territoire québécois qui vient d'être accordé à Terrebonne par le Conseil Privé, 350 — La débacle sur le Saint-Laurent, 356 — Le château Ross, en Irlande, 358 — Feu Mgr J.-M. Emard, 360 — Le palais de Westminster, à Londres, 364 — La célèbre glissoire du Collège de Ste-Anne, 376 — Oh! la bonne tire canadienne!, 384.

MAI 1927

TEXTE

Le timbre bilingue, THOMAS POULIN, 385 — La faune au Katanga, (*Le Bull. Salésien*), 386 — D'un fusain léger,

JEAN MAUCLÈRE, 390 — Sur le tombeau de S. Louis de Gonzague, JEAN-MARIE GAUVREAU (*Le Semeur*), 392 — Chronique littéraire : *Etudes et appréciations*, FERDINAND BÉLANGER, 397 — Éphémérides canadiennes : avril 1927, 399 — La machine humaine : Comment les dents s'en vont, LE VIEUX DOCTEUR, 404 — Les maladies de l'enfance : Stomatites, DR PIERVAL, (*La Maison*), 405 — Radio : Les ondes courtes, Abbé L.-M. BOLDUC, 407 — Vie admirable de Matthieu Talbot, J.-A. GLYNN, 409 — Les caractères changeants, JEANNE LEFRANC, 414 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LEFRANC, 414 — La gratitude, COUSINE ROBERTE, 415 — La jalousie (suite) M. F.-X. SIMARD, 415 — L'Ave Maria (*poésie*), (*Les SS. Cœurs de Jésus et Marie*), 417 — Pour s'amuser, 418 — Les livres, 419 — Les deux frères, LAMARTINE, 419 — Une goutte d'eau (*poésie*), MARQUIS DE SÉGUR, 420 — La Grande Amie (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 421.

ILLUSTRATIONS

La voie Appienne, 391 — Intérieur de St-Pierre de Rome, 396 — Le rouet de nos grand'mères, 398 — L'église de Portneuf, 399 — Intérieur de l'église de Portneuf, 400 — Vue des 1200 américains en pèlerinage à l'Oratoire St-Joseph, 401 — S. G. Mgr Alfred Baudrillart, 402 — Le canal Rideau, à Ottawa, 403 — Dans la capitale de la Grèce, 406 — Un coucher de soleil en Papouasie, 408 — Fabrication du savon à la mode canadienne, 417 — Le château de Bayonne, 420 — Vue d'une partie du port de Québec, 432.

JUIN 1927

TEXTE

Si on voulait, THOMAS POULIN, 433 — Le meilleur trésor du ménage, MYRIAM THELEN (*Le Pèlerin*), 434 — Le scorpion, 437 — Une nuit avec le diable à Vizagapatam, Mgr ROSSILLON (*Sous les Palmiers du Coromandel*), 438 — Le violon du braconnier, LÉON LAMBRY (*L'Etoile Noëliste*), 441 — Rosalinde aux cheveux d'argent (*Légende*), CHARLES BUET, (*L'ami des enfants*), 446 — Dans les missions des Oblats, R. P. BONALD, O. M. I., (*Le Messager*), 449 — Le Bénédicité, 450 — Chronique littéraire : *Miscellanees*, FERDINAND BÉLANGER, 451 — Éphémérides canadiennes : mai 1927, 453 — La machine humaine : Les dents. Comment les conserver, LE VIEUX DOCTEUR, 457 — Le café, H. NORVAL, 458 — Radio : Les écrans métalliques dans les récepteurs, Abbé L.-M. BOLDUC, 461 — Réflexions de la Saint-Jean, PIERRE LÉPINE, 463 — Vie admirable de Matt. Talbot, J.-A. GLYNN, 464 — Madame Moi, JEANNE LEFRANC, 467 — Boîte aux lettres, JEANNE LEFRANC, 467 — La prière de Jeanne d'Arc (*poésie*), SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, 468 — Le saule et le pin (*poésie*), PAMPHILE LEMAY, 468 — Patrons de broderie "Gorcy", 469 — Pour s'amuser, 470 — Les livres, 470 ; — Conseils à une jeune fille, 471 — La Grande Amie, (*feuilleton*) PIERRE L'ERMITE, 472.

ILLUSTRATIONS

Vue générale de Vizagapatam, 438 — S. G. Mgr Rossillon, 439 — La cathédrale de Vizagapatam, 440 — Un groupe de pèlerins partant pour l'Europe à bord du *Doric*, 450 — Mlle Simonne Landry, 453 — Feu M. le chan. J.-A. Moreault, 453 — Feu Mgr C.-A. Marois, 454 — L'avion du commandant de Pinedo, 455 — Octave Crémazie, 546 — Une promenade à Nice, 460 — Vue de Monaco, 462 — Vue de la cathédrale de Milan, 466 — Un temple chinois, 468 — Une "cage" passant devant le Cap Santé, Gravure de R. BRANDARD, 471.

JUILLET 1927

TEXTE

Cet anniversaire, THOMAS POULIN, 481 — La pipe de Mademoiselle, J. ROMAIN LE MONNIER, 482 — Dieu vous

bénisse !, ROGER DOMBRE, (*Les Jeunes*), 484 — Le chaquet d'une marchande de cresson, R. P. CHARLES DURAND, C. SS. R., 487 — Là-haut avec vos anges, J. DE TAUVES (*L'Etoile Noëliste*), 491 — Chronique littéraire : *Femmes héroïques*, FERDINAND BÉLANGER, 495 — Éphémérides canadiennes : juin 1927, 497 — La machine humaine : Ses détraquements : L'héliothérapie, LE VIEUX DOCTEUR, 502 — Les maladies de l'enfance : Méningite tuberculeuse, DR PIERVAL, (*La Maison*), 503 — Le ver à soie et son cocon, 504 — Radio : L'alternatif, source de pouvoir A, B, C, pour les récepteurs, L.-M. BOLDUC, ptre, 506 — Le travail, un bienfait, PIERRE LÉPINE, 507 — Vie admirable de Matthieu Talbot, J.-A. GLYNN, 508 — Vers la liberté : Les vacances, JEANNE LEFRANC, 511 — Boîte aux lettres et petite poste, JEANNE LEFRANC, 512 — Aux petits enfants : Bonnes vacances !, COUSINE ROBERTE, 512 — Nos villages (*poésie*), SYLVIVUS, (*L'Alma Mater*), 512 — Pour s'amuser, 513 — L'hirondelle du troubadour (*poésie*), JEAN REBOUL, 513 — Les livres, 514 — La Grande Amie, (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 516.

ILLUSTRATIONS

La récolte du blé dans l'Ouest canadien, 486 — Un poste de la compagnie de la Baie d'Hudson à Waymont, 496 — Feu l'hon. juge Glynn, 497 — Mgr Amédée Gosselin, 479 — Feu l'hon. D.-D. Mackenzie, 497 — Le T. H. Frère Allais-Charles, 497 — Le couvent de St-Anselme, 499 — La nouvelle maison des Frères des Écoles Chrétiennes, Chemin Ste-Foy, Québec, 500 — S. G. Mgr Omer Plante, évêque-élu de Dobero et auxiliaire de Québec, 501 — Le collège de Ste-Anne de la Pocatière, 505 — Les nouveaux timbres du soixantième anniversaire de la Confédération, 510 — Les chutes Kakabeka, près de Port-Arthur, 515 — Médailles de la Confédération, 518.

AOÛT 1927

TEXTE

Elle, THOMAS POULIN, 529. — The "Sun of the East", PAUL PANICI (*Les Jeunes*), 530. — Périls de la Gat', HARRY BERNARD, 537. — L'homme qui ne sait pas fuir, P. P., 540. — Visite à un médecin de France, J. B. (*Contes humoristiques*), 542. — Les honnêtes voleurs, R. P. LANDE, 544. — Prière et vocation missionnaire, J. PEYRAUD, 544. — Chronique littéraire : *La conquête des marchés extérieurs*, FERDINAND BÉLANGER, 546. — Éphémérides canadiennes, juillet 1927, 548. — La machine humaine : La vaccination antituberculeuse, LE VIEUX DOCTEUR, 552. — Méningite tuberculeuse (*suite*), DR PIERVAL (*La Maison*), 554. — La véritable grandeur, PIERRE LÉPINE, 557. — L'effort et le travail personnel, JEANNE LEFRANC, 558. — Le brayage (*poésie*), Pamphile LEMAY, 559. — Le langage du petit enfant, MADELEINE N., (*Pour les jeunes filles*), 559. — Une bibliothèque d'éducation, 562. — Pour s'amuser, 563. — Les livres, 564. — La Grande Amie (*feuilleton*), PIERRE L'ERMITE, 565. — Table des matières, 574.

ILLUSTRATIONS

Groupe des exposants et exposantes à l'Exposition missionnaire de Joliette, 531. — Les deux fils de notre roi à Spencer Wood, 536. — Le kiosque des Sœurs Missionnaires de N.-D. des Anges, 539. — Le kiosque des Frères mineurs Franciscains, 545. — Les fêtes de la Confédération à Québec, 548. — Le colonel Charles Lindbergh, 549. — L'église de N.-D. de la Garde à Québec, 550. — Les membres de l'excursion de l'Université de Montréal, à Chapleau, Ont., 551. — L'ancien presbytère de St-François de Montmagny, 553. — Le kiosque des RR. Pères Blancs d'Afrique, 556. — S. Ex. Mgr Andrea Cassulo, 562. — Le kiosque des Sœurs de l'Immaculée-Conception, 564. — Le kiosque des Sœurs blanches Missionnaires de N.-D. d'Afrique, 573.

LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531358 0